

# Les femmes écrivent le monde de demain

sororistas



# Sororistas

Les femmes écrivent  
le monde de demain

ÉDITION 2020

# Sommaire

Avant-propos

Changer le monde avec et pour les femmes, <i>Sororistas</i> .....	04
Tout ce que je vous dois, <i>Geneviève Brisac</i> .....	06
Covid contre Goliath, <i>Laura Carpentier-Goffre</i> .....	07
Parlons d'intelligence <i>Sophie Barbe, Élodie Chantery,</i> <i>Catherine Gadon, Corinne Joffre et Louise Travé-Massuyès</i> .....	17
Tchin, <i>Thaïs Bravot-Salihi</i> .....	25
Les années aquarelle, <i>Loredana Cabassu</i> .....	36
Changement, <i>Oldine Cadart</i> .....	43
Alliées, <i>Lola Cros</i> .....	48
La nouv-elle, <i>Carole Galland</i> .....	50
Les hommes précieux, <i>Delphine Gérard</i> .....	58
Le printemps des femmes, <i>Pauline Girsch</i> .....	66
L'altermondialisme des femmes insomniaques, <i>Valérie Gury</i> .....	74
Le syndrome noix de coco, <i>Céline Husetowski</i> .....	82
Taitau, <i>Aurélia Jaeger</i> .....	91
Prendre soin, <i>Aline Jalliet</i> .....	99
Un vent de liberté, <i>Danaé Laval</i> .....	108
Après R, <i>Anne-Laure Meynckens</i> .....	116
La nuit des dominos, <i>Lisa de Pyla</i> .....	124
Plaidoirie de la défense, <i>Nadine Roisin</i> .....	132
18 heures moins trois, <i>Alexia Sena</i> .....	140
L'île des femmes, <i>Eva Tapiero</i> .....	148
Eldorado à quatre chiffres, <i>Mary Wenker</i> .....	156
Making-of Sororistas.....	165

# Changer le monde avec et pour les femmes

C'était le confinement du printemps 2020. Très vite les femmes ont semblé s'effacer des écrans et des unes des journaux qui parlaient du monde de demain. Leur visibilité chèrement acquise pouvait donc si vite s'étioler au prétexte de la crise ?

Tandis que l'humanité se découvrait collectivement plus fragile et plus vulnérable qu'elle ne se l'était jamais figuré, le monde d'après allait-il être pensé, dit et construit uniquement par les hommes ? Impossible. Non.

Le monde a besoin du regard des femmes, et nous allions leur donner une voix.

Nous ? Au début, quatre femmes convaincues que pour construire une société plus juste, égalitaire, créative et inventive, il faut entendre ce que les femmes ont à dire. Ce qu'elles pensent, ce qu'elles pressentent et ce qu'elles veulent. Ainsi est née Sororistas.

Portées par la profonde conviction qu'il faut changer le monde avec et pour les femmes, Sororistas a proposé aux femmes de la francophonie d'imaginer et d'exprimer leur propre scénario du monde de demain en l'écrivant sous l'angle suivant :

*Nous sommes le 31 décembre 2030... Mettez-vous dans la peau de celle que vous serez à la fin de cette décennie qui a débuté avec la pandémie covid-19, impactant la terre entière. À travers un récit libre, vous partagez votre imaginaire, vos convictions ou vos analyses. Vous racontez ce que vous avez vécu depuis le confinement de 2020 et ce qu'est devenu le monde.*

Près de six cent textes nous sont parvenus, signe que les femmes ont des choses à dire et la volonté de se faire entendre. Nous avons été touchées par chacune des histoires écrites par des femmes des quatre coins du monde et par les images qu'elles ont créées. Tellement vivantes, tellement fortes. Merci à chacune des autrices de nous avoir permis de voir le monde à travers leurs yeux.

Aujourd'hui, nous sommes plus de 150 femmes réunies dans le collectif Sororistas. C'est la force de ce mouvement qui a rendu possible l'aventure et qui donne ainsi un sens tangible au mot sororité.

L'amour des mots, la créativité et l'imagination des femmes sont le fil rouge de ce recueil. Quelle joie de partager avec vous cette sélection des mots des femmes de 2020 !

Laissez-vous emporter et imaginez avec nous le monde de 2030.

Bonne lecture,  
*Sororistas*

# Tout ce que je vous dois

Geneviève Brisac, présidente du jury

Virginia Woolf voyait dans les lettres, dans l'amitié mise en mots, le moyen de résister au chagrin, à la solitude, à la pesanteur du monde, aux injustices qui frappent les femmes, le moyen d'en rire.

En acceptant la proposition de Sororistas, présider – ce mot me fait rire – un jury littéraire de onze femmes aussi énergiques que brillantes, drôles et sérieuses, que j'aimerais toutes nommer ici (mais vous les retrouverez à l'intérieur du recueil), je ne savais pas que les vingt nouvelles que nous allions départager ensemble par un matin bleu et limpide, seraient de cette nature.

Des nouvelles qui font penser à des lettres parce qu'à travers des histoires infiniment variées, elles parlent de nos colères et de nos désirs, de la nature bafouée, de la mort qui menace, des enfants que l'on oublie, des combats que nous menons, ici et là, pour un autre monde, un monde d'égalité, de création, un monde moins bureaucratique et plus audacieux.

Des idées, il y en a plein les pages. Elles sont de merveilleux présents.

Des histoires marquées certes par la covid et le dérèglement climatique, mais aussi par une vitalité inouïe. Vous allez les découvrir, nous sommes si heureuses de les partager avec vous.

# Covid contre Goliath

Laura Carpentier-Goffre



TEXTE GAGNANT  
du concours Sororistas

« Mémé, Mémé ! Raconte-nous l'histoire de Padmiri ! », s'exclamèrent en chœur les bambines et les bambins, les yeux pétillants.

Les enfant-es, bien sûr, connaissaient par cœur l'histoire de Padmiri, puisque la coutume voulait qu'on la raconte, avec toute la communauté réunie, à chaque solstice depuis la Vraievolution. Awashenq'ur, gardienne de la Sagesse du clan, ne put résister à l'enthousiasme des petit-es, et entama donc une nouvelle fois son récit : « Il y a de cela bien longtemps, notre peuple était persécuté. Nous ignorions pourquoi les nôtres disparaissaient les unes et les uns après les autres. Tout ce que nous savions, c'est que les sauvages sur-deux-pattes faisaient régulièrement des rafles et semaient des pièges un peu partout dans la forêt. Notre population déclinait de lune en lune, de nuit en nuit. La peur était devenue l'air que nous respirions. Lorsque l'un ou l'une d'entre nous disparaissait, on disait que c'était de sa faute, qu'elle ou il n'aurait pas dû s'aventurer aussi près de la frontière du territoire des Sur-Deux-Pattes, qu'elle ou il s'était paré d'une carapace trop chatoyante... Puis, c'était la chape de plomb, on ne mentionnait plus jamais son nom. Nous semblions voué-es à disparaître, roulé-es en boule sur nous-mêmes, recroquevillé-es sur nos corps et nos esprits tremblotants... Jusqu'à la naissance de Padmiri.



Padmiri avait miraculeusement survécu à la disparition de sa mère alors qu'elle était encore une toute petite bébé, emportée elle aussi par les impitoyables Sur-Deux-Pattes. En grandissant, elle avait développé une farouche aversion au fatalisme que tou-ttes les sien-nes semblaient avoir inoculé sous l'épiderme. Elle refusait de se plier à la règle tacite qui imposait d'ensevelir les disparu-es sous le linceul du silence. On l'avait pourtant dûment réprimandée les premières fois, mais rien n'y avait fait. Certain-es allaient jusqu'à réclamer à corps et à cris son bannissement du clan. Fort heureusement, il se trouvait alors toujours quelque individu-e, épris-e de compassion pour la petite orpheline rebelle, prêt-e à défendre sa cause bec et griffes. Mais toutes et tous, finalement, étaient plus ou moins convaincu-es que Padmiri n'était pas tout à fait saine d'esprit. Aussi, lorsqu'elle commença à amasser des pierres à l'entrée de sa tanière, personne n'y prêta vraiment attention.

Jusqu'à ce qu'un soir de pleine lune, on l'aperçoive très affairée à transporter ses cailloux depuis son terrier jusqu'à la place centrale du bourg. Intrigué-es par ce drôle de manège, les premier-es badaud-es s'approchèrent à pas de louve. Elles et ils virent tout d'abord que Padmiri avait disposé au sol les minéraux de façon à ce qu'ils dessinent un motif de spirale. Puis, en y regardant de plus près, elles et ils comprirent un-e à un-e de quoi il en retournait. Bien que pleinement conscient-es de la transgression dont l'orpheline se rendait coupable, elles et ils ne parvenaient plus à détourner le regard. Sur chacune des roches composant le tourbillon, Padmiri avait gravé le nom d'un ou une disparu-e. En son cœur, la première pierre portait le nom de sa mère, Tayopi. Les cristaux encastrés dans la roche scintillaient sous les reflets platinés d'une lune plantureuse.

Passé l'hébétude des premiers instants, les larmes et les cris enfouis de tous ces deuils non faits inondèrent la nuit. La sinistre spirale

avait balayé dans sa course le déni de survie qui engourdissait jusqu'à l'esprit de toute la communauté. Notre peuple tint alors conseil. Il fut collectivement décidé que les noms des disparu-es ne seraient plus tus. Dorénavant, une cérémonie serait donnée en la mémoire de chaque victime. Leur souvenir serait gravé dans la pierre, gardienne de la mémoire de la Terre-mère, puis déposé dans le sanctuaire érigé par Padmiri, qui fut alors rebaptisé « la Place de la roche qui déchire les chimères ». Chaque citoyenne et citoyen de notre peuple suivrait désormais un entraînement intensif au camouflage. Des mesures éducatives seraient déployées pour que cesse le blâme des victimes. Padmiri était convaincue que les choses allaient enfin changer.

Mais les lunaïsons s'égrenèrent et la spirale des disparu-es n'avait de cesse de grignoter du terrain. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, l'émoi qu'elle avait suscité dans un premier temps s'émoussa peu à peu. Le décompte macabre des disparu-es avait fini par se fondre dans le paysage. Padmiri finit par comprendre, amère, que rien ne changerait. Les sien-nes continueraient de s'accommoder bon gré mal gré de l'horreur, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule âme pour s'en désoler.

Aussi, un soir, elle prit sa décision. Elle devait partir. Il fallait comprendre pourquoi les Sur-Deux-Pattes les capturaient. Elle consacra les trois lunaïsons suivantes à se perfectionner dans l'art du camouflage. Son entourage essaya bien de la dissuader. Mais Padmiri était connue pour avoir la tête plus dure encore que sa carapace. Bien que ses talents de camouflage fussent reconnus à l'unanimité comme surpassant ceux de tou-tes les caméléon-nes des environs, aucun-e de ses proches ne se résolut à cautionner cette mission insensée.

Padmiri partit donc en catimini un soir de lune noire. Elle ne laissait derrière elle rien d'autre qu'un bouquet de phéromones informant ses proches de son départ.

Son périple fut semé d'embûches. Mille fois, alertée par le martèlement de la marche martiale des Sur-Deux-Pattes ou par le pas alerte d'un carnassier, elle dut se précipiter sous une pierre ou dans un buisson, le cœur affolé, le souffle court. Mais tout ne fut pas que frayeur, loin s'en faut. Les forêts luxuriantes succédèrent aux vallées avenantes, reliées entre elles par le fil des rivières rieuses. Elle n'eut de cesse de s'émerveiller devant les camaïeux de verts mouchetés d'ocre et d'azur qui tapissaient le sol et s'élançaient vaillamment vers le ciel. Elle se trouva museau à museau avec les créatures les plus insolites. Même dans ses rêves les plus lucides, Padmiri n'avait pas imaginé que la Terre pouvait abriter une telle diversité.

À son grand désarroi, la symphonie de la vie laissa peu à peu place à une cacophonie délavée. Plus elle avançait, plus les paysages devenaient ternes et arides, et plus les possibilités de se cacher se raréfiaient. Après de pénibles semaines de marche et de parties de cache-cache, Padmiri finit par arriver aux abords de la ville des Sur-Deux-Pattes. Une ville était une vertigineuse concentration de Sur-Deux-Pattes, où toute autre forme de vie était soit éradiquée et supplantée par des blocs et des plaques de matière inerte, soit mise en cage. Les Sur-Deux-Pattes mettaient tout en cage. Même les femelles et les petit-es de leur propre espèce.

Padmiri resta tapie jusqu'à ce que la nuit soit avancée et que le tumulte du bitume s'amenuise enfin. L'air que les Sur-Deux-Pattes inhalaient sans broncher lui brûlait atrocement la trachée. Aux aurores, le fumet âcre qui flottait tout autour d'elle se fit soudain plus agressif. Elle suivit la piste de ces effluves faisandées et finit par déboucher sur une place grouillant de Sur-Deux-Pattes et... de cadavres d'animaux en tout genre. Elle resta pétrifiée d'horreur devant ce charnier que les Sur-Deux-Pattes, ainsi qu'elle l'apprit plus tard, appelaient « le marché ».

Comme tou·tes les sien·nes, Padmiri avait appris très tôt le langage du peuple des fourmis, des termites, des primates et des reptiles des environs. Mais, douée d'une sensibilité hors du commun, elle avait rapidement acquis la faculté de communiquer avec des peuples plus éloignés du sien, comme la nation de Celles Qui S'Enracinent Vers Le Bas Et S'Élancent Vers Le Haut. Aussi, elle décoda aisément les structures de la langue sur-deux-pattes. Quoique rudimentaire sur le plan technique, elle comportait une multitude de termes qui n'avaient d'équivalent dans aucune autre langue du vivant qu'elle connût. Il lui fallut autant de temps que de courage pour saisir toute l'horreur de la réalité que recouvraient des mots courants tels que « mépris », « prostitution », « abattoir » ou « guerre »... et peut-être plus encore pour assimiler que, chez les Sur-Deux-Pattes, le mot « croissance » désignait non pas la vie qui s'épanouit mais celle que l'on asphyxie pour son profit.

Ces prédateurs ne ressemblaient à aucun autre.

Un jour, Padmiri décida qu'elle en savait suffisamment – en vérité bien plus qu'elle ne l'aurait souhaité. Il était temps de rentrer. La pollution et l'angoisse dans lesquelles elle avait baigné ces derniers mois l'avaient prématurément vieillie et elle savait que le retour serait éprouvant. Or, elle devait coûte que coûte réussir à rejoindre son clan pour lui faire part de son plan. Car Padmiri avait un plan.

Lorsqu'elle retrouva enfin son village, grande fut sa peine de découvrir que la plupart de celles et ceux qu'elle avait connu·es avaient entre-temps disparu. La nouvelle se répandit comme une coulée de boue : l'une des nôtres était revenue de chez les Sur-Deux-Pattes ! Personne n'en croyait ses oreilles. Tout le monde accourut pour en avoir le cœur net.

Au crépuscule, le clan se réunit au grand complet pour écouter le récit de Padmiri. Les mots lui manquaient cruellement. Comment expliquer un monde entier bâti sur le « pouvoir-sur » à des êtres qui ne connaissaient que le « pouvoir-de » ?

« Mes chères sœurs, mes chers frères, vous l'aurez compris, poursuit Padmiri, les Sur-Deux-Pattes considèrent que tout le vivant leur appartient et qu'ils peuvent à ce titre en disposer à leur guise. Il vous faut savoir que leurs mâles ne chassent pas uniquement pour se nourrir... mais aussi pour le plaisir de faire souffrir. J'ai découvert que les hommes, puisque tel est leur nom, se servent non seulement de notre chair pour s'en repaître, mais aussi de nos écailles pour retrouver leur aptitude au coït, qu'ils nomment "virilité". Ils emploient cette virilité à asservir ce qu'ils appellent la nature, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas homme. Les femelles et les petites de leur espèce en font partie. Et tout comme nous, les femmes, c'est ainsi qu'elles s'appellent, comptent et pleurent leurs mortes depuis d'innombrables lunes.

– Si elles ne sont pas comme eux, pourquoi ne font-elles rien pour les empêcher de nuire alors ?, éructa quelqu'une dans l'assemblée, la voix étranglée de colère.

– Parce qu'elles ont peur. Parce qu'elles croient qu'il n'y a rien à faire, si ce n'est d'essayer de se faufiler entre les mailles de leurs filets. Parce qu'elles espèrent que leur amour suffira à faire changer les choses. Comme nous, ma sœur, répondit Padmiri avec conviction. »

Lorsqu'elle se tut, il y eut d'abord un silence électrisé, puis l'incrédulité et le désarroi commencèrent à se déverser sur l'assemblée dans un brouhaha incohérent. Padmiri reprit la parole au milieu du chaos naissant :

« Ils ont l'air invincibles parce qu'ils prennent toute la place, mais ils ne représentent en réalité que 0,05 % de la biomasse terrestre ! Et

nous, mes sœurs, mes frères, nous sommes les 99,95 % ! Nous avons le pouvoir, et surtout, le devoir, de les empêcher d’exterminer tout ce qui vit sur cette Terre qu’ils partagent avec nous ! Carapades, j’ai un plan, annonça-t-elle en s’efforçant de recouvrir de sa voix les hourras qui fleurissaient dans la foule. J’ai découvert la faille des mâles Sur-Deux-Pattes. Ils se croient tellement forts qu’ils ne se méfient pas de ce qui est plus petit qu’eux. J’ai entamé des tractations avec certains micro-organismes, et ils sont prêts à s’unir à nous pour combattre ce fléau. Lorsque l’arme sera prête, je la transmettrai à toutes celles et ceux qui voudront se joindre à la lutte. Comme l’a dit Julia Butterfly Hill, une femelle sur-deux-pattes qui a appris la langue de Celles Qui S’Enracinent Vers Le Bas Et S’Élancent Vers Le Haut : “Une seule personne peut faire la différence, et cette personne, c’est chacun·e de nous.” » Elle conclut son discours sous un tonnerre d’appattissements.

Les lunes passèrent et Padmini sentait ses forces vitales la quitter peu à peu. L’arme bactériologique n’était pas encore tout à fait au point, mais il lui fallait agir sans tarder. Après avoir transmis le bouillon de culture à tou·tes les volontaires de son village et avoir fait ses adieux, elle entama donc son voyage, sachant que celui-ci serait sans retour.

En chemin, Loretta, une vieille chauve-souris, l’interpella : « Que fais-tu donc sur ce chemin, as-tu perdu la raison ? Tu sais bien que les Sur-Deux-Pattes rodent dans les parages ! Retourne vite auprès des tien·nes, malheureuse ! »

Padmini discuta longuement avec Loretta. Elle lui livra tout ce qu’elle savait sur les Sur-Deux-Pattes et lui dévoila son plan. La vieille dame ailée se dit qu’elle avait fait son temps sur Terre et que sauver toutes ces vies valait bien la peine qu’elle risque la sienne. Elles cheminèrent donc ensemble jusqu’à ce que l’inévitable se

produise. Padmiri fut capturée par les Sur-Deux-Pattes et jetée sans ménagement au fond d'une boîte-à-roues vrombissante avec d'autres infortuné-es. Loretta, rescapée de la rafle, accompagna sa nouvelle amie tout le long du trajet, qui eut ainsi le temps de lui transmettre l'arme fatale.

Juste avant de rendre son dernier souffle, Padmiri avait trouvé la force de cracher sa révolte et son virus au visage de ses bourreaux. Elle avait accompli sa mission et pouvait rejoindre la mort en paix avec la vie. Loretta s'efforça de lui renvoyer un regard sorore jusqu'au dernier instant. Elle se jura de faire tout ce qui était en son pouvoir pour que le peuple de Celles Qui Sillonnet La Nuit connaisse l'histoire de l'intrépide Padmiri, fille de la Nation Au Manteau D'Écailles Qui S'Enroule Sur Soi, et pour mener à bien sa noble mission.

Moins d'une lune plus tard, le monde des Sur-Deux-Pattes commença à vaciller. Les Sur-Deux-Pattes des cinq continents se retrouvèrent bientôt prisonniers des cages qu'ils avaient destinées aux autres êtres vivant-es, tremblant d'inquiétude chaque fois qu'il leur fallait en sortir pour trouver de la nourriture. À leur tour, les hommes connurent la peur, la peur d'un ennemi énigmatique et inexorable. Les chauves-souris colportèrent alors le germe de la révolte dans les moindres recoins où portaient leurs ultrasons.

Padmiri savait que l'arme était imparfaite, aussi s'attaqua-t-elle malheureusement aux plus vulnérables des Sur-Deux-Pattes. Les Ancien-nes furent les plus sévèrement touché-es. Une conséquence que Padmiri n'avait pas anticipée fut la recrudescence de la violence des hommes. Ils faisaient la loi, et strictement rien d'autre. Tout le reste reposait sur les épaules endolories des femmes. Les hommes leur confisquèrent de surcroît la parole sur ce qu'ils appelaient pompeusement « le monde d'après ». Il devint bien vite évident que ce

monde d'après serait tout autant bâti sur les larmes, le sang et la sève du vivant que celui d'avant. Les femmes prirent la plume pour protester. Mais elles finirent par en arriver à la même conclusion que Padmiri quelques hivers plus tôt : les actes symboliques n'amortissaient pas les coups et ne désamorçaient pas les tronçonneuses. Alors seulement, les femmes entrèrent en résistance. Pour de vrai. En interposant leur corps entre les femmes et les hommes qui leur voulaient du mal, comme l'avait appelé de ses vœux trente ans plus tôt une femme prénommée Andrea.

Alors, la magie de l'effet de la centième guenon (autrefois appelé « du centième singe ») opéra. Les 99,95 % entrèrent en communion – et en résistance contre l'Ennemi principal. Dès qu'un Sur-Deux-Pattes avait des velléités d'assujettissement, une créature s'interposait entre lui et la proie sur laquelle il avait jeté son dévolu. Les chat-tes et les chien-nes s'allièrent aux femmes contre les conjoints agresseurs, les champignons comestibles devinrent capables de modifier leur composition chimique une fois dans l'assiette d'un chasseur, les taupes creusaient des galeries jusque sous les semelles des traders et la Terre les engloutissait à tout jamais. Vint un temps où les hommes n'eurent plus la moindre possibilité de se soustraire au regard du vivant pour meurtrir le vivant.

Ils ne pouvaient plus reculer devant le choix qui s'imposait à eux : changer ou disparaître.

C'est au choix qu'ils ont fait que moi, Awashenq'ur, je dois d'être là aujourd'hui pour vous raconter cette histoire. Notre histoire.



# Parlons d'intelligence

Sophie Barbe, Élodie Chantery, Catherine Gadon,  
Corinne Joffre et Louise Travé-Massuyès

**@Corinne – le 31 décembre 2030 à 12:07**

*#10 ans de Sororistas*

Bonjour à toutes ! Sororistas fête ses dix ans ! J'ai relu notre texte soumis en 2020. C'est vrai que le confinement a marqué un tournant ! Cet arrêt brutal de la « machine collective », notre système d'organisation mis en sommeil pendant plus de deux mois en 2020 a vraiment fait émerger l'incroyable nécessité de nos machines intelligentes. Comment aurions-nous fait sans elles ? Cela aurait été tout simplement impossible, cloîtrés que nous étions dans nos maisons ou appartements !

Je crois que cette période a vraiment été une opportunité pour la société de ralentir et de se poser des questions essentielles. Notamment sur l'IA, les problématiques de biais, de stéréotypes, de responsabilité juridique et d'éthique étaient tellement préoccupantes qu'on aurait pu connaître un troisième hiver de l'IA !

**@Catherine – le 31 décembre 2030 à 13:28**

*#Les machines, créations et passions des hommes ?*

J'ai tendance à attribuer la création et la passion des machines aux hommes et pas aux femmes. Certes, les femmes sont présentes dans

l'histoire des technologies, mais j'y vois comme une nécessité de la condition masculine, une sorte de compensation. La machine est un projet d'homme à mon avis. Un besoin quasi anthropologique de créer, d'engendrer, à leur manière, ce dont la nature les a privés.

Aussi, le confinement que nous avons vécu a dévoilé la place de nos technologies dans l'orchestration de nos activités. Alors, je ne peux m'empêcher de regarder, d'analyser, de tenter de saisir où ils pourraient emmener notre société. Nous sommes arrivées au stade de la conception de l'intelligence. Cet incroyable pari de donner un cerveau à nos machines. Mais quelle logique a permis aux hommes de nous y amener ?

**@Élodie – le 31 décembre 2030 à 13:48**

*#Les femmes auraient-elles pu faire plus que des 0 et des 1 ?*

Je pense pour ma part que la logique de développement peut être analysée tout au long de l'histoire ! Je partirais de l'intelligence mécanique au début de l'électricité, où il était possible d'envoyer un signal à une machine. Pour le coup, elle répond à des ordres, elle ne comprend pas mais les injonctions sont initiées par l'arrivée ou pas du signal. Au début, ce 0 ou ce 1, ce ouvert ou fermé, cette binarité produit des actions et donne des résultats. Ainsi, il est possible de la faire avancer, la faire reculer, aller à droite ou à gauche, en haut ou en bas. On peut ajouter des ordres à l'infini et la machine s'exécute. L'homme aurait-il besoin d'obéissance ou de maîtrise pour mieux créer ? Et la femme, aurait-elle pris d'autres chemins ?

Arrive ensuite l'écran. Un espace ouvert à l'infini, sans contrainte un peu comme une boîte à images qui reflète le système d'organisation des ordres. Si bien que l'on passe de l'idée de faire à la capacité de montrer et de partager la part de raisonnement de la machine. Le fonctionnement évolue avec la logique comme fondement. Et la ronde du monde entre dans le calcul.

Vient ensuite un nouveau courant, celui qui se calque sur le

fonctionnement de notre cerveau avec les réseaux de neurones. L'ordre est plus diffus, il se construit au fur et à mesure des interactions avec le milieu dans lequel la machine évolue. Cela paraît moins binaire. Peut-on dire pour autant que la machine fait des nuances ? Qu'elle interprète ? Qu'elle... comprend ? En tout cas, elle semble être en capacité de produire des réponses inattendues, on parle d'émergence.

Dans les années 2020, on attribue à la machine la capacité d'apprendre. Elle interprète des informations de son environnement pour aboutir à des choix. Elle peut affirmer voir un chat, un éléphant ou une voiture si on l'a nourrie avec assez de données pour lui permettre d'être sûre de ce qu'elle voit. On approche, mais on se trompe aussi, souvent ! Les problèmes de biais dans les bases de données se posent, la représentativité de l'ensemble du monde devient une priorité... Les problèmes d'éthique, de responsabilités juridiques émergent.

**@Louise – le 31 décembre 2030 à 14:17**

*#Une machine restera toujours une machine*

Dans cette aventure prométhéenne de la quête de l'intelligence humaine ou même animale, se niche l'incroyable puissance de calcul de la machine qui dépasse de très loin celle d'un être humain. Ce qu'elle a d'idiot c'est qu'elle est très spécialisée, mais très performante dans sa spécialité ! Pour autant en 2020 il était de notre responsabilité de faire comprendre à tous que nous construisions le futur. Qu'il ne fallait pas perdre le contrôle, qu'il était important de tous réfléchir à l'éthique de l'IA, à comment utiliser l'IA correctement pour aller dans le « bon » sens.

**@Élise – le 31 décembre 2030 à 15:02**

*#Les usages ?*

En 2020, je voyais deux usages pour l'IA.

Le premier, individuel, venait servir nos vies domestiques ou productives. Chaque machine intelligente était conçue pour une

fonction particulière et la servait efficacement, sans broncher. L'objectif pour chacune d'elles était de nous libérer, hommes et femmes, des labours jugés indignes de notre condition humaine et de notre intelligence. Il s'agissait ainsi de déléguer aux machines nos tâches jugées ingrates, répétitives, sans valeur ajoutée. On se posait alors les questions « Mais qu'allons-nous faire ? Que va-t-il nous rester ? Où trouverons-nous matière à actionner notre intelligence humaine ? »

Le second usage était collectif, une intelligence distribuée qui nous permettait de tout interconnecter. Dans cette fonction se nichait une question profondément idéologique. La notion même du collectif participe d'un choix, d'une autodétermination, d'une communauté d'humains de décider de la façon dont ils souhaitent vivre ensemble. En 2020, il y avait une grande disparité pour définir le vivre ensemble.

La notion même de culture, d'histoire des peuples venait buter contre la vision du monde qu'offrait l'usage de nos machines intelligentes. Le mode de vie collectif, les valeurs accumulées au fil des générations appartiennent à des cultures avec des logiques parfois totalement différentes voire opposées. Le choix de concevoir la notion même d'un État, d'une communauté de destin ou à l'inverse vivre dans une royauté, une dictature ou une secte ne relèvent pas de la même vision du monde.

**@Sophie – le 31 décembre 2030 à 15:17**

*#Deux mondes opposés*

Les réflexions populaires, les conférences et rencontres internationales de ces dix dernières années ont heureusement permis d'énoncer des valeurs communes pour les êtres humains. Nous avons avancé mais il y a encore beaucoup de chemin à faire !

Dans l'usage d'une machine intelligente à l'échelle du collectif se posait cette dimension politique fondamentale. Par exemple, en 2020 deux mondes s'opposaient clairement. L'un avec une

vision mercantile caractérisée par les GAFAM qui semblaient nous transformer en vulgaires « machines humaines » à consommer, ou plutôt exploiter notre consommation, notre façon de vivre pour s'en nourrir et mieux nous « satisfaire ». Une sorte de cercle vicieux dans lequel nous aurions pu nous laisser piéger. L'autre dans laquelle la machinerie étatique n'avait pour fonction que de contrôler, surveiller, punir ou gratifier des « machines humaines » qui devaient obéir pour le bien de la communauté.

En 2020, l'Europe tentait d'imposer sa vision d'une intelligence artificielle centrée sur l'humain et l'éthique. Aujourd'hui, dix ans plus tard, pensez-vous qu'elle a réussi ?

**@Catherine – le 31 décembre 2030 à 15:58**

*#Le monde que nous voulions il y a dix ans*

J'ai sous les yeux la réponse que je vous avais envoyée en 2020 sur « ma vision du monde ». Je vous la remets ici : « Se pose donc aujourd'hui la question du monde que nous voulons. Ai-je en tant que femme une réponse ? Il me semble impossible de faire sans ces machines infernalement intelligentes ! Ne serait-ce que pour rêver qu'elles peuvent nous aider à découvrir notre cosmos. Elles sont tellement plus adaptées et adaptables pour aller dans l'espace qu'elles donnent raison à leur développement, au moins pour cette cause. Elles peuvent ingurgiter une telle quantité de données, notamment des données de santé, aurions-nous pu sans elles développer la médecine personnalisée intégrant facteurs génomiques, cellulaires, psychosociaux, etc. ?

Mais donc, quel collectif doit-on imaginer ? Quelles valeurs doit-on concevoir pour vivre ensemble avec ces machines intelligentes, ces machines dont la puissance accélère l'évolution de notre société à une vitesse vertigineuse et qui amplifient les effets de nos choix passés, des stéréotypes qui s'y sont incrustés, lentement mais sûrement, qu'ils soient de genre, de race, etc. ?

L'IA est un révélateur des biais de notre société mais peut-elle nous aider à les corriger ? L'IA apprend nos erreurs et les répète, fidèle à son apprentissage. L'IA apprend, mais l'IA ne comprend pas, pas encore. Comment apprendre à une intelligence artificielle l'éthique qui évolue constamment et qui n'est pas la même d'une culture à l'autre ? Évoluera-t-elle conformément à nos aspirations et notre vision de la société future ? »

**@Corinne – le 31 décembre 2030 à 16:44**

*#Les erreurs de l'IA*

Vous vous rappelez les erreurs de l'IA avant 2020 ? Biais dans les recrutements chez Amazon, discrimination raciale des outils de reconnaissance faciale des populations afro-américaines par IBM, sous-représentation de PDG femmes dans les recherches Google-images, avec aux USA une première image de fausse Barbie PDG inventée par un journal satirique ! L'humain fait des erreurs et nous acceptons les erreurs de l'humain car elles font partie intégrante de notre vision du monde et structurent notre société. Quelles erreurs pouvons-nous accepter de l'intelligence artificielle ? La voiture est un bel exemple de l'acceptation des erreurs humaines alors même que l'on attend la perfection de la voiture autonome. Et si un jour l'intelligence artificielle fait « mieux » que l'humain ? Quelle vision du monde porter pour préserver la place de l'humain, homme et femme paritairement ?

**@Marjorie – le 31 décembre 2030 à 17:12**

*#Pas sans les femmes !*

Pourtant, il semble que nulle part le deuxième sexe ne fasse l'objet d'une analyse propre à penser la complexité. Pourquoi penser le monde sans les femmes ? Pourquoi penser l'intelligence de la machine sans y intégrer celle des femmes ? Qu'il s'agisse de fonctions innées ou acquises, la réalité est que nous ne pensons pas pareil parce que

nous sommes autres. Alors comment créer une intelligence artificielle privée de la moitié de la population modèle ?

Anna Moore, femme médecin, écrit dans un article de *Courrier international*, « Les femmes ne sont pas des hommes comme les autres, il faudrait s'en souvenir »<sup>1</sup> : « On ne va pas se mentir. Chaque hypothèse est fondée sur l'hypothèse précédente et ainsi de suite – et à chaque fois ce sont des hommes qui ont émis ces hypothèses. Malheureusement, nous devons partir de zéro. Mais je pense que nous en avons l'obligation morale pour la moitié de la population ». Dans leur ouvrage *L'intelligence artificielle, pas sans elles : faire de l'IA un levier pour l'égalité*, Aude Bernheim et Flora Vincent pointent du doigt de nombreux biais auxquels nous devons nous attaquer. Combat de femmes, encore un : l'IA doit pouvoir se décliner au féminin et donner une place égale aux femmes que nous sommes.

**@Louise – le 2 janvier 2031 à 8:47**

*#En 2030, le troisième genre*

Homme, femme ou machine ? Merci de préciser sur votre CV.

---

1. Moore A., « Les femmes ne sont pas des hommes comme les autres, il faudrait s'en souvenir », *Courrier international*, 20 juin 2020, <https://www.courrierinternational.com/article/medecine-les-femmes-ne-sont-pas-des-hommes-comme-les-autres-il-faudrait-sen-souvenir>



# Tchin

Thaïs Bravot-Salihi

*à Isabelle, Hayette, Estelle, Lucie, Peggy, Émilie,  
à Karine, Géraldine, Amandine, Yildiz,  
à Marie, Hajer, Sophie, Émilie, Isabelle,  
à Sophie, Bérangère, Leïla, Nissaf, Mounia  
à Emira, Hedia, Jawaher, Lubna, Nadia, Chadia,  
à Caroline, Alexandra, Katia, Fathia, Véronique,  
à Katheline, Sonia, Sibem, Yosr, Lise, Marine,  
à Hinde, Jihane, Maïa, Maryline, Amélie, Leslie,  
à Angham, Marie-Pierre, Hélène et Juliette*

Il est 21 heures. Face au miroir, je me prépare pour le réveillon. Une décennie se termine, une autre débute, et pour fêter dignement ce 31 décembre 2030, je veux être parfaite. Bien habillée, très bien maquillée, et coiffée de la manière la plus naturelle possible, un style qui me permet d'être séduisante. J'ai préparé ma tenue, une très belle robe longue, en soie noire, qui m'a coûté un bras : je sais qu'elle va m'aller superbement car j'ai ajouté une ceinture à la taille pour marquer mes hanches et la matière très fine laissera deviner le grain de peau et les mouvements lents de mon corps.

Je suis lente, j'ai toujours été lente en tout, il va me falloir un temps fou pour me maquiller et finir par être satisfaite. J'ai été lente aussi ces dernières années, on pourrait même dire que j'ai mis dix ans à passer du point A au point B. Je regarde mon visage dans la glace. Le point A, ce sont les photos que j'ai coincées sous les bords du miroir ; de petites taches noires maculent une zone assez large sur

le côté droit, mais je parviens malgré tout à me voir. Je l'aime bien ce miroir, c'est la seule chose que j'ai gardée de ma vie d'avant : son cadre gris nacré un peu rococo est suffisamment haut, ce qui me permet presque de me voir de plain-pied si je fais quelques pas en arrière.

En haut à droite, il y a une photo de moi et Paul, juste avant notre mariage : on pose devant un *coffee-shop* à Amsterdam, l'air hagard et heureux. Juste en dessous, une autre photo nous montre à la maternité, toujours le même air hagard et heureux, les cernes en plus : je suis allongée sur le lit, le buste relevé et j'ai notre première fille dans les bras ; je la tiens comme un vase fragile. Et puis enfin, dans l'angle opposé, à gauche, la plus belle photo de famille que j'avais en ma possession, prise devant notre maison à Melun. Nous sommes cinq, Chloé est déjà grande, elle doit avoir huit ans, à ses côtés on voit Célian qui boude parce qu'à quatre ans, il n'aime pas les poses pour les photos familiales, et dans mes bras, notre petite dernière, arrivée par l'opération du Saint-Esprit, Ingrid.

Je dis par l'opération du Saint-Esprit parce que Célian est né grâce à une FIV et nous ne pensions plus, après lui, que je pourrais tomber enceinte. « Pas de chance ma chérie, ce sont des choses qui arrivent. » C'est la seule chose que ma belle-sœur médecin a trouvé à dire quand je lui ai annoncé la nouvelle. J'avais quarante-deux ans et j'avais l'impression que mon destin tout entier était contre moi. Un foutu spermatozoïde avait eu le courage d'aller à la rencontre d'un ovule fatigué sorti tout droit d'un ovaire dont tous les gynécos m'avaient dit qu'il était en fin de vie. Impossible d'avorter. J'aurais perdu mon honneur dans la famille, j'aurais peut-être même perdu Paul, qui est très croyant et qui souhaitait une famille nombreuse. Rapidement, j'ai ressenti un grand amour pour ce petit embryon arrivé sur le tard comme on dit. Je crois aussi que les hormones m'ont bien aidée sur ce coup-là.

Je prends le temps de masser mon visage avec une crème au gingembre, « effet repulpant garanti », m'a dit la vendeuse la semaine dernière chez Sephora, une vendeuse au visage étonnamment creux et fatigué. Je repense alors à l'enfer vécu avec mes trois enfants il y a dix ans, pendant la longue période de confinement après que le virus covid-19 a fait son apparition. Si mes souvenirs sont bons, nous avons été confinés pendant près de deux ou trois mois. Soyons clairs, mes enfants sont mes amours mais ils ont été mon pire cauchemar pendant cette période.

Je me souviens de mon épuisement après ces journées entières passées à la maison : rangement matin-midi-soir, repas à préparer matin-midi-soir, sans parler des cahiers des deux grands, des mots de passe, de Classroom, de Chloé qui passait son temps à hurler « Ça marche pas ! », Célian a même fini par refuser de faire ses devoirs, ce que – au fond – je comprenais fondamentalement. Et les visio-conférences avec ma boîte... Certains collègues voulaient organiser des réunions en ligne toutes les deux heures pour débriefer, je n'arrivais plus à suivre, je faisais la morte face aux mails d'invitation. Paul avait monté sa propre boîte de maçonnerie quelques années auparavant et rapidement, il avait dû repartir sur des chantiers, au noir bien sûr, pour que l'on puisse finir les mois correctement.

Un jour, un vendredi après-midi, j'avais demandé à Paul de garder les enfants pour pouvoir participer correctement à une visio à propos d'une restructuration importante au sein de mon service. Il a eu une urgence, je me suis retrouvée seule, obligée de faire face à l'écran, hirsute, pas maquillée, je n'avais pas eu le temps. Ingrid montait sur mes genoux et hurlait dès que je la posais à terre. Je lui avais préparé ses jeux et son camion en plastique préféré, mais ce jour-là, face à toute l'équipe hilare derrière les écrans, Ingrid avait décidé de me poser une chape de honte sur les épaules et sur mes joues devenues rouge

écarlate. Le soir même, en m'endormant, j'ai senti que j'étais au bout d'un processus de don de soi dont je ne voyais plus la fin sereinement.

Alors, quelque temps plus tard, trois jours exactement après la levée du confinement, mes cernes et moi on est parties, et je jure que ce n'était pas sur un coup de tête. J'avais tout organisé, nuits après nuits. Pendant les deux premiers mois, je n'ai pas répondu aux appels de Paul, j'avais trop peur de craquer et de revenir. Il ne savait pas où j'étais, il devenait fou, je sais à quel point tout cela a été douloureux pour lui, mais c'était la seule solution, à moins de disparaître totalement de la surface de la Terre. Mon amour pour mes enfants m'enjoignait à vivre. Vivre mais autrement, c'était la seule issue pour moi. D'ailleurs, je pensais juste faire une pause, me remettre un peu sur pieds, physiquement et moralement, et revenir rapidement à la maison. Je ne suis jamais revenue.

Dès mon départ, j'ai écrit sur WhatsApp à Chloé qui avait son propre téléphone depuis son entrée en 6<sup>e</sup> : « Je vais bien ma chérie tu ne dois pas t'inquiéter tu dois t'occuper des petits, leur expliquer que j'ai besoin d'aller faire un petit voyage, que je les aime et qu'ils peuvent compter sur leur papa. Je t'aime énormément, ne l'oublie pas. » Bizarrement, alors que je m'attendais à une colère de sa part, à un coup de fil et à des pleurs, rien, seulement une réponse brève : « Ok, fais ce que tu as à faire, je gère les petits et papa... » Ensuite, au fil des jours, nos contacts se sont espacés, elle semblait un peu plus distante. J'ai eu peur qu'on lui ait bourré le crâne de conneries : la famille, à mon avis, n'avait pas dû être très tendre avec moi... La famille de Paul comme la mienne d'ailleurs. Mes belles-sœurs m'avaient écrit des messages injurieux dès qu'elles avaient appris la nouvelle et je préfère ne pas me souvenir des conversations téléphoniques houleuses avec ma mère et mon père. Ressasser tout cela maintenant ne me servirait à rien, à part me gêner la soirée.

Mon liner, il ne faut pas que je rate mon trait de liner sur les yeux, sinon, il faudra tout démaquiller et recommencer. Je veux avoir le regard fin et perçant ce soir. Je dois me concentrer... Au début, j'ai pris une chambre dans l'hôtel le moins cher de Melun, un truc miteux. Toutes les nuits, j'étais réveillée par des bruits de pas dans le couloir, ascenseur qui ronronne et qui grince quand la porte s'ouvre, lits qui grincent eux aussi par intermittence pour te sortir du sommeil dès que tu viens d'y plonger, voix rauques qui chuchotent dans la pénombre : un véritable hôtel de passes en somme. Je ne dormais pas et j'arrivais au boulot avec une tête et une dégaine effroyables. Un jour, on a réussi à communiquer calmement avec Paul, devant un café qui a fini par refroidir sur le plan de travail d'une cuisine qui avait été la mienne, que j'avais choisie avec passion à Ikea, mais qui ne me faisait plus aucun effet, et on a fait des petits comptes sur un bout de papier qui traînait là. J'allais me payer un appartement avec une part de mon salaire, je garderais un peu d'argent pour manger, payer mes charges et Paul aurait accès au reste grâce à mon chéquier pour nourrir les enfants et gérer la maison.

Quand j'ai emménagé, je me suis rendu compte que c'était vraiment minuscule 22 mètres carré. Il y avait à peine deux mètres entre mon lit et ma table à manger, et la salle de bain était digne de celle d'une étudiante. Faute de rangement, un vieux bidet me servait pour entasser mes serviettes propres et je posais en équilibre sur la pile deux trousseaux de toilette débordant de produits de beauté. Étrangement, j'ai rapidement pris l'habitude de vivre là. En quelques semaines, j'ai même fini par ressentir un certain plaisir à vivre dans ce lieu étriqué et un peu vétuste qui me dédouanait de toute tâche ménagère prenant plus de trois minutes.

Mais cette situation n'était pas tenable sur le long terme, j'aurais dû m'en douter. Au fond, Paul n'avait pas digéré et m'en voulait

à mort, même s'il prenait beaucoup sur lui pour ne rien montrer aux enfants. Il a fini par demander le divorce, avec un montant exorbitant de pension alimentaire. Son avocate lui avait conseillé d'utiliser la faute de l'abandon de domicile... Évidemment, dit comme ça... L'étau se resserrait autour de moi, je n'avais pas la force de me battre contre la réalité, je n'avais rien de côté, et mon salaire ne suffisait pas. Il fallait que je trouve un moyen pour gagner plus d'argent mais je ne voyais pas comment. J'ai demandé un rendez-vous à mon boss : il m'a toisée, prenant son temps avant de me répondre, installant virilement ses épaules contre le dossier de son fauteuil. Je pense même que pour reluquer la femme de ménage, il y mettait plus de respect. « Mais tu crois vraiment que je vais te donner un poste plus important avec ton look de mère au foyer ? Et avec les visios pourries que tu nous as fait vivre pendant le confinement ? Sans parler de toutes celles que tu as ratées !? » Son sourire condescendant m'a achevée, j'étais au plus bas, écrasée après cet entretien comme un pauvre mégot d'une cigarette qu'on n'a même pas vraiment appréciée parce qu'elle s'est consumée trop vite.

Pour parfaire mon déshonneur, j'avais commencé à piquer de l'argent discrètement sur le compte que j'avais ouvert pour Ingrid à sa naissance. Je me racontais du baratin pour essayer de déculpabiliser : « Mais elle n'aura pas besoin de cet argent avant au moins quinze ans... et puis c'est mon argent, c'est moi qui l'alimentais ce compte... » Une nuit d'insomnie, une de plus, j'ai cru littéralement mourir de honte, de chagrin, de remords. Toute aplatie que j'étais sous le poids de mes sentiments, je me disais que j'étais vraiment une mère nulle et irrécupérable. J'ai fini par me demander comment on pouvait être aussi conne pour tout foutre en l'air de cette manière, à cause d'un stupide confinement. Je me trouvais faible, sans aucun courage, contrairement à toutes les autres qui étaient reparties du bon pied après cette période.

Aujourd'hui, je me souris dans le miroir en repensant à cette nuit-là. Elle a été décisive parce que j'étais au fond du trou justement. En caressant mes paupières avec le petit pinceau chargé de fard couleur taupe irisée, je me souviens exactement de la sensation que j'ai eue en allumant mon ordinateur. J'avais mal au ventre et j'étais surexcitée. Le manque de sommeil ainsi que quelques généreux verres de vodka m'avaient donné un courage défiant toute forme de raison. J'avais décidé d'écrire au président de la République afin de lui faire part de ma manière de voir les choses. Je crois que j'ai tapé « Ministère des affaires... » et Google m'a lui-même trouvé la suite : « Affaires sociales – Ministère des Solidarités et de la Santé », puis « Contacts » et voilà, j'ai rédigé un mail long comme trois lettres d'amour.

J'ai parlé de ma situation et j'ai dit : « Tout ceci est votre faute, vous êtes responsable de toutes les femmes françaises ! » Et puis, dans mon délire, j'ai évoqué une idée de loi : je l'avais appelé « La Loi Pour l'Effort National de Soutien aux Mères », avec des majuscules à chaque mot. Je n'y connaissais rien en politique, c'était vraiment une proposition farfelue : toute leur vie de salarié, les hommes seraient taxés de cinq euros sur leur salaire chaque mois. Cette « cagnotte » – je ris aujourd'hui en pensant que j'ai appelé ça une « cagnotte » – serait reversée, sous forme de chèques-emploi, à toute femme mettant un enfant au monde. Quelle que soit sa condition financière et sociale, toute femme venant d'accoucher aurait la possibilité de faire travailler à domicile une aide-ménagère, une nounou, une cuisinière, gratuitement. Je proposais que ces chèques soient disponibles jusqu'aux deux ans de l'enfant. C'était loufoque, irréfléchi, irréaliste, mal calculé, infaisable, mais cette nuit-là, j'y croyais dur comme fer et je n'avais rien d'autre à faire que d'écrire ce mail.

Voilà, on arrive au point de l'histoire où il me reste à passer proprement la brosse du mascara sur mes cils. Pas trop non plus,



je ne veux pas me vieillir. C'est aussi le moment de l'histoire où je peux résumer les choses en quelques mots : Macron a lu le mail, je ne sais ni comment ni pourquoi, mais il l'a lu, il m'a répondu personnellement, une adresse avec *gouv.fr* à la fin, j'avais un rendez-vous à Paris la semaine suivante. « Votre idée m'intéresse, rien n'est clair, tout est très flou, je ne suis pas sûr que cela soit vraiment réalisable, mais vous allez travailler avec des conseillers économiques. » Assis bien droit dans son fauteuil en face de moi, il a poursuivi en me demandant si j'étais intéressée par sa proposition : un petit bureau dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement et une rémunération un peu supérieure à ce que je gagnais dans ma boîte. J'ai dit oui direct. Intérieurement ça bouillait. « Oui, Manu je le veux ! » La suite est simple : j'ai travaillé comme une folle, le montage de cette loi était grisant et surtout, lorsqu'elle a été approuvée, il a fallu tout organiser. J'en ai oublié le minuscule et l'inconfort de mon appartement, je faisais les allers-retours entre Melun et Paris avec le RER D, je lisais un livre par jour sur le trajet, je me documentais énormément, j'utilisais et je transformais mes anciennes compétences pour mener au mieux ce que j'appelais ma mission. Je ne voyais plus les enfants la semaine, seulement un week-end sur deux.

Chloé m'a dit un jour que Paul avait beaucoup grossi, elle semblait désespérée par l'état général de son père. Lorsque je l'ai recroisé, j'ai trouvé cela très étrange et déstabilisant de le voir ainsi abîmé, las, cerné. Je souris gentiment en regardant le haut de mon corps dans le miroir. Moi aussi j'avais beaucoup grossi après trois grossesses, dont une sous traitement – des hormones comme des doses de cheval dans des seringues énormes – et une dernière à quarante-deux ans. Ces histoires vous foutent en l'air tout un corps. On pourra me dire n'importe quoi, c'est irrémédiable, le corps souffre, s'abîme, la loi de l'apesanteur fait des dégâts irréversibles. Mes cuisses avaient presque doublé de volume, rétention d'eau et compagnie. Et j'ose

à peine parler de mon cul après la dernière naissance, largeur XL, de la cellulite sur la culotte de cheval, à droite comme à gauche. Histoire d'équilibrer l'ensemble, ma poitrine n'avait pas su reprendre sa forme normale entre les grossesses. Elle était restée lourde, gênante, je ne parvenais même plus à trouver de soutien-gorge adapté à ma morphologie. « Trouver ma routine sport après la grossesse », comme nous le serinent les magazines féminins, me paraissait le bout du monde au vu de ce que j'appelais ma vie domestique.

Je vais être en retard si je continue à rêvasser. C'est le moment de rajouter la fine ceinture en cuir sur la robe longue que je viens de faire glisser sur mes épaules puis sur mes hanches. Le fait de ceinturer le creux de ma taille a l'effet escompté : ma poitrine ressort et mes fesses paraissent encore plus charnues, le bombé à droite et à gauche est splendide. J'ai travaillé dur pour arriver à affiner mon ventre. Pendant ces dix dernières années, seule dans mon petit salon, j'ai passé douze minutes par jour allongée sur un tapis bleu acheté à Decathlon, à suivre des vidéos d'Américaines mieux foutues que des poupées Barbie. Je suis toujours ronde, bien sûr, mais je peux dire avec fierté que j'ai sculpté mes rondeurs et que désormais, je joue avec. Rendons à César ce qui appartient à César, le regard des hommes m'a aidée. Rapidement, j'ai vu naître des agitations et des désirs dans des regards posés sur moi à la dérobée : il n'y avait rien de mieux pour me motiver à continuer mes exercices.

Quand j'allais voir les enfants le dimanche à la maison, Chloé et Ingrid me disaient que j'étais magnifique et que je faisais jeune, elles détaillaient mes robes et me tournaient autour comme deux petits oisillons tout excités, Célian me montrait ses derniers Playmobil et Paul me regardait comme si j'étais une pute. Je m'en foutais. Je savais que je ne reviendrais jamais en arrière sous le poids de son regard.

Mince, il me reste quatre minutes. En passant délicatement le peigne fin dans mes cheveux, je pense soudain que le 2 janvier à l'aube, je dois appeler Laurent au bureau pour lui passer un savon : il a fait une erreur de communication et m'a laissé un travail fou pour rattraper le coup. Il faut aussi que j'envoie un message mesuré à Mike... Je ne sais pas comment me débarrasser de lui, mais il s'agit là d'une urgence. Le mec commence à avoir dans les yeux une lueur que je n'aime pas. Il s'emballe, me parle d'un appartement pour nous deux... Mon dieu non... Il faut vite que je mette un terme à tout ça... Dommage, au lit, ce mec est un vrai délice, il sait s'y prendre pour me faire frissonner, comme aucun autre jusque-là d'ailleurs... Tant pis... Je n'ai pas le temps de lui écrire maintenant, il est l'heure, il est minuit.

Sur la table basse, j'ai disposé une belle bouteille de gin, une coupelle blanche remplie de rondelles de citron et une bouteille de limonade. L'ensemble forme un beau tableau. Je m'assois sur le canapé. Je suis prête à trinquer avec moi-même. Je suis seule ce soir.

# Les années aquarelle

Loredana Cabassu



TEXTE SÉLECTIONNÉ  
par le jury

« Au milieu du *chaos*,  
se trouve aussi une *opportunité*. »  
Adage chinois

Non, je ne m'attendais pas du tout à recevoir le prix Nobélia. Surtout après mon accusation de crime contre l'Humanité. Mais le monde est aussi imprévisible qu'une aquarelle. Une simple goutte d'eau peut entraîner des coulures, des auréoles qui sèment le désordre. Par chance, si on sait les intégrer à la composition, cela donne des toiles inattendues, des mondes nouveaux. Voilà comment les choses se sont retournées à ma faveur.

Pourtant, ça avait mal commencé, par mon refus des frontières. De quel droit, me suis-je demandé, les hommes marquent-ils le territoire en le piquant d'un drapeau en soie vagabonde ? Étrange, cette coutume de trancher, déchirer, souiller la peau de la Terre. Là où les géomètres tiraient des lignes, les chefs politiques traçaient la lisière piquante du confort alors que les fugitifs traçaient tout court. Pas de chance ! Ces frontières coupées à l'emporte-pièce tombaient parfois au beau milieu

d'une ville, d'une famille ou même d'un corps désarmé. D'où mon envie de ruer dans les brancards, en me jouant des confins.

Comme première transgression, j'ai choisi de me faufler partout. D'abord sur un navire de croisière éclatant comme un bijou. Aucun des passagers de *Diamond Princess* ne réalisait que c'était un faux diamant. La prouesse humaine accouchant des mastodontes les médusait. De nos jours, vous pouvez encore admirer dans les villes portuaires ces bateaux géants servant de fermes flottantes.

Dans le méli-mélo de frou-frou, paillettes et champagne, personne ne se préoccupait de moi. Tous soucieux de faire leur nœud papillon, d'enfiler la robe arrachée aux mites pour les repas festifs ou le premier concert de leur vie, peut-être le dernier aussi. L'orchestre jouant sur le Titanic, vous vous en souvenez ? Les distractions portaient bien leur nom : elles distrayaient, détournaient, aveuglaient. C'était l'ère du leurre. Le bonheur se mesurait en kilomètres parcourus, en services de luxe, tout comme la beauté se jugeait à la réussite du maquillage et à l'ampleur des coussinets en silicone. Les yeux éblouis perdaient de vue l'essentiel.

La farce jouée, j'ai baissé le rideau. Après que le navire eut jeté l'ancre et les passagers hors d'usage, j'ai continué mon voyage en avion. Par chance, la sécurité dans les aéroports se concentrait sur la dernière gorgée d'eau, un fond de biberon ou la boucle de ceinture. En clandestine, j'ai parcouru tous les pays du monde. Et le monde s'est mobilisé contre moi. Des brigades entières me traquaient, des déguisés sans carnaval espéraient me démasquer, des astronautes sans lune me prenaient avec des gants. Je leur échappais. Un « atchoum » suffisait pour les éloigner. Non, je ne voulais pas me laisser faire avant de finir ma mission. Vous connaissez la désobéissance civile ? Un peu ? Allez, ne prenez pas votre air de sainte-nitouche. Les saintes pleurent

d'excès de perfection sur les murs froids des églises. La désobéissance civile, c'est quand on fait un peu de mal pour beaucoup de bien.

Un petit effort de mémoire vous fera réaliser que vous l'avez pratiquée, dès le ventre maternel. Os mous, pétale de cœur tremblé, vous avez refusé alors de vous déconfiner à la date prévue au bout des neuf mois.

Petite fille, vous avez mis du chocolat sur la robe de la dame empesée assise dans le bus et ça faisait de jolis motifs pour égayer le blanc endive.

Fille à papa, vous avez renversé sa vitrine de petites voitures qui volait son temps et son énergie sans qu'il s'en rende compte.

Écolière, vous refusiez de vous mettre en rang d'oignons parce que la classe n'est pas un potager et que la vie se veut mouvement, initiative.

Jeune femme, vous avez défilé pour vos droits, sans oublier de vous attarder sous les fenêtres du gynéco. Il n'avait pas compris votre demande de culottes fendues pour dames détendues.

Vous voyez ? Tôt ou tard, vous avez désobéi pour un bien. Alors, pourquoi j'ai été jugée, moi ? Parce que j'ai sacrifié quelques personnes ? Qui vous dit que ce n'était pas dans l'ordre des choses ? Il faut bien reconnaître le parfait désordre qui régnait au moment de mon arrivée. Une planète rendue patraque. Un cafouillage de valeurs.

Dans mon pays, ça puait. Il y avait trop de monde, trop de smog, trop de béton, trop d'ambition vénale. Avant, l'homme debout érigeait des maisons à sa mesure. Plus tard, l'homme assis au bureau a fait construire des villes à sa démesure.

Les faiseurs de monde avaient inféodé la Terre. Dans une giclée de virilité, ils avaient érigé des perce-ciel comme des phallus du progrès. Peut-être que les villes auraient été différentes, conçues par des femmes : moins carrées, moins anguleuses, toutes en rondeurs

de seins et de hanches. Peut-être que ça n'aurait pas dérapé et je ne serais pas intervenue. Hélas, je ne supportais plus ces faux-faiseurs, je voulais leur montrer ce qu'ils étaient vraiment : des conquérants en caleçon, des maîtres du monde avec la goutte au nez. Ils ont mis des palmiers à huile à la place des chimpanzés, des barbelés au lieu des mûriers. Ils ont civilisé la nature, ont défloré la face cachée de la Lune, mais ils ont oublié de se laver les mains. Non, je ne veux pas donner de leçons. Je suis plus pragmatique, moi. J'agis dans l'ombre.

Discrètement, je leur ai montré qu'il n'était plus possible de vivre et fabriquer les uns sur les autres dans des Babels embués. Car elle était comme ça, ma ville de naissance : faite d'industries sur le pied de guerre et de main-d'œuvre empilée, disciplinée. Les bouches de métro à l'haleine huileuse grouillaient de bras et de jambes – des bouches à nourrir, jamais muettes. Une fois ressortis, les citadins hors-sol cultivaient leur solitude dans des tours sans vautours. Des défenses en béton les coffraient dans leur fort. Ces prisonniers volontaires peuplaient les entrailles de la ville enceinte. Insupportable ! Alors, j'ai frappé. Mais j'ai laissé le printemps et les champs intacts, comme une invitation.

*Les fraises sont mûres, la terre vous attend. Elle est prête à tout donner, comme une âme sœur, pour autant que vous fassiez votre part, les mains dans l'humus, le dos courbé avec humilité.*

Ils ne l'ont pas compris tout de suite. Pendant des mois, ils ont creusé l'humus pour le nourrir de mes victimes, le regard perdu dans le vague à lames, en se demandant quand leur tour viendrait. Autant dire qu'ils étaient infectés jusqu'aux os. Fontanelle, boîte crânienne y compris. Leur virus avait l'âge de l'Humanité. Symptômes : inflammation de l'instinct de survie, agressivité devant le rayon pâtes et hygiène. Ils avaient peur pour leurs fesses, ils gobaient des rumeurs ennoblies par l'appellation *news*, en oubliant le *fake*. Ils comptaient



les morts défilant en bas de l'écran parmi les variations de la bourse. Le virus mental s'était insinué en eux.

Il a fallu du temps pour leur faire réaliser que la première précaution était de se laver les mains et la seconde, de se débarbouiller le cerveau. Mais je suis contente du résultat. Ils ont pris conscience du poids de leur peur lorsqu'ils ont traîné des sacs de farine dans la cage d'escalier, pour éviter l'ascenseur. Et ils se sont souvenus de la voisine seule quand elle est venue leur offrir, en frappant timidement à la porte, des masques qu'elle avait cousus. C'est ainsi qu'ont commencé les chassés-croisés courtois que vous connaissez à présent. Il n'était plus possible de faire d'omelette sans emprunter des œufs ; ni d'ignorer les murmures d'impuissance de la dame âgée, qui trottinait de mur à mur avec sa canne. Le bonheur de partager le gâteau surpassait la joie de posséder la farine. À l'heure où l'État pédalait dans la semoule, la foule cimentait ses sentiments. Aujourd'hui encore, si le global reste un spectre vague et lointain, les petits gestes, eux, sont bien concrets : ce chemin vers l'autre, le cœur sur la main lavée, les yeux dans les yeux, seule partie visible du visage. À travers le regard, le message passe clair, non parasité par des sourires montrant les canines. Là, dans le cristallin, il y a du ressenti pur. De l'essence-ciel.

Petit à petit, les humains ont commencé à scruter le prochain au lieu du distant. En deçà des écrans, il y avait des personnes. Au cœur des corps, il y avait des âmes. Les mains qui lavaient, lotionnaient, les doigts scannant les produits à la caisse, les dos courbés au-dessus des serpillières sont devenus tout à coup indispensables aux gros nourrissons vulnérables. Les *alma mater* pourvoyeuses de couches et nourriture rendaient la vie des autres plus douce, plus fluide et ces autres le remarquaient enfin.

N'imaginez pas seulement des femmes. Pour avoir connu tous les genres, je peux vous dire que chacun renferme sensibilité et tendresse.

Moi-même, j'ai du mal avec les catégories où l'on enfonce une réalité foisonnante, histoire de l'appivoiser. J'en suis la preuve vivante. Les spécialistes ne pouvaient pas mettre de genre sur mon nom : *LA* ou *LE* ? C'est déstabilisant, je vous l'accorde. Finalement, l'Académie a tranché, en tablant sur mon côté malsain. Féminine, la maladie, ont décrété les Immortels. Ce choix leur donnait l'illusion d'un certain contrôle, mais ça ne changeait rien à ma nature.

Le français, affaire d'hommes, ne se prêtait pas facilement au genre féminin. Les lettrés et les moines l'avaient mis par écrit il y a des siècles, les doigts tremblants dans le froid des monastères, sans doute fatigués après la guerre de Cent Ans et l'épidémie de Peste noire. S'ils avaient demandé l'aide des femmes, le français aurait été, comme les villes, différent. Leurs voyelles commencent d'ailleurs à radoucir les consonnes d'un lourd héritage. Les deux se mêlent en bouche dans une synergie sans domination. Féminin et masculin ne sont pas des forces dissonantes, pas plus que les races et les genres.

Face à moi, vous avez compris que les divisions n'aident pas et que vous êtes toutes et tous faits de la même farine. Ne pouvant plus vous embrasser, vous avez commencé à enlacer les arbres et à vous relier au vivant sous toutes ses formes. Avec subtilité, vous avez inventé les émissions sans invités, les concerts sans fans, les applaudissements sans public. Des liens intenses, affranchis de toute contingence, ramenés au spirituel. Je reconnais votre supériorité.

Ce prix Nobélia, je ne le mérite pas. C'est à vous que j'aimerais le dédier. Moi, j'ai juste agi sur un coup de tête couronnée. J'ai maculé de rouge votre aquarelle. Le choc passé, vous avez su l'intégrer dans une nouvelle carte du monde devenue œuvre d'art. Votre force dans un décor changeant, c'est d'accepter que les choses puissent être différentes – et même meilleures qu'imaginées.

# Changement

Oldine Cadart

*Ce texte peut être lu comme un poème mais il s'agit d'un rap.*

*Vous pouvez donc le relire une deuxième fois en tentant  
d'y ajouter un tempo pour vous rendre compte du rendu,  
même si je me doute que cela n'est pas évident !*

*Le premier paragraphe (en italique)  
est une partie non chantée, juste « parlée ».*

*Les parties en gras correspondent au refrain.*

*Il s'agit d'une lettre de « la moi de 2030 » à « la moi de 2020 ».*

*Oldine, c'est moi. Enfin, c'est toi.*

*Tu ne me crois sûrement pas, tu ne te crois pas.*

*Mais je te promets que c'est toi.*

Nous sommes en 2030,  
La France est dans la pente ascendante,  
La société est en train de changer,  
Et les gens commencent à bouger.

Sache que ce que tu as fait,  
La décision que tu as prise,  
Aujourd'hui te satisfait,  
Que tu n'es plus en crise.  
Ton quotidien est enfin en adéquation avec ta pensée,  
Tu ne te demandes plus en vain « mais qu'est-ce que je fais ? ».  
Aujourd'hui tu participes à l'amélioration de cette génération,  
À la déconstruction et à l'abolition de ces abominations.  
Le confinement t'aura permis de te remettre en question,  
D'écouter tes convictions et suivre tes ambitions,  
De prendre la bonne décision,  
Et surtout de faire entendre tes opinions.  
Je te promets que le monde va mieux,  
Que le sexisme fait ses adieux,  
Les progrès sont nombreux,  
Et la France sait ce qu'elle veut.

**Tu as dit adieu à la violence à outrance,  
à la malchance en abondance, à la virulence de sa puissance.  
Maintenant c'est ancré et tu ne te feras plus humilier,  
rabaisser, violenter, abuser,  
Parce que tu as su te relever, te soigner, l'oublier, t'exprimer.**

J'aimerais te rassurer de ces années qui vont arriver,  
Sache que tu vas réaliser ce que tu avais imaginé.  
Évidemment la route sera pleine d'obstacles,  
Mais tu sauras te battre contre ces putains de phalocrates.  
Tu sauras aussi désormais te défendre sans attaquer,  
Car avec le temps tu parviendras à t'apaiser.  
Les hommes ne te feront plus le même effet,  
Et tu auras appris à te faire quelques alliés.  
Tu comprendras que ton but n'est pas de devenir un mâle,

Mais plutôt que les privilèges ne sont pas quelque chose de normal.  
 Tu cesseras de t'aveugler par ce mimétisme,  
 Tu découvriras la vérité au profit du féminisme.  
 Aujourd'hui tu as tourné la page de cet homme qui t'a mise en cage,  
 C'est fini tu es sage, tu t'es débarrassée de ta rage.

**Tu as dit adieu à la violence à outrance,  
 à la malchance en abondance, à la virulence de sa puissance.  
 Maintenant c'est ancré et tu ne te feras plus humilier,  
 rabaisser, violenter, abuser,  
 Parce que tu as su te relever, te soigner, l'oublier, t'exprimer.**

Tu verras que tes démons parfois reviendront,  
 Et te rappelleront toutes ces humiliations,  
 Que tu as pu subir et que tu continueras à subir,  
 Qui tenteront de te détruire pour ces années à venir,  
 Et te donneront envie d'abandonner,  
 Envie de t'isoler,  
 Car il est difficile de changer,  
 Cette société piégée par les masculinités,  
 Et leurs penchants déviants qui prennent les devants.  
 N'est-ce pas déstabilisant de se soumettre si souvent ?  
 Quand ils tentent de tout politiser,  
 S'occupent de la maternité,  
 Ne font que la flamme attiser,  
 Comment ne pas les détester ?  
 Quand ce que tu méprises,  
 Dans ta tête s'anarchise,  
 À en perdre la raison,  
 Jusqu'à la mutilation,  
 De ton âme, vague à l'âme,  
 Jusqu'au drame, mélodrame,

Dissonance cognitive,  
Jusqu'à ce que mort s'en suive.

**Tu as dit adieu à la violence à outrance,  
à la malchance en abondance, à la virulence de sa puissance.  
Maintenant c'est ancré et tu ne te feras plus humilier,  
rabaïsser, violenter, abuser,  
Parce que tu as su te relever, te soigner, l'oublier, t'exprimer.**

Mais il faudra que tu te rappelles  
Qu'elles ont besoin de toi,  
Pour ne plus battre de l'aile,  
Faudra pas lâcher les bras,  
Que la solidarité et la sororité,  
Sont les deux principales clefs pour l'égalité.

# Alliées

Lola Cros



Ils disaient folles,  
Nous dirons alliées.

À lier,  
Après la secousse,  
Tisser,  
Des liens,  
Plus forts que les chaînes,  
Qu'ils ont pensées,  
Insidieusement imposées,  
Comme pour mieux cadenasser  
L'Autre.  
La femme, l'étranger, le dominé.

Et tous, silencieux, complices,  
D'exploiter,  
D'abuser,  
L'Autre.  
La femme, l'étranger,  
le dominer.

Tirer la corde  
Jusqu'à faire vaciller  
Le fragile équilibre d'un monde  
Bricolé,  
Par des cravates énervées,  
Vidées,  
De toute forme d'humanité,  
Derrière des vitres fumées.

Après la secousse,  
Renverser la table,  
Et leur donner,  
À elles,  
L'énergie de soupeser,  
La force des ailes,  
Qu'elles,  
Ensemble, savent déployer.

Ils continueront à dire folles,  
Nous scandons alliées.

# La nouv·elle

Carole Galland



TEXTE SÉLECTIONNÉ  
par le jury

8 mai 2029, 7h07

Un soleil rieur comme le Dalaï-Lama traverse mes persiennes. Cheveux en bataille, j'émerge goutte à goutte de l'écume scintillante d'un sommeil bref mais enchanteur...

Puis me dresse comme un ressort sur mon lit : ai-je rêvé cette folle soirée électorale d'hier ? Cet air de millénaire neuf, cette nouvelle sororelle ?

J'allume ma radio Tachycardia® ; ses vibrations protègent des ondes magnétiques qui nous étreignent depuis la 6G. La voix de ma matinale préférée, elle-même étonnée, essaime l'historique nouvelle : « Avec 77 % de taux de participation, 68 % des Français ont élu Sonia Lucia, présidente de la République française ! »

Je souris à moi-même et au ciel et me mets en mouvement avec une lenteur bienfaisante. Merci la *slow life* d'avoir infiltré nos vies depuis la pandémie.

Covid-19. Présidente 2029. Je pense à cette décennie passée, figée en statue de sel comme la femme de Loth quand elle regarde en arrière.

Ma théière en surchauffe me ramène au présent. Je verse l'eau bouillante sur ma bergamote, ajoute une cuiller de miel et songe aux engagements écoféminins pris par Sonia Lucia pendant cette inédite campagne électorale...

Ma joie est mâtinée de craintes. Cette fois, il ne faut pas décevoir. Sinon, l'espoir se noiera et les ultras gagneront les prochaines élections. Ce n'est pas une agitation capes rouges, comme au temps où les corridas étaient encore autorisées. C'est un fait. Elle doit réussir. En tout cas progresser, imaginer, ouvrir, adoucir, soigner...

Je rêve devant les oiseaux du jardin qui célèbrent le printemps avec allant. Et si comme eux, on se donnait enfin le droit d'être joyeux, intensément ? Et si mes sœurs si longtemps assujetties, se donnaient la chance d'y croire ? La chance est un risque à prendre. Croire en un avenir meilleur c'est avoir effectué la moitié du chemin. Croire, avec le féminin au pouvoir, en des perspectives plus douces, *a minima* moins violentes. Une ère où la construction, le sensible et la générosité l'emporteraient sur la performance, la technopuissance et la destruction. La paix, la culture et la transmission avant le conflit, la domination et la spéculation.

Je me sens légère. Je vais flotter telle une bulle irisée dans un cocon de velours côtelé. Connectée à ces sœurs-cières qui nous ont précédées. Celles privées, enfermées, brûlées, meurtries, humiliées et violentées depuis deux millénaires. Celles qui ont vu le patriarcat dérapier dans la peur violente de femmes à faire taire ou à cacher.

J'arrivais au hamac quand j'ai entendu le téléphone. C'était Florence, directrice d'*Opti-miss*, magazine pour lequel je pige souvent :

« Carole, toi la passeuse d'histoires, je te mets sur le prochain dossier : "Comment Sonia Lucia a pu arriver là ?" Allez, fonce, je veux pas lire le parcours de cette nana sous une autre plume que toi.

– Merci de ta confiance mais on va être mille sur le coup. Puis certains ont leurs entrées alors que je n'ai aucun contact privilégié. Du coup, je... »

Florence m'a raccroché au nez. J'ai donc écrit à l'attachée de presse de la nouvelle présidente en y mettant tout mon enthousiasme. Celui dont Pasteur disait qu'il est le plus beau mot de la langue française : car issu de *en theo*, un dieu intérieur...

« Pour le prochain dossier d'*Opti-miss*, je sollicite une interview de trente minutes avec Sonia Lucia. Une rencontre de visu pour mettre en mots son cheminement. Ni bio hagiographique, ni portrait sarcastique. Ni provoc simpliste, ni envolées stylistiques. Sans manipulation ni pathos, simplement la vraie histoire. Quelque chose qui s'approche des portraits du Fayoum ; ceux dont les regards révélaient l'âme tout en conservant leur partie du mystère.

Dans l'attente de votre retour, je vous souhaite une excellente première journée ! »

Hum, peut-être *too much* mais sincère ; alors j'ai appuyé sur *enter*. Deux heures plus tard, l'attachée de presse me proposait un rendez-vous. Ce que femme veut.

### La rencontre

Elle est pleinement là. Simple et souriante, extraordinairement présente, avec un regard qui lève tous les boucliers.

Je m'installe face à elle. Malgré des interviews par milliers, je suis intimidée.

« Merci de prendre le temps de me recevoir.

– Nous avons trente minutes je crois. Par où commençons-nous ?

– Par le début j'imagine ?

– Je suis née le 29 février 1992 à Lifou, archipel des îles Loyauté, au large de la Nouvelle-Calédonie. Mon père était un scientifique breton engagé à l'Institut marin de Nouméa pour une mission de protection des requins. Leur prédation galopante par des hommes en quête de virilité érectile menaçait l'équilibre de la mer de Corail où baigne l'éden des îles Loyauté. Ma mère était cheffe des Mahatu, sur l'île de Lifou. Un statut rare dans la culture kanak mais dicté par des circonstances exceptionnelles : la mort de son premier mari. Ce dernier fut assassiné en 1988 durant les événements d'Ouvéa. La tribu a alors élu ma mère à la tête de la chefferie.

« Mon père a rencontré ma mère en secourant sa mer. Elle qui d'ordinaire n'entrait plus dans les regards masculins. Lui qui d'ordinaire voyait chez les femmes un genre loin de son quotidien. Les deux sont tombés en amour immédiatement, comme dans un roman. Puis je suis née.

– Quelques mots sur votre enfance ?

– Heureuse. Dense. Harmonieuse. Légère. Jusqu'à la disparition de ma mère.

– Qu'est-il arrivé à votre maman ?

– Empoisonnement. Le frère cadet d'Ataï la jalousait. Il a mis une plante toxique dans son dîner. J'avais 9 ans. Je l'ai veillée toute la nuit. Elle m'a transmis ce qu'elle avait à me dire au milieu de certains délires. Le lendemain matin le souffle l'avait quitté.

« Ce fut le début d'une époque sombre même si je me sentais en permanence *accompagnée*. Cela dit, impossible de demeurer en Nouvelle-Calédonie. J'ai proposé à mon père ce qu'il espérait secrètement : rejoindre la Bretagne pour étudier.

– Quelles études vous attiraient ?

– Sans originalité j'ai marché dans les pas de mon père. La planète, spécialement ses deux-tiers d'eau salée, m'apparaissait prioritaire. Après un doctorat en biodiversité sous-marine, je suis devenue océanographe pour l'IFREMER. Mais les îles Loyauté me manquaient, comme des morceaux essentiels de mon puzzle intérieur. Je suis donc repartie revivre sur les terres de ma mère. Puis il y a eu le covid-19.

– Ne dit-on pas « la » covid ?

– Je n'ai jamais compris le brusque retournement de déterminant de ce virus. Saviez-vous que les météorologues donnaient des prénoms féminins aux tempêtes dangereuses tandis que les anticyclones étaient baptisés uniquement au masculin ?

« J'étais donc en Nouvelle-Calédonie au printemps 2020. J'assistais avec effarement aux macro-effets de ce microvirus. Je ne savais que

faire avec cette réalité quand je suis tombée le 27 août 2020 sur un article paru dans *Nature*<sup>1</sup>. Il rendait compte de recherches menées pour expliquer la surmortalité des hommes face au covid. Parmi les hypothèses, une immunité féminine plus performante. Une histoire de cellules T plus résistantes doublées d'un capital en œstrogènes vaillants au combat.

« À cette lecture, j'ai eu une révélation, un truc tombant d'en haut : si la plus forte résistance féminine était démontrée en temps de pandémie, il était temps d'agir.

« Je suis rentrée en France et j'ai créé le parti de l'Après. Basique mais à l'époque le terme englobait une puissante volonté de changement. J'ai déposé le nom à l'INPI et rédigé les statuts de l'association.

– Où avez-vous trouvé la foi d'agir face à la crise ?

– Pour les Kanak les crises sont des chances à saisir. Dans la culture chinoise, le mot “crise” est aussi constitué des idéogrammes *Wei* (danger) et *Ji* (opportunité). Quant au mot français, il vient du grec *krisis*, qui signifie décision. Face au “danger”, j'ai perçu “l'opportunité” de prendre la bonne “décision”. Bel exemple d'assimilation !

– Comment le parti de l'Après a-t-il évolué dès l'automne 2021 ?

– Il a été rejoint par des femmes et des hommes de toutes conditions, genres, âges et horizons. Eux que les journalistes disaient dépolitisés, voulaient corps et âme, faire avancer la politique dans ce qu'elle a de plus noble, “la vie de la cité”.

« Nous avons aussi reçu d'importants soutiens financiers. Les mécènes se ruiaient sur cette promesse de monde d'après. Nous les avons sélectionnés pour ne pas vendre notre âme à ceux qui s'achetaient sur le tard une conscience défiscalisée.

« Nous avons posé collectivement les lignes du notre programme, déployé peu à peu localement : cogestion, ressourcerie, permaculture, système de troc, etc.

1. Takahashi T., Ellingson M. K., Wong P. et a., “Sex Differences in Immune Responses that underlie Covid-19 Disease Outcomes”, *Nature*, 2020.

« Le modèle baptisé “cité sage” a fait des petits partout en France, démontrant l’évidence : les petits jardins construisent une forêt d’espoir.

« La suite vous la connaissez. Les militants m’ont incitée à me présenter aux élections et portée par un collectif vaillant et imaginatif je suis parvenue jusqu’ici !

– En êtes-vous fière ?

– Je ne mets pas d’ego dans ma vie mais il faut savoir savourer un objectif atteint, surtout après les pièges et les difficultés. Les femmes n’ont rien à gagner de la fausse humilité.

– Être une femme est-il plus difficile pour impulser un monde plus raisonné ?

– Je ne pense pas. L’écologie a toujours appartenu au féminin. Dans la mythologie, Gaïa était à la fois déesse Mère et déesse Terre. Quant au « *care* » – cette attention, ce soin et cette bienveillance à l’autre –, il est aussi de notre côté. Les femmes développent une relation à l’altérité plus douce et confiante. Plus intuitive aussi.

– Quelles sont maintenant vos priorités ?

– Vous connaissez mon programme et je le commencerai au début : protéger les femmes des violences masculines. On ne doit pas mourir, ni même avoir peur d’être une femme. Pour le reste, rendez-vous dans un an. Je dois vous quitter, la présidente Michelle Obama m’appelle. Au fait, j’adore les portraits du Fayoum. »

*7 mai 2030, 11h11*

Je relis l’interview d’il y a un an et mesure le chemin accompli par notre présidente.

Les féminicides ont été divisés par trois. Les hommes jugés coupables de violences font un stage obligatoire de trois ans au service d’une cause qui répare leurs dégâts.

Les communautés sont redevenues des identités libres de leurs différences et tolérantes à celle des autres.



Les entreprises ne sont plus cotées selon leurs bénéfices financiers mais selon ceux apportés aux humains et à la planète.

Un service salutaire d'un an est devenu obligatoire entre 16 et 25 ans et les jeunes générations quittent leurs écrans pour participer, en France ou ailleurs, à un monde meilleur.

L'école est devenue un lieu de diffusion de toutes les « humanités » et plus encore.

Les femmes qui ont changé l'histoire ont rejoint les programmes scolaires qui jusqu'ici les excluaient. Il n'y a plus d'évaluation jusqu'à 15 ans.

Chaque jour, dans toutes les classes de France, un élève présente ses appétences ou ses connaissances sur le sujet de son choix. Musique, peinture, littérature, graphisme, architecture, philosophie, jardinage, histoire des religions, cuisine, sport, mécanique ou physique quantique.

Dans le respect du cadre de la République, car c'est bien dans celui-ci que fleurissent les véritables libertés.

Étrangère à tout prosélytisme, l'idée était d'oxygéner le terreau de l'imagination et de curiosité des enfants.

Leur enseigner comment ouvrir les cases plutôt que fermer des cages.

Tout en développant l'expression orale et écrite, à travers le jeu, l'humour.

À la sortie des écoles, enfants, parents et enseignants sont heureux.

« Rien n'est plus puissant  
qu'une idée dont l'heure est venue. »

Victor Hugo

# Les hommes précieux

Delphine Gérard

Elle récupère son badge avant de claquer la porte. En cette heure matinale, aucun bruit dans l'escalier. Elle rejoint son vélo d'une allure légère. Autour d'elle, seuls les pas des quelques joggers en plein footing matinal résonnent sur le béton. Le soleil se lève sur la ville rose, les reflets orangés commencent à teinter l'eau foncée du canal. Alors qu'elle arrive sur le boulevard, elle s'amuse à accélérer la cadence de son pédalage. Le vélo prend de la vitesse... elle se redresse, assure son assise... puis lâche ses mains. La voici au milieu de l'artère routière, les bras levés, le vent lui caressant le visage. Elle remplit ses poumons d'une brassée d'air pur.

Le tintement d'une clochette la sort de sa bulle. En face d'elle, une cycliste la rappelle à l'ordre ; la voici passée du mauvais côté de la chaussée. Une autre la double vers la droite en hurlant « Faites attention ! » Elle regarde sa montre. 8 heures. Déjà l'heure de pointe. Elle va devoir rester plus attentive.

Les deux-roues commencent à affluer sur le boulevard des Minimes. Depuis son réaménagement, les allées fleuries et les bordures d'herbes en font un lieu méconnaissable. La ville rose pourrait bientôt se rebaptiser « ville verte », tant la végétation s'impose désormais sur les briques et le noir du macadam.

Arrivée devant l'entrée du bureau, elle gare son vélo sur le parking déjà bondé à cette heure. Dans l'ascenseur, elle est rattrapée par sa directrice.

« Comment allez-vous depuis la semaine dernière ? s'enquiert sa chef de service.

– J'avoue avoir été pas mal occupée... »

La directrice la coupe d'un grand éclat de rire.

« C'est un comble. Depuis que la semaine de travail est passée à quinze heures hebdomadaires, je n'ai jamais entendu autant de monde se plaindre de ses occupations... Et qu'avez-vous fait de si prenant ?

– Difficile à résumer... J'ai emmené mes neveux à la piscine... J'ai aidé l'association à la redistribution de vêtements... J'ai relu l'intégrale des œuvres de Dostoïevski... La dernière fois que je m'étais penchée sur ses livres, c'était pendant le Premier Confinement, vous imaginez ! Et vous cette semaine a été bonne ?

– Oui j'ai tenté de me reposer mais mon mari n'a pas cessé de me solliciter. Depuis qu'il est enfermé chez nous, il est toujours à 200 à l'heure et déborde d'énergie. C'est que moi je travaille, je ne passe pas mes journées à la maison !

– C'est difficile pour eux depuis l'Interdiction.

– On ne va pas les plaindre non plus ! Rester avec les enfants, s'occuper du foyer, des courses. Finalement c'est un juste retour des choses. Nos mères et grands-mères ont vécu ça pendant des siècles !

– Oui mais là, c'est à cause du virus...

– Et bien, il aura fallu un virus qui s'attaque principalement au genre masculin pour leur faire réaliser dans quelles conditions vivaient nos aînées et nous-même. Maintenant au moins, ils comprennent notre position ! »

L'ascenseur s'est arrêté au deuxième étage. Les deux femmes descendent, elle prend le chemin de son bureau. À son arrivée, elle surprend une conversation entre ses deux collègues. Toutes deux en concubinage, l'échange porte sur les actions domestiques de leur

conjoint. Elle, n'a aucun conjoint à critiquer. Célibataire le jour de l'Interdiction, elle n'a depuis trouvé aucun compagnon puisque tous les mâles de plus de 15 ans restent assignés à résidence. Certes, elle a fini par se tourner vers les sites de rencontres en ligne, mais les rendez-vous galants *via* le portable et leurs suites ne l'ont pas vraiment convaincue. Tout doit se réinventer à distance, et c'est pour elle un exercice trop compliqué.

Les actualités du matin ne sont pas des plus réjouissantes. La Chine a expulsé son dernier journaliste étranger, profession devenue indésirable car accusée par le gouvernement de propager le virus. La dernière expérimentation du vaccin contre le covid-29 (dernière mutation en date du coronavirus) vient d'échouer aux États-Unis. Les démographies mondiales enregistrent des chutes records, depuis l'explosion du nombre de cas de coronavirus qui, on le sait désormais, crée une infertilité irréversible chez les hommes. Au début, certaines s'en étaient amusées. Puis au fur et à mesure chaque homme en âge de procréer était devenu un être précieux. Celles qui bénéficiaient d'une relation conjugale établie se mirent à veiller sur leurs concubins avec une jalousie décuplée. Les maris les moins fidèles profitèrent de la situation pour enchaîner les conquêtes. Les garçons furent choyés à outrance par leurs parents ; au final, l'Interdiction fut mise en place. Bien que considérée par beaucoup comme une décision liberticide, elle permit malgré tout de ramener une stabilité et un équilibre sociétal entre les genres, désormais plus sages car empêchés de se croiser en dehors du foyer.

En ouvrant sa boîte mail, elle remarque un expéditeur inhabituel. L'objet du message : « *Veritas* ». Habitée aux spams, il s'en faut de peu pour qu'elle ne le relègue en courriers indésirables. Prise d'une curiosité incontrôlée, elle clique sur l'en-tête en italique.

Le bruit la fait sursauter. Sa collègue se tient au-dessus de son écran d'ordinateur. « Dépêche, tu vas être en retard à la conférence de rédaction... »

Avant d'entrer dans la salle de réunion, elle passe le sas de décontamination. L'odeur du gaz désinfectant, qui envahit ses narines et sa bouche, lui donne un haut-le-cœur. La porte s'ouvre, elle s'empresse de s'asseoir à sa place, dans son unité de plexiglass. Autour de la table, les chuchotements s'interrompent à l'arrivée de la directrice. Chacune derrière sa vitre tourne son attention vers elle.

« Bonjour à toutes, on va faire un point sur les sujets qui doivent paraître dans l'édition de ce matin. Puis Ingrid nous donnera ses pistes pour l'édition du midi. Et enfin Charlotte, nous t'écouterons pour le menu du journal de ce soir. »

Avec ses trois éditions par jour, le journal régional était devenu un rendez-vous incontournable du quotidien. Les gens s'étaient tournés vers la presse écrite depuis qu'ils avaient retrouvé le temps de la lire. À tel point qu'il avait très vite fallu tripler le nombre d'éditions, et doubler les quantités de tirages. Les gens lisaient, ils lisaient la presse, lisaient des livres et retournaient en nombre dans les librairies. Avec le bug qui avait précédé le Troisième Confinement, plus personne n'avait confiance en la sphère numérique. Le web était devenu source de propagation du virus, et tous avaient éteint leurs écrans, pour protéger leur santé. Toujours avides d'informations, les gens s'étaient précipités chez les kiosquiers et marchands de journaux, avec leurs respirateurs, chercher les éditions d'information. Le secteur de la presse écrite avait connu un rebond exceptionnel, les ventes s'étaient envolées en quelques mois.

« Où en est ton article sur les nouveaux quartiers ? »

La directrice la tire de sa réflexion.

« Je dois rencontrer l'initiatrice du projet la semaine prochaine. Mais le problème va être du côté des habitants. Pour l'instant, ils refusent tous de m'ouvrir la porte, par peur de la contamination. »

La directrice retire ses lunettes et les pose sur la table. Mauvais signe. Tout le monde se redresse.

« Comment continuer à faire ce métier ? Croyez-vous qu'il faille

attendre qu'on vous ouvre gentiment la porte pour pouvoir entrer quelque part et témoigner ? Je pense que celles qui ont peur, c'est vous. Vous avez peur d'aller chercher la vérité, de la voir. Aujourd'hui, l'État nous cache tout, au prétexte de nous protéger. Et vous vous pliez à son anti-propagande. Votre métier, c'est de contourner ça, c'est à vous de gratter. » Puis, s'adressant à elle : « Si on te ferme la porte, passe par la fenêtre. »

De retour à son bureau, elle se rassoit, démotivée. Un coup d'œil sur l'écran la ramène à la réalité. « Urgent... vous parler... discrétion... tout votre intérêt. » Le contenu est similaire aux centaines de mails reçus chaque jour. Pourtant, elle se met machinalement à composer les chiffres sur son téléphone.

« Professeure B., j'écoute ? » Elle marque une pause, surprise par le titre de son interlocutrice.

« Professeure bonjour. Vous m'avez envoyé un courriel sur une question apparemment délicate dont vous souhaitiez me parler de vive voix. Je suis journaliste à...

– Oui, bonjour mademoiselle, la coupe-t-elle, j'avais hâte de vous entendre. Écoutez, il faut qu'on se voie absolument, ce que je dois vous dire est absolument... surprenant... détonnant... je veux dire, c'est inqualifiable ! Venez voir ça, je vous assure, vous ne serez pas déçue. »

Malgré l'échange, elle n'arrive pas à en savoir plus sur l'objet de son enthousiasme. Juste l'adresse de son laboratoire, qu'elle griffonne à la hâte sur son carnet de notes.

Dehors, le ciel s'est assombri et l'atmosphère s'est alourdie. Elle parvient à s'engouffrer dans la bouche de métro, juste au moment où les premières gouttes commencent à tomber sur ses épaules. La foule est regroupée sur les bords du quai. Son badge à la main, elle dépasse les attroupements joyeux et sonores et se place à l'avant du quai. Deux autres travailleurs attendent également la prochaine rame, regardant

d'un œil amusé et envieux les groupes de femmes dissipées. Derrière l'escalier, caché par un rebord de mur, un troisième travailleur se tient dans la pénombre. À sa grande surprise, elle remarque qu'il est sans conteste de sexe masculin. Sans s'en rendre compte, son regard détaille le corps de l'homme. Ses muscles saillants tendent la chemise de flanelle bleue qui recouvre son torse. Une ceinture tient un pantalon en toile lourde, qui moule certaines parties de son anatomie qu'elle ne peut s'empêcher d'observer. Elle n'a pas croisé de spécimen masculin depuis des années. Les seuls à sortir sont les Stériles, ceux qui ont déjà attrapé le virus, qui ont perdu leur potentiel reproducteur et qui ne risquent plus rien d'une nouvelle contamination. Malgré l'absence de risque sanitaire, beaucoup n'osent pas s'aventurer à l'extérieur, tant les tentatives d'enlèvement ou les agressions se sont multipliées ces dernières années. Oui, ça doit être un Stérile. Brusquement, elle réalise qu'elle n'est désormais plus la seule à le scruter. Un groupe de femmes s'est arrêté de parler et a tourné son attention vers le coin sombre dans lequel il s'est réfugié. « Alors beau gosse, on se cache ? Viens, mets-toi donc sous la lumière, qu'on puisse voir ton joli pantalon... » Le groupe s'esclaffe, puis commence à se rapprocher de l'homme. Sentant la tension monter, elle se dirige elle aussi vers le groupe, prête à intervenir. Soudainement, le Stérile se met à courir dans sa direction, elle croise son regard apeuré, son épaule frappe contre la sienne au moment où il la croise. L'homme est monté dans la rame qui vient d'arriver. Elle lui emboîte le pas, adressant au passage quelques remontrances au groupe de filles, qui lui jettent désormais des insultes et insinuations sexistes. La rame des travailleurs est isolée du reste des voyageurs. Dans son siège, le Stérile se tient fermement à la rambarde, essayant d'éviter les regards autour de lui. Arrivée à destination, elle s'approche de lui, sa carte à la main : « Si jamais vous avez besoin de quoi que ce soit... » Elle n'a pas le temps de prononcer les mots, « plainte », « victime », « témoignage », que



l'homme se saisit de sa carte et la déchire en deux. « Je ne suis pas intéressé », répond-il avant de disparaître hors de la rame.

Les locaux du laboratoire sont situés en périphérie de la ville, sur une zone industrielle délabrée, probablement construite au début du millénaire. La professeure l'accueille dans un bureau lui aussi défraîchi. À ses côtés, se tient un homme d'une quarantaine d'années. Sa peau caramel tranche sur le blanc de sa blouse, et malgré son sourire rassurant, elle ne peut s'empêcher d'interroger la professeure du regard. Celle-ci comprend : « Je vous présente E., mon collaborateur. Il a été contaminé par la souche extra-mutante du covid il y a six ans. » Un Stérile. Elle le salue de la tête, sans pouvoir s'empêcher d'adopter une expression compatissante. Lui ne change pas l'intensité de son sourire. La professeure commence ses explications, encore sous le coup de l'émotion. L'excitation, la complexité du vocabulaire scientifique, les anachronismes perturbent son discours. Elle finit par l'interrompre : « Je m'excuse, mais j'ai du mal à vous comprendre. » Au même moment, des cris résonnent derrière la porte. Soudain, celle-ci s'ouvre et un enfant apparaît. Le petit a des cheveux bouclés et un sourire éclatant. Il doit avoir 3 ans tout au plus. Alors qu'elle le voit s'avancer vers elle les bras tendus, le voici accélérant le pas vers le fond du bureau. « Papa ! » s'écrit-il en se jetant sur la blouse de l'homme, qui le prend aussitôt dans ses bras en l'embrassant.

Son cœur s'arrête net. En une fraction de seconde, elle recolle le puzzle du discours de la professeure. Son regard ne peut se détacher des deux sourires qu'elle fixe sans oser y croire... Ses doigts ont lâché son stylo qui a roulé aux pieds de l'enfant.

« C'est impossible... Vous avez trouvé... le Traitement ! »

# Le printemps des femmes

Pauline Girsch

*31 décembre 2030, 8h30*

Le magazine *Sororista* m'a demandé d'écrire un papier pour leur édition spéciale de janvier qui consacre un bilan à la décennie qui vient de s'écouler. Il paraît que j'ai marqué cette décennie.

Mon syndrome de l'imposeur m'a vite rattrapée et au lieu d'ouvrir un nouveau fichier sur mon ordinateur pour écrire mon bilan de cette décennie, j'ai ouvert mon journal intime. J'ai le même réflexe depuis que je suis en âge d'écrire. Coucher d'abord mes pensées au fin fond d'un cahier.

Si je révélais au reste du monde que malgré tout ce que j'ai pu accomplir dans ma carrière, je suis toujours victime de ce foutu syndrome de l'imposeur, on ne me croirait sans doute pas. J'apparais aux yeux de la société comme une femme forte et très sûre d'elle. La vérité est que je n'ai pas eu le choix d'apparaître faible ou peu confiante. Étant femme et présidente de la République, je n'ai pas eu le droit au moindre écart. Ce qu'on aurait pardonné à un homme, on me l'aurait reproché indéfiniment.

Je suis née en 1980, dans une société où les femmes s'excusaient d'exister. Toutes mes amies et collègues commençaient leurs phrases par « je peux me tromper mais » quand il s'agissait d'exprimer des

idées, même quand elles étaient expertes du sujet. Les hommes se sont toujours sentis légitimes à exister, à s'exprimer, même quand ils racontaient des bêtises plus grosses qu'eux. On me dit parfois que mon élection en 2022 a tout changé. J'en suis fort flattée mais j'ai tendance à minimiser cet impact. Ce n'est pas de la fausse modestie. Étant féministe convaincue depuis mon plus jeune âge, je me rends bien compte de l'importance d'avoir des représentations féminines dans la société, pour que les petites filles, les adolescentes et les femmes puissent s'identifier. Je suis extrêmement satisfaite quand je pense que j'ai pu être un exemple pour les milliers de petites filles qui se sont dit, en me voyant accéder aux plus hautes fonctions politiques, qu'elles aussi un jour elles pourraient devenir présidente de la République. Cependant, mon élection n'a été rendue possible que grâce aux combats féministes commencés il y a plus d'un siècle avant mon élection, grâce à toutes les femmes qui ont œuvré dans la lumière ou dans l'ombre.

Mon élection n'est pas arrivée par hasard.

Dans cet article, je pourrais, je devrais peut-être, partir de 1930, parcourir l'histoire des femmes depuis cette date et m'arrêter en 2030. Ce serait un travail colossal et je ne pense pas avoir le temps de le finir à temps. En plus, je ne suis pas certaine que ce soit ce que le magazine attend de moi. Ils m'ont bien dit d'évoquer seulement la dernière décennie. Qu'est-ce que je peux bien en dire de cette dernière décennie ?

L'entrée dans cette décennie a été fracassante avec la covid-19 qui nous a tous cloîtrés à la maison plusieurs fois. La covid aura fait des millions de morts à travers le monde. Tout le monde y a perdu des proches, alors parler de « bénéfiques » de la covid pour ceux qui sont toujours en vie, a quelque chose d'intolérable et je ne peux décemment pas l'écrire en ces termes pour mon article dans le magazine, mais il faut bien reconnaître que cette crise a permis à de nombreuses personnes de voir la vie, leur famille ou leur carrière, de manière

totale­ment diffé­rente. Tra­vailler comme avant n'a plus eu beaucoup de sens. Pour quoi faire ? Tra­vailler pour qui ? Pour enrichir des per­sonnes déjà riches ? Beaucoup ont pris conscience de la fragilité de la vie et du fait qu'ils la passaient à tra­vailler sans que ça ne les rende heureux. Le pays entier s'est mis à se recon­vertir vers un mode de vie plus lent, plus écolo, plus en phase avec la nature. Les plus riches, les plus capitalistes, les hommes blancs, ont senti le vent tourner et se sont accrochés à leur pou­voir comme des marins désespérés s'accrochant au mât du bateau qui coule. De nombreuses femmes politiques ont pris la parole pour dire la nécessité de construire un nouveau monde. En parallèle de cette prise de conscience écologique et anticapitaliste, les femmes ont pris conscience de la nécessité d'une révolution féministe, anti-raciste.

C'est comme si tout ce que martelaient les féministes depuis plusieurs années était devenu compréhensible pour toutes les femmes de ce pays. Les femmes ont pris conscience que quel que soit le combat, les ennemis étaient les mêmes : ceux qui détiennent les moyens de production et ne redistribuent pas les richesses, ceux qui considèrent les femmes – consciemment ou non – comme des inférieures. Ce sont les fruits pourris du même arbre, de la même racine. C'était ? Je ne sais pas si on peut dire que le système patriarcal et capitaliste est mort, il est trop tôt pour le dire. Ce qui est certain c'est que le monde n'est plus le même.

Le point de basculement ? Incontestablement pour moi, ça a été la manifestation du 8 mars 2021 à l'appel des travailleuses du sexe, des trans, des personnes précarisées et racisées.

C'est comme si toutes les femmes et toutes les personnes qui ne se reconnaissent pas dans la définition de la masculinité toxique s'étaient données rendez-vous. Comme si les femmes avaient enfin pris conscience qu'au-delà de leurs sexualité, profession, couleur de peau, nationalité, classe sociale, elles avaient un destin commun. Je me souviens avoir été émue aux larmes en rentrant chez moi après la

manifestation. Il s'est passé quelque chose ce jour-là, individuellement et collectivement. C'est le même jour que mon amie et future directrice de campagne m'a dit : « Tu dois y aller. »

Le 8 mars 2021, ma vie privée a rejoint la sphère publique.

S'en est suivi ce que les médias ont appelé, et ce que les livres d'histoire appelleront le « Printemps des femmes ». Les femmes se sont mises à occuper l'espace public et médiatique, en permanence. Il y avait eu *Occupy Wall Street* en 2011, Nuit debout en 2016, il y a eu le Printemps des femmes en 2021.

De Paris aux petits villages, elles se sont mises à occuper les places centrales. Elles se sont mises à discuter entre elles, à se protéger, à s'écouter et à revendiquer. Le premier campement s'est installé le 24 mars, place de la République à Paris. La première nuit elles étaient très exactement 36 à Paris, 21 à Lille, 25 à Marseille, 30 à Lyon, 29 à Nantes, 28 à Toulouse.

Une semaine plus tard ces chiffres avaient quadruplé et d'autres villes et villages ont rejoint le mouvement. On voyait sur les réseaux sociaux des images de femmes qui occupaient la place centrale de leur village avec des pancartes. Elles étaient là pour dire qu'il ne fallait pas oublier les territoires ruraux, que le féminisme ne pouvait pas être qu'un combat politique de femme urbaine. Moi qui viens d'une petite ville du nord de la France, j'ai été particulièrement sensible à ces images.

Qu'est-ce qu'elles ont fait, ces femmes, dans ces mouvements ? Je devrais plutôt dire qu'a-t-on fait... J'y ai participé, mais je suis restée en retrait. Parce que pour une fois, il était temps que des femmes moins médiatisées que moi, des femmes racisées, des femmes précaires, des femmes trans, des femmes handicapées, des travailleuses du sexe, des femmes qui d'habitude ne sont pas entendues dans les médias, prennent la parole. J'ai refusé toutes les interviews pendant cette période. Au grand désarroi de ma conseillère en communication qui me disait que si je voulais me présenter à la présidentielle un an

plus tard, je devais me mettre en avant. Il n'en était pas question. J'ai préféré me fondre dans la masse. J'ai préféré faire des repas pour les femmes présentes, même si la cuisine n'a jamais été mon fort, et faire des collectes. J'avais l'impression d'être plus utile comme ça. Les rares personnalités politiques qui se sont aventurées à vouloir être les chefs de file du mouvement – que des hommes bizarrement – s'y sont toutes cassé les dents.

Qu'avons-nous fait ? Nous avons pris notre place. Physiquement, on a installé un vrai campement. Nous étions là, visibles, voyantes. Tous les jours, il y avait une scène ouverte où les femmes pouvaient venir s'exprimer. Vous disposiez d'une demi-heure par personne, pas plus. Vous pouviez venir hurler, pleurer, crier, chanter, réciter, parler politique ou de tout autre chose. Les seules limites étaient les propos sexistes, racistes, homophobes, transphobes, validistes. Il y avait aussi les petits groupes de parole sur certains sujets, qui ont permis à des milliers de femmes de se sentir moins seules et de s'entraider.

Au début, les médias traditionnels n'ont rien compris. Ils ont continué à inviter les mêmes abrutis que d'habitude, des hommes blancs de 50 ans, pour disserter sur ce mouvement, dire combien il était inutile et stupide. Heureusement certains médias ont fait tout l'inverse. Comme il n'y avait pas réellement de cheffe, ils ont décidé d'inviter une femme différente tous les jours pour expliquer pourquoi elle était là et pourquoi elle avait pris sa place dans le mouvement. Des dizaines d'inconnues se sont retrouvées à la télé et sur Internet, à parler d'elles, de ce qu'elles vivaient, de ce pourquoi elles étaient là. Pour la première fois, des dizaines de femmes ont pu s'exprimer.

Ma campagne et mon élection ne sont que la suite logique de ce mouvement.

Je me souviens des réactions des grands médias nationaux quand ils ont découvert ce qu'était ma première proposition : la fin de la V<sup>e</sup> République. Les moins virulents s'interrogeaient sur mes réelles motivations et s'inquiétaient pour la démocratie. Pour

l'extrême-droite, j'étais une dangereuse féminazie avec des velléités dictatoriales. Certains m'ont même appelé « la menace rose », sans se rendre compte qu'en m'associant à une telle couleur juste parce que j'étais femme, ils me donnaient encore plus envie de poursuivre mon combat. Ma première mesure relevait pourtant du bon sens et n'avait en soi rien à voir avec le féminisme. Il n'était pas question que je sois dans la continuité de mes prédécesseurs. Il était évident que la V<sup>e</sup> République n'avait plus aucun sens depuis longtemps et qu'il était temps de redonner du pouvoir au peuple. Je n'ai pas été élue pour gouverner, j'ai été élue pour créer une nouvelle République.

On me demande souvent les dispositions dont je suis la plus fière. Il y en a deux : l'élection des députés par tirage au sort à parité et l'interdiction d'effectuer plus d'un mandat politique dans toute sa vie. À partir du moment où politicien·ne n'est plus un métier, on peut se concentrer sur l'essence des mandats politiques : l'intérêt général. Il est trop tôt pour en faire un bilan complet mais cette nouvelle République que nous avons créée semble pour le moment fonctionner. Les lois votées me semblent aller dans le bon sens : meilleure répartition des richesses, taxe sur les énergies carbonées, taxe sur les transactions financières, réforme complète de l'Éducation nationale, etc. À partir du moment où les citoyen·nes ont de nouveau confiance en leurs élu·es, les mesures qui vont dans le sens d'un monde plus juste et plus écologique sont plus faciles à comprendre et à accepter. Seule une poignée d'hommes blancs qui détiennent encore les ficelles de certaines grosses entreprises continuent de faire de la résistance, à s'accrocher au monde capitaliste et patriarcal dans lequel ils avaient tout pouvoir.

J'ai eu 50 ans cette année. Ma fille a eu 15 ans. Au moment de sa naissance, je me suis longtemps demandé si ce que nous faisons avec son père était raisonnable, juste et sensé. Aujourd'hui je suis fière parce que je pense lui avoir construit les prémices d'un monde meilleur par rapport à celui dans lequel je suis née. Elle évolue dans



un monde où la nature a repris une place importante, où elle peut se promener dans la rue sans se faire insulter, où elle a moins de risques de se faire violenter par son compagnon – et si par malheur ça arrive, les policiers qu'elle rencontrera l'écouteront –, où, si elle décide d'être infirmière, elle sera payée deux fois plus que ma mère qui exerçait le même métier, où sa parole est entendue, où son corps n'est pas systématiquement sexualisé. Elle peut devenir ce qu'elle veut – ou presque. C'est sans doute ma plus belle réussite.

Je crois que je sais ce que je vais raconter dans cet article.

# L'altermondialisme des femmes insomniaques

Valérie Gury

Colette Jauber, 40 ans, professeure de sociologie au lycée Louis-le-Grand à Paris, est la fondatrice du collectif européen créé l'été 2021 « Pour un altermondialisme fondé sur la permaculture humaine ». Colette ne dort plus depuis neuf ans. Comme toutes les femmes, de la puberté jusqu'à la ménopause, elle a des nuits 100 % éveillées. Le destin des femmes a été complètement redessiné lorsque les scientifiques ont compris que les cellules qui sécrètent la progestérone avaient été modifiées par le covid-19. Étant donné que la progestérone est surtout l'hormone des femmes et qu'elle influence la production de mélatonine, les hommes ont continué à avoir des nuits de sommeil. De leur vie exempte d'obligation de dormir, ces femmes ont profité de ce temps supplémentaire quasi infini pour repenser le monde. Fin 2020, une vertigineuse euphorie précéda une montée fulgurante des consciences éclairées de la part des femmes et aussi des hommes, consécutivement.

Nous sommes le 31 août 2030 à Bruxelles. Colette Jauber est interviewée par la célèbre journaliste allemande Karolina Voltz dans les locaux d'Europe Media. Europe Media est une ONG qui préserve la paix sociale et culturelle en Europe. Au micro de Karolina, Colette est invitée à retracer les faits sociologiques marquants de l'après-

pandémie du covid-19 de 2020 pour les étudiants de *The European Academy for a more Humanistic World*.

La transmission *live* se fait sur tous les réseaux sociaux d'Europe. La traduction est assurée par le dispositif d'intelligence artificielle (IA) de la chaîne de télévision. La journaliste pose à Colette les questions repérées par l'IA comme étant les plus fréquemment posées sur le tchat par les auditeurs. Karolina reçoit leurs questions traduites directement en allemand et les soumet à la professeure de sociologie. Colette reçoit dans son oreillette les questions traduites. Et grâce à son micro de cinquième génération, ses réponses sont reçues dans les langues maternelles de chaque auditeur.

Karolina : Bonjour Colette, pour démarrer notre échange j'aimerais revenir sur l'origine de la création du collectif : « Quand et suite à quoi votre mouvement européen a-t-il été fondé ? »

Colette : Il a été fondé en juin 2021 juste à la fin de la présence du covid-19 en Europe. Souvenez-vous, la fermeture des frontières extérieures de l'Union européenne et de l'espace Schengen a entraîné la fin de tous les voyages essentiels et non essentiels de tourisme et d'affaires. Tous les échanges économiques maritimes, aériens et terrestres ont été finalement interdits avec les autres continents. Une nouvelle Europe était en gestation.

K. : Une question de Serhiy, étudiant ukrainien en histoire et civilisation européenne : « Comment avez-vous réussi à réunir autour de votre projet toutes ces personnalités des pays membres de l'UE ? »

C. : J'ai d'abord commencé par créer un hackathon européen pour prototyper collaborativement un nouveau modèle de société en deux mois chrono. Les participants ont été des activistes féministes de la société civile, des représentants d'associations et de fondations ainsi que des chefs d'entreprise de l'économie sociale et solidaire et des représentants politiques en charge de l'égalité des chances et de la

diversité. Madame la ministre Élisabeth Moreno pour la France y a participé. Cet hackathon a donné ensuite naissance à notre collectif à l'été 2021.

K. : C'est Konstantinos, étudiant en tourisme durable qui vous pose la question suivante : « Quelle place ont pris les hommes sachant qu'eux dormaient la nuit pendant que vous les femmes, vous vous organisiez pour construire un nouveau monde ? »

C. : J'ai ouvert notre mouvement inclusif aux hommes désireux de construire une Europe où la place des femmes prendrait une dimension plus étendue et diversifiée dans le paysage médiatique, politique et économique. Une Europe où les hommes avaient à chercher leur nouvelle place dans un monde aux couleurs plus féminines.

K. : Václav, étudiant tchèque en médecine humaniste, vous demande de bien vouloir expliciter, s'il vous plaît, le concept de permaculture humaine.

C. : Vous avez sûrement entendu parler de la permaculture qui est un concept systémique et global qui vise à créer des écosystèmes. L'observation de la nature et son fonctionnement organique ont inspiré ce concept. La permaculture prend en considération la biodiversité de chaque système. Le confinement consécutif à la pandémie de coronavirus a révélé l'implacable interdépendance des êtres humains avec la nature, et surtout celle des êtres humains entre eux. La permaculture humaine consiste à mettre les modes de vie humains en adéquation avec les ressources disponibles sur la planète.

K. : « Qu'espérez-vous voir comme changements majeurs avec ce modèle de société », demande Paloma, étudiante espagnole à l'école du design et des arts ?

C. : Nous souhaitons avant tout une société respectueuse de son prochain et de tous les êtres vivants sur cette planète. Une

société plus altruiste, humaniste, égalitaire et favorisant les échanges transgénérationnels. Une société où la notion de travail et le concept de classe sociale ont dû être complètement redéfinis.

K. : Une question de Gustavo, un étudiant portugais en sciences politiques : « Est-ce que les femmes n'ont pas été tentées de prendre "le pouvoir" sur les hommes dans différents domaines ? »

C. : Notre collectif ne voulait surtout pas remplacer un modèle de domination patriarcale par un modèle inverse de domination, un modèle de domination matriarcale. Les mouvements européens féministes nous avaient inspirés sur certains sujets mais sur d'autres nous avons laissé des collectifs d'hommes nous présenter leurs propositions. Nous avons un socle solide de valeurs favorisant un système de démocratie européenne qui bannissait toute tentative de domination d'un sexe sur le sexe opposé, de domination d'une majorité sur une minorité, etc. Il nous a fallu trouver aussi un mode d'organisation pour garantir une égalité intra-sexe quelle que soit sa configuration familiale. En 2022, certaines femmes ont voulu s'émanciper de leurs emplois jugés comme étant très utiles à la société civile mais qui n'étaient pas assez rémunérateurs. En France, elles se sont fait appeler « les femmes de l'ombre » en référence à leurs emplois invisibles des médias avant cette crise : les aides-soignantes, les infirmières, les caissières, les travailleuses sociales, les aides à domicile.

La loi européenne du revenu universel européen votée au début de l'été 2022 a permis à tous les citoyens des pays membres de l'UE de disposer d'un revenu de base qui ne tenait pas compte de leurs autres revenus, de leur patrimoine ou de leur situation professionnelle. Ainsi, les besoins de base étaient couverts pour tous.

K. : Une question d'Olga, en Ukraine, étudiante en informatique : « Pourquoi les femmes n'ont pas travaillé davantage que les hommes pour obtenir un meilleur revenu ? »

C. : C'était à prévoir, le rapport au temps a changé mécaniquement le rapport à l'argent avec le revenu universel européen. Les anciens écarts de revenu en défaveur des femmes ont été plus que compensés du fait du cumul d'emploi rendu possible par la vie nocturne. Certaines femmes ont préféré refuser le cumul de deux salaires en occupant une activité non salariée ou en se lançant dans le bénévolat. La crainte du collectif était que les activités professionnelles soient 100 % masculines le jour et 100 % féminines la nuit. Les femmes auraient alors occupé intégralement leurs journées aux tâches ménagères, à l'éducation des enfants et aux affaires familiales. Nous ne voulions pas d'une régression sociale féminine après tant de mouvements historiques d'émancipation. Toutes les propositions d'organisations humaines jugées liberticides pour les femmes ont été abandonnées au profit de propositions cherchant le juste équilibre entre la vie des hommes et la vie des femmes.

K. : Question de l'Italien Mattéo, étudiant en commerce international : « Quels changements majeurs sont apparus dans la vie professionnelle et privée ? »

C. : Au fil des années post-covid-19, les femmes avaient réussi à imposer à leur employeur qu'il respecte leurs cycles menstruels, tout comme le monde végétal et animal obéissait au cycle des saisons. C'est pour cette raison que les employeurs aujourd'hui dispensent les femmes de travail durant les sept jours de règles.

Pour une majorité d'hommes, ils travaillaient au bureau de 8 à 16 heures et avaient davantage de temps à consacrer à leurs enfants qui rentrent de l'école et à leur femme le soir, pour leur plus grand bonheur. L'épanouissement féminin a donc contribué aussi à l'épanouissement des hommes. Ils ont progressivement quitté leur logique de « bourreau de travail » sachant qu'ils pouvaient compter sur leurs femmes formées la nuit aux nouveaux métiers porteurs. Toutes les réunions importantes de l'entreprise pouvaient se faire

en visio-conférence permettant aux femmes, restées à domicile pour allaiter leurs jeunes enfants, d'y assister.

K. : Question de la Slovène Adriana, étudiante en médecine douce et holistique : « Quel impact le post-covid a-t-il eu sur la vie des personnes vivant à la campagne ? »

C. : De nombreuses familles ont décidé de partir des grandes agglomérations pour aller créer des écovillages en permaculture installés non loin de terres en agriculture raisonnée et des fermes écopédagogiques. Ces communautés d'hommes, de femmes et d'enfants installées dans des co-habitats avec jardins partagés ont pu trouver de nouvelles habitudes de vie. Les femmes ont développé une vie spirituelle très riche puisque la nuit, elles méditaient, lisaient des livres de maîtres spirituels, se réunissaient en cercles de femmes. Elles bâtirent tout un système d'entraides et de coachings *online* gratuits avec leurs consœurs européennes sur divers domaines.

À la ville, nous avons assisté à une alimentation plus saine sans plat cuisiné et surgelé. L'alimentation était surtout végétalienne avec des produits bio, locaux, cuisinés la nuit. Grâce à cette meilleure santé alimentaire généralisée et à l'expansion de la phytothérapie, la santé psychique et mentale s'est améliorée.

K. : Dernière question pour clôturer, celle de Jean-Pascal, un ingénieur agronome français : « De quelles avancées environnementales votre collectif a-t-il été témoin ? »

C. : Déjà avant la pandémie de 2020, l'économie devenait de plus en plus sociétale, éco-responsable. Elle a pris de l'ampleur dans toute l'Europe, avec de nombreuses activités humaines qui fonctionnaient sur le modèle de l'économie circulaire limitant les gaspillages en matières premières et en utilisant les énergies renouvelables. C'est en 2025 que Jacob Ther trouva un dispositif de production d'énergie couplant quatre énergies : le solaire, l'éolien, l'eau de pluie et la géothermie.



K. : Voilà, c'est la fin de notre tête-à-tête avec l'un des visages féminins qui ont marqué la période post-covid. Je remercie Colette et les étudiants pour leurs questions.

# Le syndrome noix de coco

Céline Husetowski

*Dans un restaurant parisien le 31 décembre 2030, une mère Thaïs et son fils Noah, âgé de 15 ans, dînent ensemble. Le serveur arrive pour prendre leur commande.*

THAÏS : Un café allongé s'il vous plaît.

NOAH, *n'ose pas demander ce qu'il veut, puis finit par se lancer timidement* : Je voudrais une glace à la noix de coco. Deux grosses boules s'il vous plaît.

LE SERVEUR, *devient livide et commence à trembler* : Je ne suis pas sûr qu'on en ait... Euh je vais voir, je reviens.

THAÏS, *en pouffant discrètement de rire* : En voilà un qui n'a toujours pas digéré sa période noix de coco.

NOAH : Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de syndrome de noix de coco ? Pourquoi à chaque fois que je prononce ce mot, on fait comme si je n'avais rien dit ?

THAÏS, *qui se rappelle en pouffant de rire* : Longue histoire. Je vais te la raconter, le temps que ton père arrive. (*Elle prend une grande inspiration.*) En 2020, tu étais petit encore mais, le monde a été touché par un mystérieux virus que l'on a appelé le covid-19. Toi, tu le connais sous le nom de « virus du pangolin ». Durant cette année, nous avons

dû rester confinés des mois à la maison pour éviter de tomber malade et mourir dans certains cas. Il s'est passé des choses horribles durant cette période, mais aussi une chose fabuleuse pour les femmes.

NOAH, *dubitatif* : Quoi ?

THAÏS : Il y a dix ans, les femmes occupaient majoritairement des emplois au service de l'autre comme aide-soignante, personnel de nettoyage, auxiliaire de vie, aide à domicile, infirmière, mais aussi caissière. Globalement, ces emplois étaient mal payés, avec un temps de trajet long et rarement à temps plein. Mais voilà, pendant la crise économique, on s'est aperçu que ces métiers faisaient partie des activités essentielles pour prendre soin des malades et maintenir une activité économique de base.

NOAH : Et elles y ont gagné quelque chose ?

THAÏS : De l'argent et un statut d'héroïne. Après le déconfinement, on les a beaucoup remerciées et leurs statut et salaire ont été réévalués et puis c'est tout, rien n'a changé. Cela n'a pas entraîné un changement du rôle de la femme dans l'économie, comme après une guerre, elles sont rentrées chez elles et ont repris le cours de leur vie avec une auréole sur la tête. Mais c'était sans compter le vaccin qui lui a vraiment tout chamboulé.

NOAH : Le vaccin Sputnik ?

THAÏS : Oui le fameux vaccin russe. Au bout d'un an, il fallait que tout le monde retourne au travail, alors plus de 40 millions de Français se sont fait vacciner volontairement sur les 64,7 millions d'habitants que comptait la France à l'époque.

NOAH : Mais pourquoi tout le monde ne s'est pas fait vacciner ?

THAÏS, *énumère* : Ils n'avaient pas confiance. Ils ont crié au complot. Ils ont expliqué que ce virus n'était que passager.

NOAH, *impatient* : Et après qu'est-ce qu'il s'est passé ?

THAÏS : Le vaccin a marché mais a eu des conséquences inattendues sur les adultes. Les femmes ont très bien supporté alors que les hommes ont développé un syndrome inexpliqué.

NOAH : Mais les vaccins, c'est pas sûr ?

THAÏS : En règle générale, les vaccins sont très contrôlés. Mais à l'époque le gouvernement a donné son feu vert un peu trop tôt, car l'économie était au point zéro. Les chômeurs affluaient, l'élection présidentielle arrivait, tu comprends... et tout le monde râlait. Ils ont fini par sélectionner le vaccin russe alors que l'Organisation mondiale de santé n'avait même pas donné son feu vert. Mais malgré tout ça, des millions de gens ont choisi de se faire vacciner volontairement et gratuitement pour retourner au boulot rapidement et regagner leur vie.

NOAH : Toi aussi ?

THAÏS : Moi et ton père.

NOAH, *sur un ton provoquant pour rire* : Et alors vous vous êtes mis à aduler leur président ?

THAÏS, *sourit* : Ah ! Ah ! Non bien pire... Les hommes ont commencé à avoir des boules.

NOAH : Des boules ? Mais où ça, comment ça ?

THAÏS : Des boules, comme des seins, dans la poitrine.

NOAH : Mais c'est horrible, je veux pas avoir des seins.

THAÏS : C'était avant ça et ça ne touchait pas les enfants. On n'a jamais su pourquoi, certainement une question de puberté. Et puis on s'en est aperçu plusieurs mois après le déploiement du vaccin. Les hommes ont dû apprendre à vivre avec des seins.

NOAH : Papa avait des seins ?

THAÏS : Oui un beau 90 D.

NOAH, *dégoûté* : Maman !!!!

THAÏS : Ça a été un drame pour beaucoup d'hommes qui n'ont pas du tout assumé. Faut dire que quand le préfet de police de Paris prenait la parole devant les médias, il était tout de suite moins crédible avec une paire de nichons.

NOAH : Mais pourtant il était le même qu'avant, je veux dire il avait toujours son gros cerveau et son gros uniforme.

THAÏS : Oui mais il avait des seins et en plus il portait pas de soutif, le courageux, et même sous un uniforme ça se voyait. Bref. Il y a eu deux catégories d'hommes : ceux qui s'assumaient et qui même étaient heureux de l'expérience et ceux qui ont prié tous les saints pour s'en sortir rapidement. Ton père a trouvé l'expérience géniale, par exemple. Il s'est senti vulnérable. Il m'a expliqué qu'il avait quelque chose en plus à cacher et que ça développait sa sensibilité.

NOAH, *amusé et dégoûté* : Ah je veux pas savoir... !

THAÏS, *en rigolant* : Mais ça n'a pas été le cas de tout le monde. D'autres hommes ont eu des envies suicidaires et notamment chez les personnes extrémistes. Ils ont d'ailleurs accusé les femmes d'être des sorcières, mais comme ils parlaient avec une paire de nichons à leurs fidèles, plus personne ne les prenait au sérieux.

NOAH : C'était votre faute, c'est vrai ?

THAÏS : Pas du tout. On a appris plus tard que les Européens avaient opté rapidement pour ce vaccin russe pour négocier, en échange, la paix en Syrie. Les débuts de la diplomatie sanitaire, un désastre...

NOAH : Mais pourquoi le syndrome noix de coco ?

THAÏS : Il y a des hommes qui se sentaient discriminés quand on parlait de sein ou de poitrine. Alors on a fait comme pour toutes les choses qu'on ne veut pas vraiment voir et nommer. À la place de sein, on a parlé du syndrome de la noix de coco pour garder un côté non permanent et surtout qui n'avait aucun rapport avec la poitrine des femmes.

NOAH : Aaaaah, je veux changer mon parfum de glace... Mais je n'ai aucun souvenir de cette période. Que s'est-il passé ensuite ?

THAÏS : Tu étais trop petit. On a mis deux ans à trouver un vaccin. Et pendant ce temps-là, il a fallu que l'économie tourne. À cette époque, on devait faire face à l'agressivité commerciale de la Chine qui avait développé son propre vaccin et menaçait l'Europe dans tous les secteurs commerciaux y compris dans la vente de soutien-gorge aux hommes, au rabais.

NOAH : Mais ça n'empêchait pas les hommes de se déplacer pour bosser. Deux boules de noix de coco, tu peux tout faire... ?

THAÏS : Non, mais beaucoup d'hommes se sont sentis gênés et moins crédibles, surtout dans les milieux où il y avait beaucoup d'argent en jeu comme l'informatique ou la finance, là où ils étaient présents en grand nombre. Et puis quand le patron d'une grande boîte d'informatique cotée en bourse s'est remonté les seins, en direct, à une réunion d'actionnaires, parce que son soutif tombait, cela a été le plus gros buzz de l'année... et aussi le plus gros drame économique. L'action de son groupe a chuté, et il ne remportait plus aucun marché, question de réputation quoi. Alors pour éviter que l'économie ne s'écroule encore plus, on a formé massivement les femmes sur des métiers plus techniques et surtout on a fait massivement appel à elles pour remplacer les hommes en arrêt maladie.

NOAH : Mais ils n'étaient pas malades ?

THAÏS : Certains ne voulaient plus aller travailler. Ils disaient que c'était le tour des femmes d'aller à la mine. Ils avaient aussi honte de leur corps. Ils avaient l'impression qu'on allait se payer leur tête. Et puis on a assisté à une vague d'agressions.

NOAH, *apeuré* : Comment ça ?

THAÏS : Certains hommes, pas vaccinés, ont commencé à agresser les hommes vaccinés, pour voir ce qu'il y avait vraiment sous leur tee-shirt. Et puis il y a eu aussi des femmes un peu extrémistes qui faisaient vivre des situations humiliantes à ces hommes noix de coco. Elles leur touchaient les boules dans le métro pour voir ce qu'il y avait dedans et criaient « noix de coco ! » quand ils se plaignaient. Des gamines, qui ont vite été arrêtées.

NOAH : Mais c'est affreux !

THAÏS : Oui. On a dû intervenir juridiquement pour protéger les hommes-noix de coco car ils n'osaient pas porter plainte. On a formé massivement les policiers, les magistrats, on a aussi beaucoup développé le travail d'intérêt général. Pour chaque peine, l'agresseur

devait systématiquement participer aux missions d'une association qui aidait à lutter contre les discriminations. Mais ça n'a pas toujours marché car beaucoup d'associations rechignaient et avaient peur de ces agresseurs. Alors par manque de moyens judiciaires, on a décidé d'investir dans la prévention. Hommes et femmes devaient passer un module de sensibilisation aux discriminations pour obtenir un emploi. C'est un peu comme pour le permis, tu veux conduire, ben on t'apprend quels sont tes droits et devoirs.

NOAH : Whaou, c'est chaud.

THAÏS : Oui tout n'a pas été rose, mais beaucoup de femmes ont été solidaires des hommes pendant cette période. Bien sûr, on a aussi eu le droit au côté faussement intéressé avec la vidéo de l'influenceuse qui nous expliquait quel soutif choisir pour que son mec se sente viril.

NOAH, *pouffe de rire* : Encore la famille Trump sur sa chaîne Youtube ?

THAÏS : Oui, mais à l'époque ils avaient d'autres fonctions.

NOAH : Et après ?

THAÏS : Pendant les deux années de recherche de vaccin, les femmes sont allées défendre les intérêts commerciaux de leur pays à l'étranger et beaucoup d'hommes sont restés à la maison. Durant cette période, beaucoup de femmes ont prouvé qu'elles étaient capables de faire le job alors qu'auparavant, elles n'osaient pas, même si elles en avaient les capacités. Mais il y a vite eu une guerre des sexes invisible. Des hommes ont accusé les femmes de dessiner un monde du travail sans eux. Mais comme désormais on avait tous majoritairement une paire de seins, on ne pouvait que nous attaquer sur nos compétences et plus sur notre physique.

NOAH : Hum, je crois que vos corps n'étaient pas tout à fait semblables ?

THAÏS : Oui, pas totalement pareil. Mais le fait de partager quelque chose de plus à protéger dans notre corps nous unissait, hommes et femmes. Mais ça n'a pas été facile. Beaucoup de critiques



ont été faites sur les femmes. On nous a appelées les courges pour nous diminuer, il y avait même un gang d'hommes-noix de coco qui harcelait les femmes sur les réseaux sociaux. Mais on a tenu bon et de nombreuses lois ont été votées durant cette période au nom de la parité pour faire évoluer la société. Les hommes ont eu accès à un congé paternité égal à celui des femmes, l'histoire des genres a été introduite dès le lycée pour permettre à tous de prendre conscience de l'histoire de chaque genre. Enfin, on a banni toute publicité sexiste sur les réseaux sociaux en pénalisant financièrement chaque entreprise qui ne modérait pas les contenus irrespectueux dans un délai imparti. C'était notre révolution, la révolution des noix de coco.

NOAH, *impatient* : Et ils ont fini par se débarrasser de leurs noix de coco ou pas ?

THAÏS : On a trouvé un vaccin produit par un consortium de scientifiques de femmes et d'hommes. Ce sont les hommes qui ont imposé cette parité par peur que le vaccin soit trafiqué. Après le déconfinement des hommes-noix de coco, beaucoup d'hommes sont revenus sur le marché de l'emploi, mais d'autres ont aussi choisi de rester à la maison ou d'arrêter de travailler.

NOAH : Mais vous avez rendu leur travail aux hommes ?

THAÏS : Beaucoup de femmes se sont battues pour garder leurs postes car elles se sont découvert des âmes d'entrepreneuses, de leaders, de gestionnaires. D'autres sont aussi retournées auprès de leur famille, bref tout le monde a repris son chemin. Mais s'il n'y avait pas eu ce mauvais vaccin, jamais nous n'aurions pu conquérir ce nouvel espace. Et c'est par le biais de l'économie que nous l'avons fait.

LE SERVEUR, *les interrompt en s'adressant à Noah* : Je suis désolé, mais comme je le pensais, nous n'avons pas de noix de coco.

NOAH : C'est pas grave, je crois que je n'ai plus vraiment envie d'en manger maintenant.

UN PHOTOGRAPHE, *vient à la rencontre de Thaïs et Noah* : Une

petite photo pour immortaliser ce moment avant le passage à la prochaine décennie... ?

NOAH ET THAÏS, *ensemble* : Oh oui !

LE PHOTOGRAPHE, *qui s'apprête à appuyer sur le déclencheur de son appareil photo* : Allez on dit *cheese* pour faire un grand sourire.

NOAH, *au photographe en souriant* : Noix de coco !

# Tiaitau

Aurélia Jaeger

Nous sommes le 31 décembre 2030.

Le soir tombe sur le lagon. Il est à peine 18 heures. Je ne me lasse pas de l'éventail des couleurs pastels que le ciel dépose à ma fenêtre. Le silence est bercé par la caresse de l'eau et quelques cris d'oiseaux qui vont se coucher, plumes contre plumes, à l'abri du grand manguier.

Je suis seule ce soir. Je suis seule depuis longtemps, loin des miens. À 16 000 kilomètres de tous ceux que j'ai laissés là-bas, il y a dix ans. J'étais partie de Nantes le cœur léger, réaliser un rêve, passer un an en Polynésie. J'avais réussi à partir pour une année de congé sabbatique, peu après la levée des restrictions de circulation dues au covid-19. J'étais de nouveau célibataire, et mes quatre garçons étaient alors de jeunes adultes qui n'auraient plus besoin de moi pendant quelque temps, avant l'arrivée peut-être de petits-enfants. Je serai de retour d'ici là pensais-je, à temps pour bercer de doux bébés dans mes bras bronzés de jeune grand-mère revenue des îles.

Rien ne s'est passé comme je l'avais imaginé.

En mars 2021, un an exactement après le début du confinement en Europe, un vaccin anti-covid-19 fiable avait enfin été mis sur le marché. L'espoir revenait, les populations épuisées par des mois d'insécurité sanitaire ont rapidement afflué dans les centres de vaccination, la maladie a reculé.

Tout semblait rentrer dans l'ordre. L'épidémie avait fait 1,5 million de morts dans le monde, le traumatisme était immense, mais la peur derrière nous.

Puis en juin 2021, une autre chose terrible est arrivée. Quelques scientifiques nous avaient mis en garde, des études publiées, pas lues, jamais crues. Et la catastrophe a bel et bien eu lieu, d'une ampleur que l'on avait sous-estimée.

Les températures extrêmement élevées d'avril et de mai avaient entraîné plusieurs pics de chaleur en Arctique, déclenchant une fonte anormale du pergélisol. Le dégel a rapidement pris une tournure dramatique. Des quantités astronomiques de CO<sub>2</sub> ont été libérées, accélérant le réchauffement amorcé.

Cette fonte des glaces a bien sûr fait le bonheur des exploitants de gaz, de métaux précieux et de pétrole. De nouvelles routes maritimes étaient désormais ouvertes. Les forages en Arctique se sont multipliés. Sans aucune précaution, malgré les cris d'alertes des scientifiques.

Inconsciente du danger comme nous tous, j'avais déjà réservé mon billet retour sur une compagnie de cargo et me préparais à savourer quelques semaines en mer.

Mais le 16 juin, des rumeurs inquiétantes ont commencé à se propager sur les réseaux sociaux. Alors que le premier été post-covid se profilait, des tweets affolés annonçaient une nouvelle menace à notre porte. Une mystérieuse contamination avait fait des centaines de morts en Sibérie ! S'agissait-il, comme en 2016, de victimes de l'anthrax, à la suite du dégel d'un cadavre de renne ? Les hypothèses allaient bon train, les scénarios catastrophe également.

La nouvelle fut confirmée quelques heures plus tard par les médias officiels, et se répandit comme une traînée de poudre. Un virus inconnu remonté des profondeurs glacières de la mer de Kara avait contaminé 2 548 des 15 000 hommes présents à Yamal au nord-est de la Sibérie. Tous présentaient des symptômes proches de la fièvre Ebola, diarrhées, vomissements et saignement des gencives,

avec dégradation rapide des fonctions cognitives, pour finir, dans 80 % des cas, par une hémorragie cérébrale entraînant la mort. Le complexe gazier avait été mis en isolement, mais dans l'ignorance de la période d'incubation exacte, un appel était lancé pour tâcher d'identifier les personnes ayant séjourné à Sabetta dans les trois dernières semaines.

Le covid-19 n'avait donc été qu'un entraînement... Le confinement généralisé fut immédiat, avec fermeture de toutes les frontières et interdiction stricte de se déplacer. Malgré cela, l'effrayante épidémie se propagea. Chaque semaine était l'occasion d'une nouvelle énumération morbide de décès ou de cas symptomatiques détectés aux quatre coins de la planète.

Le confinement dura cinq mois. Le télétravail redevint la norme, sauf pour ceux qui, comme mon aîné, infirmier, n'avaient guère le choix. Lorsque l'annonce de la mise à disposition d'un vaccin fut officielle, il a fait partie des premiers volontaires désignés pour les essais cliniques en cours.

Une modification mineure du principe actif d'un remède contre la fièvre Ebola avait en effet donné naissance au VACSIBOL, mis avec précipitation sur le marché pour juguler la pandémie en cours. L'économie de tous les pays était à plat. Les gouvernements n'ont guère laissé le choix aux citoyens, la vaccination est devenue obligatoire pour tous. Fin 2021, l'épidémie était sous contrôle, mais les déplacements non professionnels toujours interdits, pour une période supplémentaire de six mois.

Puis on a observé une affluence étrange dans les salles d'attente des cabinets médicaux. S'y pressaient un nombre inhabituel de couples ne parvenant plus à faire d'enfants. Ou d'hommes à la libido défaillante. Des études furent menées, des enquêtes dans les foyers, des analyses et des tests. Les résultats firent l'objet d'une annonce officielle en mai 2022, un communiqué télévisé simultanément par tous les chefs d'État du G20. Avec une mine sinistre de circonstance, ils confirmèrent

la nouvelle : le VACSIBOL inhibait la production de testostérone, rendant les hommes impuissants et stériles.

La nouvelle fit à tous l'effet d'une bombe, et a contribué à l'embrasement qui a suivi.

Pendant ces mois troubles, dans le même temps, les prévisions les plus sombres des climatologues se réalisaient. La quantité de CO<sub>2</sub> libérée par la fonte du pergélisol avait été plus importante que prévue, et contribuait donc à présent à l'accélération du réchauffement. L'eau vint à manquer dans certaines régions pendant que d'autres étaient inondées. Les tempêtes, tornades et cyclones se multipliaient, faisant des milliers de victimes aux Antilles, en Amérique du Sud et en Asie. En France métropolitaine, la côte atlantique s'effaçait doucement sous la montée des eaux, provoquant des évacuations incessantes, vers des campements d'urgence dressés à la hâte autour des grandes villes.

En Polynésie, cette fois, nous n'allions pas être épargnés. Les Tuamotu sombraient. Il fallut reloger ses 15 000 habitants sur des îles dont la superficie côtière diminuait, elle aussi. Lorsqu'en 2021 j'avais vu mon retour compromis, j'avais dû m'organiser pour prolonger mon séjour. J'avais choisi de m'établir à Maupiti, petite île loin du tumulte de Tahiti, mais également loin de tout. Nous avons rapidement commencé à manquer de tas de choses, et j'ai dû m'adapter... Cependant je n'étais pas la plus malheureuse même si les miens me manquaient cruellement.

Je n'ai ainsi pas été présente lors du décès de ma maman en 2022. Je n'ai pas été là non plus lors des émeutes de mars 2023 lorsque mon aîné, manifestant, a chuté et s'est fait piétiner par la foule chargée par les forces de l'ordre. Il s'en est sorti, mais quelle frayeur lorsque j'ai vu, ensuite, les images diffusées par la chaîne démocratique gouvernementale.

Le climat social se dégradait un peu partout. Les revendications des populations, appauvries par les crises successives, étaient nombreuses. Les manifestations et émeutes se multipliaient. Les femmes le plus

souvent en prenaient la tête. Les hommes les soutenaient, pour la plupart. Les effets secondaires inattendus du VACSIBOL n'étaient pas étrangers à ce nouvel équilibre, la virilité en effet n'avait plus la cote.

C'est ainsi que des gouvernements furent renversés, et que des femmes un peu partout prirent le pouvoir. Alexandria Ocasio-Cortez fut propulsée à la tête des États-Unis, après l'assassinat de Trump, pourtant largement réélu en novembre 2020. Comme en Islande, au Danemark, ou en Nouvelle-Zélande, des dirigeantes furent élues par les peuples avides d'un monde meilleur.

Un monde meilleur... pas bien difficile à imaginer au vu de la situation de la planète en 2023. La tâche était immense. Mais le SORORS27 (c'est ainsi que se nommait le nouveau G20, comportant à présent 27 États membres) se mit au travail sans attendre. Le SORORS27 a d'emblée adressé des problématiques très vastes. Alors que la priorité du G20 était de promouvoir la stabilité économique et financière internationale, la nouvelle instance, animée par des valeurs plus féminines, s'est occupée en priorité de rétablir une stabilité climatique et sociale à l'échelle de tous les pays membres. Le reste devait suivre.

La politique avait cessé d'être une « arène » avec des « combattants » et des « stratégies » guerrières. Bien sûr il restait des tensions, des jeux de pouvoirs et des ego à flatter, mais jamais au détriment de l'objectif commun qui était de remettre le monde sur un autre chemin que celui qui avait failli nous mener à notre perte, et sur lequel nous risquions toujours de nous égarer.

Le redressement s'est fait à coup de mesures radicales et souvent impopulaires, mais devenues absolument nécessaires pour enrayer le réchauffement qui menaçait toujours de s'emballer. C'est ainsi que le trafic aérien, hors fret urgent, a été suspendu pour dix ans, la consommation de viande bovine interdite, tout comme l'utilisation de plastique. Il devint obligatoire pour les entreprises de faire figurer dans leurs bilans comptables les effets environnementaux (dégradations, pollutions) associés à leurs activités. Les États donnaient l'exemple,



et mettaient les groupes industriels au pas. La transformation était portée par tous, des plus gros aux petits.

Une centaine de lois ont ainsi posé le cadre d'un avenir possible, avec une réduction d'émission de gaz à effet de serre visible dès la première année. Encore insuffisante, mais visible.

Ce programme répondait aux attentes de la majorité d'entre nous. Nous étions passés si près de l'embrasement final, nous avions vu mourir tant de gens partout, à cause de la chaleur, des intempéries ou des virus dégelés, que nous étions prêts enfin à emboîter le pas aux efforts des groupes industriels mis sous contrainte.

Nous avons accepté de réduire nos déplacements, et de les faire à pied ou à vélo. Nous avons acheté moins de tout, et cultivé un bout de jardin. Le secteur automobile a décliné, le baril de pétrole a chuté faute de débouchés, tout changeait. De nouveaux véhicules ont vu le jour, à voile, panneau solaire ou à pédales, les usines se sont remises à fonctionner. Les céréales cultivées ne nourrissaient plus nos vaches, mais les populations qui les produisaient. Les tensions baissaient un peu partout, en même temps que la densité de la population, puisque pendant 5 cinq ans le taux de fécondité a frôlé le zéro pointé.

En 2028, les progrès des laboratoires ont enfin permis de proposer aux couples des FIV à moindre coût. Sous condition d'obtenir le permis-parents et d'accepter d'avoir recours au don de sperme. On espérait que la génération suivante échapperait à la stérilité, et que la vie (sexuelle) reprendrait un jour son cours normal.

Sur mon île je vivais comme Robinson. Presque dix ans s'étaient écoulés, mon rêve de parenthèse avait été transformé en résidence à perpétuité. L'heure de la retraite avait sonné, je vivais sans électricité, au sein d'une petite communauté de trente personnes installées au pied du versant sud du mont Teurafaatiu.

C'est là que ce soir j'attends mes garçons. Partis il y a six mois du Croisic, ils ont traversé à la voile les océans pour me rejoindre. Avec cette super nouvelle à fêter : finalement, je vais devenir grand-

mère. D'un bébé 100 % fait maison, mon cadet ayant bénéficié d'une congélation préventive de sperme avant sa chimiothérapie de 2018. Le monde d'après verra grandir ce petit, il ne prendra peut-être jamais l'avion mais saura nommer les étoiles et parler aux plantes. Il ou elle s'appellera « Tīaitau », ce qui veut dire « longue attente » en tahitien.

# Prendre soin

Aline Jalliet



TEXTE SÉLECTIONNÉ  
par le jury

« Tu viens te promener avec moi ?

– Oh ! Oui Maline ! Merci ! Merci !

– Va te préparer alors. Je te laisse... vingt minutes, ça te va ?

– Oui, oui Maline, je me dépêche !

– On se retrouve dans le sas tout à l'heure. »

Avant de tourner les talons, elle lui décocha un clin d'œil malicieux et pointa un index dans sa direction en guise de défi. Le petit garçon, aux anges, fit volte-face et disparut dans sa chambre.

Les yeux de sa grand-mère s'assombrirent aussitôt et ses gestes se firent mécaniques. Le protocole de sortie était précis. Elle se devait de ne rien oublier et d'y apporter tout le soin possible. Tout entière à sa tâche, elle repensait à son enfance à elle, quand la vie était beaucoup plus simple et la ville une vaste aire de jeux et d'expérimentations. Elle se revoyait saisir la poignée de la porte d'entrée d'une main ferme et sûre, s'élancer au dehors et respirer à pleins poumons l'air qui lui était alors offert sans compter. C'était un autre temps. Et pourtant, elle sentait encore sa poitrine s'ouvrir, ses narines palpiter et le bonheur d'être lui monter aux joues et à la tête. Comme si c'était hier.

Jean fit irruption dans le sas.

« Déjà ? lui lança sa grand-mère en accentuant les aigus de sa voix pour marquer sa surprise.

– T’as vu Maline, dix-sept minutes, je suis fort hein ?

– Bravo capitaine Jean ! Vous êtes vraiment un super-héros !  
Équipement vérifié ?

– Oui lieutenant !

– On peut y aller alors ! »

Elle s’attarda un instant sur le regard brillant de son petit-fils. Elle ne devait pas laisser monter la boule de chagrin qui venait de lui nouer la gorge. Maline se secoua intérieurement, saisit la main de Jean et ouvrit la porte qui donnait sur la rue.

L’enfant s’immobilisa sur le seuil. On aurait dit qu’il allait fouler pour la première fois le sol du Nouveau monde. Il posa d’abord prudemment un pied après l’autre sur le bitume brûlant, regardant autour de lui avec avidité. La ville avait pris un autre visage ces dernières années. Face aux menaces du réchauffement climatique et aux catastrophes annoncées, le gouvernement avait enfin pris des mesures drastiques. La végétation recouvrait désormais entièrement les murs des habitations, et des terrasses étaient apparues sur tous les toits, offrant au regard une luxuriance de verts et de fleurs multicolores. C’était à la fois apaisant et joyeux. On avait l’impression qu’une forêt avait surgi de terre, noyant le froid minéral des anciennes constructions humaines sous une cascade d’arbres, de buissons, de plantes odorantes et de potagers.

Maline se retourna et interpella son petit-fils :

« Capitaine Jean, où avez-vous décidé d’emmener la compagnie cette fois-ci ? »

L’enfant eut un sursaut. Accrochant le regard interrogatif de sa grand-mère, il bomba le torse et prit un air sérieux :

« Suivez-moi lieutenant ! »

Cette fois, le pas de Jean se fit plus sûr. Il serra la main de Maline et passa devant elle pour prendre la direction des opérations. Il mettait une telle détermination dans sa marche qu’il faisait oublier son allure chétive et vacillante. Sa grand-mère se laissa emmener, alourdissant

juste un peu le poids de son corps pour donner à l'enfant le sentiment de l'effort sans pour autant risquer de l'épuiser. Jean serra un peu plus la main de sa grand-mère et tourna au coin de la rue. Le grand parc semblait venir à leur rencontre, leur offrant pour abri l'immensité de ses arbres centenaires.

« Capitaine, terre en vue ! Ralentissons pour ne pas épuiser nos troupes. Qui veut aller loin...

– ... ménage sa monture ! Vous avez raison lieutenant, nous devons économiser nos réserves d'oxygène. »

La grand-mère vérifia que le souffle de Jean revenait à la normale. Sa poitrine s'était apaisée et son visage avait retrouvé sa couleur pastel. Quand ils franchirent les grilles du parc, sa main se desserra et un soupir silencieux s'échappa de sa poitrine.

« Tu viens Maline ? »

L'enfant courait déjà sur l'herbe tendre en direction du vieux chêne. Tout allait bien. Elle le rejoignit en quelques pas au pied de l'arbre où il s'était étendu de tout son long, bras et jambes écartés.

« Regarde Maline, je nage ! »

Son rire d'enfant avait fini tout à fait de rassurer sa grand-mère. Oui, elle avait bien fait. Elle s'assit en tailleur aux côtés de Jean qui s'était mis à écouter de toutes ses forces, elle le sentait. Le gazouillis des oiseaux, le vent dans les feuilles, le murmure lointain d'un jet d'eau. Tout à coup le silence se fit plus pesant.

« Je vais mourir Maline ?

– Mais enfin mon chéri, pourquoi dis-tu cela ? »

Les battements de son cœur s'étaient accélérés.

« Je vais mourir du virus comme papa ? Comme les autres garçons et les autres papas ? »

Les larmes montèrent aux yeux de Maline qui détourna la tête un instant pour qu'il ne les remarque pas.

« Non mon chéri, regarde comme tu es en bonne santé ! Tu es un vaillant capitaine, courageux et invincible ! Le méchant virus ne peut

rien contre toi ! Et as-tu vu l'équipe de choc qui assure ta sécurité ? Super-maman et Grand-mère-sorcière pour vous servir capitaine ! »

Et Maline qui s'était prise au jeu, se retourna vers l'enfant en une révérence pleine de panache et de solennité. Jean esquissa un sourire du coin des lèvres, plus pour rassurer sa grand-mère que par amusement. Son œil restait grave, sa voix inquiète. Il n'avait pas envie de jouer.

« S'il-te-plaît Maline, tu me racontes encore ? »

Cette fois, c'était lui qui la fixait de ses grands yeux d'enfant déjà prêt à dévorer l'infini. Elle n'avait pas le choix. Maline passa son bras autour des épaules frêles de son petit-fils, pencha la tête jusqu'à toucher la sienne, et commença de raconter en caressant doucement sa main gantée.

« Tout a commencé environ deux ans avant ta naissance... »

Elle raconta l'apparition du virus à l'autre bout du monde, auquel personne ne croyait au début parce que c'était bien trop loin. Puis le Grand Confinement qui avait arrêté le monde pendant des semaines et des mois. On essayait de protéger les plus faibles et d'éviter que trop de malades n'envahissent les hôpitaux. À cette époque, c'étaient les vieux qui mourraient. Alors les jeunes n'avaient plus trop fait attention, se sentant tellement vivants et si peu concernés. C'est alors que le virus avait changé de proie. On disait qu'il avait muté.

« C'est à ce moment-là qu'il a commencé à tuer les papas ? »

– Non, pas tout de suite. D'abord, il a touché les jeunes. C'était même bizarre. Tout à coup, c'était plus les vieux qu'il fallait protéger. Personne n'y comprenait rien, même les grands savants qui cherchaient un vaccin. C'est alors qu'à force de muter, le virus a commencé à s'attaquer surtout aux hommes...

– ... et aux garçons...

– Et aux garçons.

– Et papa est tombé malade... et il est mort.

– Oui. »

Maline s'était tue un instant. Elle faisait défiler dans sa tête les images de cette époque apocalyptique où les femmes perdaient leur mari, les mères leurs fils, les filles leur père. Partout des femmes pleuraient leurs morts, se sentant immensément coupables de survivre aux hommes qu'elles aimaient. Mais il fallut survivre. Alors, quand les hommes furent à la fois moins nombreux et plus vulnérables, les femmes prirent la relève. On fut obligé de remplacer par des femmes tous les hommes qui jusque-là avaient dirigé les entreprises, les multinationales, les États et les villes, pour que la société des humains puisse encore continuer à fonctionner. On enferma les garçons et les hommes à la maison pour les protéger de tout risque de contamination. Lorsqu'ils sortaient, ils devaient répondre à un nombre tellement exorbitant de mesures de protection, qu'ils finissaient par perdre l'envie du dehors. Léthargiques, apathiques, dépressifs, les hommes que l'on parvenait à sauver n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

Maline soupira et tourna un visage grave vers son petit-fils.

« Quand ton papa est tombé malade mon chéri, le virus nous a toutes et tous pris de court. Nous n'étions ni préparés, ni entraînés, ni équipés. Aujourd'hui c'est différent. Tu ne mourras pas mon ange, parce que tu es ce que nous avons toutes de plus précieux au monde... »

Son regard se fit d'une douceur infinie. Elle aurait tellement voulu le toucher, l'embrasser, essayer la grosse larme qui débordait de ses yeux.

« Tu me racontes encore comment c'était avant Maline ?

– D'accord, mais alors on va à l'étang aux canards !

– Ah oui ! »

L'enfant sauta sur ses pieds, à nouveau souriant, espiègle, tout entier absorbé par leur nouvelle destination. Sa grand-mère commença à se dandiner aux rythmes d'une pop imaginaire auquel il répondit en lançant ses bras au ciel et en sautillant autour d'elle. On put voir bientôt dans l'allée bordée d'arbres centenaires un couple étrange danser sous le soleil. Ça respirait la joie de vivre et l'insouciance retrouvée.



Ce fut lui qui se lassa le premier, peut-être parce que c'était le premier à devoir reprendre son souffle.

« Allez Maline, raconte, insista Jean, qui prenait un moment pour calmer le tremblement de ses jambes et les battements précipités dans sa poitrine.

– Quand tu as quelque chose dans la tête, toi ! »

Leur marche se fit plus tranquille, plus concentrée aussi. Elle parlait, il écoutait, les oreilles grandes ouvertes pour ne rien perdre des mots que sa grand-mère égrenait pour lui.

« Avant, commença-t-elle, les gens se promenaient dans la rue sans équipement.

– Tu veux dire tout nus ?

– Non ! éclata de rire Maline, je sais que ça peut être difficile pour toi à imaginer, mais avant on n'avait pas besoin de se protéger les uns des autres. Alors les gens sortaient juste habillés de leurs vêtements, c'est tout. Ils pouvaient respirer, s'embrasser, se serrer la main, se toucher, se parler tout près...

– Sans masque ?

– Oui, sans masque. Les enfants pouvaient sortir dehors et jouer les uns avec les autres, les familles faisaient du vélo, promenaient leur chien, allaient pique-niquer en forêt, tout ça sans avoir à respecter le protocole de sortie. Parce qu'avant, il n'y avait pas de protocole de sortie.

– Il y avait beaucoup de papas ?

– Oui, beaucoup. On peut même dire que c'est ce qu'on voyait le plus, les papas. Avant, c'étaient un peu eux les chefs de la société, tu sais. C'étaient eux qui étaient présidents de la République, qui dirigeaient les entreprises, qui commandaient à la maison aussi...

– Et les mamans alors ?

– Les mamans, elles avaient pas eu trop à dire grand-chose pendant longtemps. Du moment qu'elles étaient bien jolies et pas trop embêtantes, on les laissait s'occuper de tout le reste. Mais elles en

avaient eu assez que les papas leur disent quoi faire et comment être. Alors elles avaient décidé de faire la guerre aux papas jusqu'à ce qu'elles puissent faire exactement ce qu'elles voulaient, tout comme eux.

– C'est quoi la guerre Maline ?

– La guerre, c'est quand deux personnes ne sont pas d'accord l'une avec l'autre et que chacune veut absolument avoir raison. Alors elles deviennent leur colère et veulent faire du mal à l'autre. Avant, les guerres, il y en avait plein dans le monde. Les papas aimaient bien faire la guerre. Depuis que les mamans sont au pouvoir, les guerres, c'est fini. »

Pendant quelques instants, ils marchèrent en silence. Jean essayait d'imaginer ce que pouvait être la guerre. Maline repassait dans sa tête les images terribles qui habitaient ses souvenirs. « Quand même, se disait-elle, on y avait gagné. » Elle se rappela l'époque où on avait basculé dans la société des femmes. Les cheffes d'État de la planète entière s'étaient réunies pour décider ensemble des conduites à tenir dans le but unique de sauver l'Humanité. Désormais, le mot d'ordre était « prendre soin ». De la Terre, des humains, du monde animal, du règne végétal. Prendre soin était devenu le socle de l'éthique, le fondement du droit, le cœur de l'action collective et individuelle. Plus de guerres, de violences conjugales ni de viols. Les règles ayant changé de mains, les hommes de l'ancien monde n'avaient plus besoin d'asservir les plus faibles pour vérifier leur puissance. On ne leur demandait plus non plus de dissimuler leurs émotions, ni de porter le masque de l'invulnérabilité... Alors, les hommes et les femmes étaient en train de réapprendre à se rencontrer. Pour de vrai.

« Regarde Maline, il y a plein de bébés canards ! Tu crois qu'il y a des garçons ?

– Oui mon chéri, je suis sûre qu'il y en a plein ! Un jour, je te promets, on pourra barboter comme les canards...

– ... sans masque ? l'interrompt l'enfant

– Sans masque, mon Jean ! »

Saisie d'une soudaine impulsion, Maline prit la tête de son petit-fils entre ses mains. La vitre qui les séparait avait tout à coup disparu de leur regard. C'était comme s'ils avaient pu traverser l'épais casque à oxygène qui emprisonnait la tête de Jean, pour se rapprocher au plus près l'un de l'autre. Peau contre peau. Souffles mêlés. Avec une infinie tendresse pour le petit garçon naïf et insouciant qui la dévorait des yeux, Maline chuchota juste pour lui :

« Je te le promets. »

# Un vent de liberté

Danaé Laval

Le soleil reflétait sur l'océan ; le vent, soufflant perpétuellement, la couvait ; et elle associait à ces sens l'apaisant nom de « liberté ». C'était dans ces circonstances qu'elle désirait que son âme s'envole. Alors que sa flamme était sur le point de s'éteindre, son souffle ne lui avait jamais paru aussi reposant. Elle avait perdu beaucoup de sang, mais c'était une perte moindre comparée à son accomplissement. Un sourire apaisé se dessinait sur son visage.

Avant de se laisser emporter par l'océan, elle prit soin de remettre un peu d'ordre dans ses écrits, et de les [annoter].

*9 août 2024* – Les choses prennent une tournure de plus en plus étrange. Les changements se font si progressivement que, avant de prendre un peu de recul, rien ne me semblait particulièrement anormal. J'ai peur de ce qui adviendra. J'espère que ce virus finira par se dissiper. Demain, nous serons transférés.

[Le 10 août fut le jour du Transfert. À partir de ce moment-là, personne ne put quitter sa ville, ni même rendre visite à un proche au sein de la ville dans laquelle il aurait été transféré. De toutes manières, durant le Transfert, l'État prit soin de séparer au possible les proches, le confinement n'ayant jamais été correctement respecté. C'était le seul moyen. Nous avions le choix de vivre seul ou par

deux, mais jamais plus. À partir de seize ans nous étions considérés indépendants, soit aptes à vivre seul. Les enfants ne devaient donc vivre qu'avec un seul de leurs parents, ou avec un membre de leur famille indépendant. Lorsque cela n'était pas possible (dans le cas des familles trop nombreuses, par exemple), un tuteur provisoire s'occupait de l'enfant. Tout cela nous était présenté comme le seul chemin qui nous mènerait vers la disparition de ce virus. En moins d'un an, tout devait rentrer dans l'ordre. Je me rends compte maintenant comme j'ai été stupide de le croire.]

*24 décembre 2024* – J'avais pour habitude de passer le réveillon de Noël en compagnie de ma famille. C'était un moment que je chérissais. Ces moments me semblent si lointains. En ce 24 décembre, je me sens simplement reconnaissante envers l'État de nous protéger.

*16 avril 2026* – Demain, j'aurai 21 ans. Je commencerai à travailler. À vrai dire, ce n'est pas ainsi que j'imaginai ma vie. Je ne sais pas encore où je serais affectée. Mais je suis malgré tout reconnaissante d'être toujours en vie.

*20 avril 2026* – Jour de repos. J'ai finalement été affectée au tri des déchets. C'est un travail pénible, mais je m'en contenterai. Je saisirai une opportunité de partir quand j'en aurai l'occasion. C'est étrange comme ce virus me semble beaucoup plus présent maintenant que je côtoie l'extérieur. Tous les matins, nous sommes soumis à de nombreux tests, un par un, et nous ne pouvons commencer notre journée sans que tous les résultats soient au vert. J'ai déjà vu une personne se faire embarquer, en moins d'une semaine. J'espère ne jamais l'être. J'ai posé des questions à un des médecins. Paraît-il que la plupart des malades demandent à se faire euthanasier rapidement, voyant les quelques courageux malades à l'agonie. Le taux de létalité a basculé à 100 % alors autant mourir avant de souffrir, puisque cela

semble inévitable. J'en tremble. Mais, pour le moment, je suis encore en vie. J'espère que tout va rapidement revenir à la normale – c'est quoi la normale, déjà ?

*29 avril 2026* – Mon colis alimentaire contenait du chocolat praliné, mon préféré. J'avais fini par en oublier le goût. C'est plaisant. [Et ça l'est toujours, j'ai emporté dans ma fuite une tablette de chocolat praliné. D'où les quelques tâches...]

*17 mai 2026* – Cela fait maintenant un mois que j'ai commencé le travail. Le temps passe si rapidement. Je récupère parfois discrètement un petit quelque chose parmi les déchets, mais je ne pense pas être la seule. J'ai une fois repéré un collègue au loin qui cachait une petite statuette dans ses vêtements. « Que dit un chien à son fils le soir ? Médor ! » J'aimais beaucoup ces friandises quand j'étais plus jeune. Même si je trouvais les blagues ridicules, je dois avouer que celle-ci m'a fait rire. Peut-être bien par nostalgie. Échanger réellement avec quelqu'un me manque. Ces lignes que j'écris me semblent insipides sans personne avec qui les partager.

*23 août 2026* – Le temps d'électricité journalier a encore été restreint. Me concernant, j'y aurai accès de 21h30 à 22h15. Ce sera suffisant. J'écouterai les informations en me douchant, puis en cuisinant. De toute façon, on n'apprend plus grand-chose depuis le Transfert, si ce n'est le nombre de morts qui est constamment mis à jour. Je me demande comment le virus se transmet désormais. Les scientifiques ne savent pas. Même avec toutes les précautions en place, les morts ne font que grimper, puis redescendre, puis croître de nouveau. Cela fait pourtant deux ans que tout le monde vit pratiquement isolé, que faut-il de plus ?

[Tout était réglementé là-bas. Des caméras étaient disposées partout dans les rues pour vérifier que chacun accomplisse ses trajets

dans une plage horaire bien définie. La distance de sécurité sur le lieu de travail était de dix mètres, exceptés pour les médecins, mais eux portaient une combinaison spéciale.]

*8 septembre 2027* – Un pic d'épidémie a lieu en ce moment-même. Ça devient compliqué au travail. Avant, nous avons nos postes respectifs. Désormais, on découvre au jour le jour où nous serons affectés. Cela me change un peu, mais j'ai peur d'attraper ce foutu virus. Plus que tout, je crains de ne jamais plus pouvoir vivre sans peur, et sans tous ces contrôles incessants.

*15 octobre 2027* – Le manque de personnel a été comblé. Le pic est passé. Je me sens un peu soulagée. Retour à mon éternel poste, dans ce lieu que je connais autant que ma petite chambre. J'ai trouvé un petit poster aujourd'hui. Des dauphins qui survolent l'océan. Je rêve de revoir la mer. Avec mes parents. Est-ce qu'ils sont encore en vie ? Je n'ai plus de nouvelles depuis un moment, les liaisons entre les différentes villes sont très rares. Les lettres arrivent rarement à destination.

*10 février 2029* – Ma vie étant rongée par la monotonie, cela fait bien longtemps que je ne trouve plus quoi écrire ici. Je me sens vide. C'est l'anniversaire de maman aujourd'hui. Je lui ai récupéré une jolie boîte en bois. Elle est très abîmée, mais je vais essayer de la sculpter et de la poncer comme je peux. J'avais réussi à ramener un vieux tube de peinture blanche un jour. On va voir ce qu'on peut faire avec. J'espère pouvoir la lui donner un jour.

*12 décembre 2030* – Ok. Il y a quelques jours, un des employés a été emporté. Rien d'anormal en ces temps, juste un mort de plus. J'ai dû le remplacer le premier jour, trier ma parcelle et la sienne. Bordel. J'ai récupéré une statuette là-bas. Jolie, sculptée en bois. Je l'ai posée



sur mon bureau. Je joue fréquemment avec quand je réfléchis ou quand j'écris (je suis sur le point de finir un roman). Je viens de découvrir un renforcement sur le bas de la statue. J'ai pu déloger une petite pièce de bois. Un bout de papier, plié et replié, enfoncé dans cette statuette. C'est écrit tout petit. Merde. Je retranscris. « Qu'est-ce que tu fous ?? Tu nous mets tous en danger avec tes conneries. Arrête de me contacter pour des futilités, ça va mal se finir. Tu vas tous nous faire tuer. Tu sais bien de quoi ils sont capables. Ça fait plus de quatre ans qu'on se prépare, quatre ans qu'on cherche à se tirer. Ne nous contacte plus. Tiens-toi juste prêt pour le 30 décembre. Quand t'entends le signal, tu plonges dans la rivière. On se débrouillera pour que ce soit dans l'après-midi, avant que tu sortes du taf. Abandonne pas. Pense à Bill, à ta femme, à tous ceux qui sont morts en septembre il y a quelques années maintenant. On est prêts. Fais pas tout foirer encore une fois. »

[Je n'avais même pas pris le soin de refermer mon journal. Ma nuit fut des plus mouvementées. Mon cerveau était fracassé. Je craignais de poser une conclusion à ce que je parvenais à déduire.]

*15 décembre 2030* – Troisième nuit sans sommeil. Je tremble. Mon cerveau est épuisé... Mon corps aussi. Je devrais me reposer. Pour mieux réfléchir. Mes pensées prennent la forme d'un brouillard indistinct, d'une nasse qui s'ouvre et se referme, sans jamais rien amasser.

*17 décembre 2030* – Mes idées sont déjà un peu plus claires. J'ai réfléchi à la manière de contacter le responsable de mes nuits agitées, mais cela me semble impossible. Je ne sais comment mon collègue entrait en contact avec ces gens. Cette histoire m'angoisse, mais je ne peux pas croire que j'ai trouvé ce message inutilement. Je ne resterais pas apeurée dans cette prison. Je dois tenter. Je ne sais rien, mais le 31 décembre, je plongerai. Je ne sais pas où ça me mènera, je ne sais pas qui m'accompagnera, mais je plongerai.

[J'avais déduit que la rivière dont il était question était en réalité le fleuve qui traversait la décharge. Ma zone de tri était plus loin du fleuve que celle de mon ancien collègue, mais j'estimais que c'était jouable.]

*30 décembre, 7h24* – Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Mes derniers préparatifs sont prêts. Il me fallait des vêtements adéquats. Je ne peux pas emporter grand-chose non plus, n'ayant que mes poches et mon petit sac habituel. L'angoisse est toujours là.

*19h47* – J'ai choisi de prendre un chemin différent de mes camarades. C'est foutu pour moi, je le sais bien. J'ai été touchée. Je me dirige vers la mer. C'est loin. Mais j'y arriverai.

*23h02* – Je suis exténuée. Je ne peux plus avancer ce soir. J'espère me réveiller demain matin. Mon tee-shirt est bien serré contre ma plaie. J'ai essayé de la cautériser avec du feu, mais je sens mon corps s'affaiblir. De plus en plus. Dormir...

[C'était hier, et mon état ne s'est pas arrangé. Je dois raconter, avant de me laisser emporter par le clapotement des vagues. J'ai plongé, aux alentours de 17 heures. J'étais déboussolée. En m'approchant du fond du fleuve, des planches en bois se sont démarquées. Je les ai déplacées, et ai pu m'insérer dans un étroit tunnel. Mon souffle demandait à renaître. Je pensais m'étouffer quand j'aperçus enfin de la lumière vers la surface. Des planches de bois, encore. Je devais continuer sous l'eau. Longtemps, en puisant dans mes ressources. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Je ne m'étais pas préoccupée de m'assurer pouvoir tenir longtemps en apnée. J'atterris ensuite dans une forêt assez dense. Je vis de là quatre hommes et une femme, qui visiblement ne s'attendaient pas à me trouver ici. Étrangement, ils ne posèrent aucune question, et nous continuâmes en courant à travers les bois, sans un mot. Ils me guidaient, je les suivais. Et d'autres nous suivaient au loin. Ceux-là tiraient sans discontinuer. Un des hommes est mort dans la course. Nous autres avons été plus ou moins

grièvement blessés. Après une longue course, nous nous arrê tâmes, nous mangeâmes et nous échangeâmes quelques mots. Je leur appris que leur ami avait été éliminé, et eux m'apprirent que d'autres que lui y étaient passés. Je leur fis part de mon envie de continuer seule, vers la mer. Un des hommes sourit et fit signe aux autres de se lever.]

*31 décembre, 5h55* – Agréablement surprise d'être toujours là. Je dois continuer. Je ne peux pas prendre le risque de me rendormir.

*10h03* – La mer. L'odeur de sel remonte dans mes narines. Le chant des oiseaux. Soulagée. Il fait froid, mais le timide soleil m'enveloppe. Je suis encore en vie.

Quand elle en eût terminé avec ses notes, elle déposa le tout près d'un arbre, sous un galet. Puis, après avoir contemplé la mer, elle s'en approcha, s'y enfonça, se laissa emporter. L'eau s'assombrissait sur son passage.

« Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
[Elle] dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
Tranquille. [Elle] a deux trous rouges au côté droit. »

Arthur Rimbaud

# Après R

Anne-Laure Meynckens

*31 décembre 2030 (avant R), an 9 (après R), 15 heures*

*De la sueur. Des larmes. Des morts. Il en a fallu beaucoup pour que l'espèce humaine réalise la chute de sa civilisation thermo-industrielle.*

*Après son adolescence et l'ère patriarcale de l'industrialisation-dominance-destruction, l'homo sapiens est enfin entré dans l'âge raisonnable de la responsabilité. Cette responsabilité est lourde de sens, vous ne le savez que trop bien. [Mettre à niveau égal nos devoirs et nos pouvoirs est un impératif vital qu'il nous incombe aujourd'hui de mettre en œuvre, chaque jour = trop lourd ?!, à revoir].*

*La joie de fêter tous ensemble ce soir le dixième anniversaire du Renversement doit être à la mesure du défi qui attend chacune d'entre nous : immense ! Célébrons ce soir notre communauté de destins...*

L'exercice est difficile malgré la clarté de la commande : « Concision, sérieux, émotion, positivité. Mais surtout ne te mets pas trop la pression hein ! » Elle est marrante Pénélope, elle me connaît bien pourtant. Faut dire que ça l'arrange bien, et je la comprends.

Le seul truc qui peut m'aider, c'est regarder cette luciole en plastique *made in China*, le seul objet que j'ai pu garder du monde d'avant le Renversement. Et peut-être le plus ridicule. Il faut dire qu'elle tient plus facilement dans la main qu'un livre et résiste aux liquides.

Posée sur la planche de bois qui me fait office de bureau, elle semble me fixer, avec son petit sourire presque coquin, limite condescendant. Son bonnet de nuit, rouge, contraste bien avec son corps vert luminescent. Elle tient d'une patte une couverture bleu clair sur son dos, ce qui la fait ressembler à une petite mamie. Une de ses deux petites antennes s'est brisée pendant les événements du Renversement.

Bon sang, ça y est.

Enfin.

Enfin la fin.

La fin d'une décennie qui aura vu basculer l'Humanité tout entière, dont ma famille, puis se relever. Lentement. Autrement.

Dix années de transition qui m'ont paru être une éternité, et un demi-battement de cils à l'échelle de l'histoire de l'Humanité.

Aujourd'hui, une nouvelle Humanité, aux contours redéfinis, en accord avec les citoyennes.

Personne n'a vu venir le Renversement. Nous connaissions notre chute, mais nous étions trop près de l'atterrissage pour le visualiser. Le crash est sans doute un mot plus approprié qu'atterrissage. La leçon n'en fut que plus évidente. On ne joue pas avec les règles des vivants.

« Le monde d'après », qu'ils disaient. Ils ne seraient pas déçus s'ils étaient encore vivants pour le voir ! Finie l'ère de l'anthropocène et tout ce qui va avec : propriété privée, économie destructrice, PIB et toute l'exploitation induite, domestication forcée, mais aussi lignes droites, maisons individuelles, frontières nationales, etc.

Bon allez, je m'égare, revenons au discours de ce soir.

Comment rendre ce discours simple et efficace, mais surtout marquant ? Le premier discours européen du *new world* sera-t-il un gros flop ?

Pénélope est indulgente, mais quand même, nier l'importance de ce qui va sortir de sa bouche serait de l'inconscience, ou pire, de l'incompétence.

*Célébrons ce soir notre communauté de destins, et honorons la décennie qui vient de s'écouler, elle qui a révélé nos failles puis nos forces. Nos capacités d'adaptation viennent d'être éprouvées : oui, nous sommes vivantes, et surtout, nous protégeons la vie. Mais il convient de garder une grande humilité.*

*Nous avons la chance de vivre la fondation d'une nouvelle civilisation, mais celle-ci reste fragile et a besoin de chacune d'entre vous pour renforcer et faire perdurer son assise. [Pause-respiration- n'oubliez pas de vous hydrater !]*

*L'interdépendance qui s'est refermée sur nous comme un piège, est une réalité biologique magnifique, osons la célébrer en gardant à l'esprit que sa complexité n'est appréhendable par aucun cerveau humain, quel qu'en soit son niveau d'intellect.*

[Moment du recueil] *Il est désormais temps de nous recueillir afin d'honorer la mémoire des morts des covid.*

[Regard dirigé vers le mémorial] *Que la disparition de ces milliards de personnes nous serve à la fois de leçon et de moteur pour l'avenir.*

Impossible de se séparer des habitudes de l'Ancien monde. À sa place, je ne l'aurais pas fait, cet hommage public. Elle le sait, d'ailleurs.

Le discours du lendemain est un exercice moins délicat, ça me fera du bien de m'y mettre.

Discours du 1<sup>er</sup> janvier de politique générale :

*Le ministère de la Grande Responsabilité nous a guidées depuis sa création. Aussi, je souhaite...*

« Allô ?

– Oui c'est moi, je ne veux pas te mettre la pression, mais Pénélope aimerait jeter un coup d'œil au petit discours de ce soir.

– Oui je comprends, pour être sincère je n'ai pas encore terminé, mais je suis dessus, je t'envoie une première version dès que possible.

Elle est comment Pénélope là ?

– OK merci. Là tout de suite ça va, elle se concentre. Je filtre la plupart des appels, elle est très sollicitée, alors que c'est le pire moment !

– Ah oui, je comprends ! À tout à l'heure ! »

Respiration. Luciole. Concentration.

*Aussi je souhaite diviser notre ministère de la Grande Responsabilité en deux branches complémentaires, indispensables, dépendantes l'une de l'autre mais distinguables dans leur acception, à savoir la responsabilité interne, qui correspond au devoir que chacune d'entre nous a envers elle-même (on se réfère ici à la sincérité, l'honnêteté, le soin), ainsi que la responsabilité externe, on se réfère bien sûr au respect des êtres vivants, ce respect qui fait sens depuis le début de notre ère, conjugué à l'équité et l'intégrité.*

*Le principe de non-hiérarchie restera bien entendu prééminent : le collège d'agronomes, écologues, biologistes sera renforcé par de nouveaux effectifs et séparé en deux parties correspondant aux deux fonctions. Ils viendront également apporter main forte au ministère de la Paysannerie selon le roulement classique.*

*Aucun changement à signaler pour le ministère du Clitoris ainsi que le ministère de la Valorisation des expériences, le ministère de l'Économie régénérative et celui de la Régulation du striatum.*

*Comme le résultat du vote l'a arrêté, le ministère de la Réhabilitation masculine sera renforcé par une dizaine de volontaires mixtes afin de renforcer les interventions d'informations sur la question masculine et d'éviter les dérives constatées récemment dans certaines communautés.*

*Un plan de formation sera lancé dès demain afin d'agrandir la communauté des Diplomates, qui font un gigantesque travail absolument fondamental pour tisser et maintenir les liens avec les autres espèces, je profite d'avoir le micro pour les remercier sincèrement de leur engagement si précieux pour notre avenir.*



*Je donne maintenant la parole au collègue du ministère de la Libre évolution, qui va nous indiquer quels projets sont en cours et quels renforts sont nécessaires.*

*31 décembre 2030 (avant R), an 9 (après R), 17 heures*

Je quitte le Nid pour marcher jusqu'au hall végétal. Trois kilomètres. Mes jambes apprécient. Je n'ai croisé qu'une personne, malgré le rassemblement de ce soir.

Un jour, je m'habituerai.

Dernière réunion de l'année avec les Écof' : j'espère qu'on avancera sur le sujet du Brevet. L'objectif nous est commun, mais il faut trouver un compromis, à défaut d'un consensus, sur l'opérationnalisation de cet objectif. Ne pas tomber dans les travers de l'Ancien monde sans pour autant devoir réinventer la poudre, tout en s'assurant de la pérennité de la norme sociale de la connaissance des vivants : à 15 ans, tout citoyen connaît les principes des vivants, la façon de les reconnaître, les protéger, pour *in fine* assurer un impact positif dans les écosystèmes.

La revalidation du Brevet tous les trois ans, pendant toute la vie, doit absolument passer. Sans ça, pas d'avenir durable.

*31 décembre 2030 (avant R), an 9 (après R), 18 heures*

Bon bah voilà, le programme est entériné. Merci le co-développement ! Pas d'amertume, au contraire une grande sérénité parmi nous, un accord est tombé sur le programme. Trois-quarts de terrain, un quart de cours en classes de huit apprenants, c'est satisfaisant pour nous toutes.

Pas d'échec possible à la fin, toutes les connaissances seront acquises, quels qu'en soient les moyens, adaptés à chacune et chacun.

OK, la revalidation trisannuelle est passée crème. Parfait. Mieux que je ne pensais.

*31 décembre 2030 (avant R), an 9 (après R), 18h30*

Rendez-vous sur la Grande place. Elle est déjà, peut-on dire, bondée, mais étrangement peu bruyante. Un air de solennité s’y sent. La nuit est tombée, comme le vent. La température n’est pas très haute, l’humidité est presque visible dans l’air. Je ne sens pourtant pas le froid malgré mon pull fin. Les énormes lampes à huile sentent fort, mais ce n’est pas désagréable. Vue d’en haut, la Grande place doit ressembler à un énorme gâteau d’anniversaire avec les lampes comme bougies, et la masse des corps serrés comme glaçage du gâteau. C’est de circonstance.

J’y retrouve Nath et Pof. Elles aussi ont évidemment perdu des proches lors du Renversement. Elles sont comme moi, à la fois dans le recueillement et dans la célébration de l’avenir. Nous nous accordons dix minutes de recentrage.

Sentir leurs mains chaudes dans les miennes me transmet une énergie positive, et je les en remercie. Quelques petits cercles se créent ici et là parmi la foule. L’importance du moment est palpable.

Je regarde ma montre. Plus qu’une grosse heure avant le discours de Pénélope. Avec les filles, nous rejoignons notre groupe de rattachement, qui se trouve assez près de la scène, circulaire bien entendu. Malgré le hasard du tirage au sort qui nous a reliés, nous avons rapidement créé des affinités entre nous, et ça me plaît. Trente âmes reliées par une intention : prendre soin les uns des autres en partageant nos émotions et en développant nos sensibilités, sans jugement.

Les autres groupes commencent également à prendre forme. Les quelques têtes des adolescents de 15 ans, les hommes les plus âgés, dépassent souvent de la foule et on peut y lire des regards tantôt intrigués, tantôt pudiques. Je n’aimerais pas être à leur place. Dans notre groupe, Nathan est le plus âgé, il a 14 ans. Théo a trois ans de moins que lui. Heureusement, ils s’entendent bien et la bienveillance de notre groupe les aide à grandir sereins. Il n’y a

que de F. dont je me méfie. Ses mots sont toujours bien choisis et pertinents, mais son regard se montre lubrique, l'instant de quelques centièmes de secondes.

*1<sup>er</sup> janvier 2031 (avant R), an 10 (après R), 16h15*

Le tirage au sort a eu lieu. Je suis affectée au ministère du Clitoris. Il va falloir que je revoie mes classiques.

# La nuit des dominos

Lisa de Pyla



COUP DE CŒUR  
de Noémie de Lattre, marraine du concours

Ce soir je pleure. Les feux d'artifice explosent et illuminent le ciel noir, au-dessus de mon cœur, au rythme de ma rage. Ce soir je pleure ma petite sœur. Comme tous les ans. Comme tous les soirs ; ce soir un peu plus que les autres peut-être. Je pleure celle qui s'est levée, celle qui a fait front, celle qui a voulu parler, celle qui est tombée. Ce soir je pleure, mais comme toutes les sœurs, je savoure aussi ma vengeance.

Dès le départ, ils ne nous ont pas comprises, ils ne nous ont pas écoutées, ils ont tout mélangé. Puisqu'ils y tenaient tant à cette différence de « vrai » et de « faux » féminismes, puisqu'ils voulaient séparer le bon grain de l'ivraie, l'acceptable de l'extrémisme, nous les avons entendus, nous avons créé le mot qui leur manquait : « féminacisme »<sup>1</sup>. Voilà, à leur demande, nous avons fait la part des choses, nous avons redit ce que nous étions, ce qu'ils auraient dû être : simplement des féministes. Ahhh... Ils auraient préféré parler d'« humanistes ». Moi aussi en fait, mais l'humanisme c'est un grand fourre-tout qui ne veut rien dire. Sexiste, raciste... féministe. C'est ça qui nous a foutu dedans ! La sémantique de la supériorité.

---

1. Contraction de « femme » et de « suprémacisme ».

Et la mauvaise foi. Parce que même avec un nouveau mot, ils ont encore rechigné. Ils ont encore douté que le féminisme c'était juste de l'égalité. Ils ont encore refusé de se lever à nos côtés, pour leurs femmes et leurs filles, pour leur dignité, pour l'Humanité. On savait pourtant qu'ils n'étaient pas tous à mettre dans le même vieux panier paternaliste, moisi et usé. Les gentils, les dignes, les humbles, on leur a proposé de nous rejoindre, pas dans le clan des femmes, ni des furies, ni des faibles, non, juste celui des gens égaux, un clan non genré. Ils ont refusé l'invitation. Poliment hein... Gentiment, presque sans un mot, avec un sourire gêné... « Nan mais moi je suis pour l'égalité... Mais pas tous vos trucs de militantes féministes enragées. » Ah ouais, et elle va venir comment la parité si personne ne s'y colle ? Si personne ne s'écrie ? Je vais t'en foutre moi de l'égalité impromptue, de l'équité qui jaillit d'une source magique. Parce que c'est jamais les dominés qui arrêtent d'être dominés, en vrai. Les dominés, ils demandent. Mais c'est seulement quand les dominants abdiquent leur ascendance, de force ou de gré, que les échines se décourbent. C'est le domino des dominés. C'est Mila qui m'expliquait ça. Et puis elle est tombée. Alors je me suis levée. Je suis la réaction en chaîne, inexorable et exponentielle.

Elle disait aussi qu'il n'existe que deux façons de changer les choses : par la conviction ou par l'obligation. Les Sorors ont d'abord tenté la première, vraiment... Les Blancs ont soutenu les Noirs. Les hétéros ont marché avec les homos. Mais que les hommes manifestent avec les femmes, ah ça non ! C'est là qu'elles ont eu l'idée d'organiser une protestation exprès, les Sorors ; pas contre le sexisme, pas pour le féminisme, mais contre le silence des hommes, contre leur absence de réaction, contre leur manque de conviction. C'était au tout début ça, il y a une éternité on dirait. Ça a commencé doucement, d'abord, puis ça s'est accéléré : d'année en année, dans tous les pays. *Me Too* est devenu *You Too*. Et tout s'est envenimé : scission, entre les femmes et les hommes, entre les hommes et les hommes, parfois entre les

femmes elles-mêmes. Alors même que plus personne ne sait ce que signifie « être femme » : au sens biologique, au sens social, au sens culturel ? Le sexe faible. Depuis le fond des mines jusqu'aux sillons des champs sourd fébrilement l'écho des vies oubliées de ces bêtes de somme aux seins ronds. Ah ! On préfère se souvenir de la jolie bourgeoisie au sourire conciliant, au pied délicat, à la main blanche, à la gorge fleurie. Ou bien de la catin carmin, galbée et talonnée, épilée et épicée. Est-ce là la définition de la femme, ou seulement celle que les hommes nous ont choisie ? Quelle imposture ! Même le sens de la féminité nous a été imposé, comme un accessoire de plus. Jusqu'à n'être plus qu'accessoires... Il va nous falloir inventer encore tant d'autres mots pour éclipser tous ces clichés.

Ce soir je pleure. Mila, ma petite sœur. Cette manifestation-là devait être grandiose. Aux quatre coins du monde. Une symbiose. Pas très pacifiste c'est sûr. On n'en était déjà plus là, MC était passé. Elles voulaient frapper fort, les Sorors. Et là, ça a dégénéré. Les pères blancs de la patrie s'étaient préparés, ils ont rappliqué. Et Mila y était. En sang, massacrée. C'était juste pour nous montrer par A plus B qu'un homme c'est définitivement différent. Qu'un homme, quoi qu'on puisse en dire, ça a des muscles, et ça peut nous faire plier. Voilà comment une poignée d'âmes fières a tenté de nous faire taire, nous, porteuses d'ovaires. Voilà, Mila est morte comme ça ; comme tant d'autres ce jour-là, tabassée sur les pavés.

Moi, je l'ai suivie dès le début Mila, même si j'étais pas au front, le poing levé, dans le feu de l'action. J'étais d'accord avec les Sorors bien sûr ; même si certains trouvaient déjà ça un peu trop violent, un peu trop dérangeant, toutes leurs revendications. Mais moi ça me choquait pas : quand ça fait mal, il faut hurler. Mais je me disais aussi, vu qu'elles étaient plus jeunes, que c'était davantage leur combat. Je l'ai suivie Mila, mais pas sur le terrain. Peut-être que j'aurais pu empêcher ça, si j'avais été là. Je ne l'ai pas sauvée Mila, mais je ne l'ai pas tuée non plus. Il ne faut pas l'oublier, ça !

Ce soir je pleure, mais je suis heureuse, parce qu'ils vont payer. Ils ont cru que nous étions fragiles et délicates, tendres et aimantes, et un peu décérébrées ; que sans testostérone nous ne pouvions pas avoir leur volonté, leur agressivité, leur cruauté. Ils n'ont pas voulu admettre que l'homme est une femme comme les autres, alors nous allons leur prouver que la femme est un homme comme les autres. Par A plus B. Leurs œillères seront leur tombeau, leurs certitudes notre berceau. Ce soir je suis une guerrière, une putain de guerrière sans talons, sans soutif, sans mascara. J'ai repris le flambeau, avec mes cris et mes ovaires.

Ce soir je pleure, pas de tristesse, mais de colère, de rage, d'excitation aussi. Ils ont voulu la guerre, ils vont l'avoir. Ils n'ont pas voulu abdiquer. Ils seront bientôt aussi courts que leur mémoire ; car ici, les révolutions ont tendance à faire perdre la tête à ceux qui s'attachent aux trônes. J'attends patiemment dans le noir que le sommeil vienne. J'entends la respiration sereine des autres sœurs esseulées, et je repense à ce jour qui a tout fait basculer. On avait rêvé d'autre chose. De plus de bienveillance, d'entraide, de compréhension. On avait plein d'idées, on voulait tout changer, l'économie, la politique, l'académie, l'écologie. Le formidable élan de solidarité et d'innovation post-covid avait permis d'imaginer un monde plus désirable, plus proche, plus conscient. On voulait ralentir le monde, pour qu'il tourne plus rond. On parlait de sororité. On pensait que c'était une évidence, pour toutes les femmes, que ça se manifesterait d'emblée. On s'est trompées. Toutes les femmes ne nous ont pas ralliées, l'élan était trop élitiste, sûrement. Ça partait d'un bon sentiment, de bonnes intentions, et maintenant nous foulons les pavés de l'enfer ; où le sang de ma sœur a coulé. Il y a trois ans, les femmes représentaient 58 % des votants. Les femmes ont fait élire MC. Marc Chassel. Misogyne Condescendant. L'Homme Blanc. Porté par les engeances d'un patriarcat prêt à tout pour préserver son monde pourri de pouvoir, rance d'argent et nauséabond de traditions. Ceux qui ne voulaient pas que les



femmes changent, ni que les femmes les changent. Ceux qui n'ont eu de cesse de nous faire passer pour des féminascistes. Soit ! Nous serons donc féminascistes, finalement. Tant pis pour eux. De tout temps les femmes ont dû prouver qu'elles étaient plus compétentes que les hommes pour être considérées, pour revendiquer les postes convoités : on arrivera bien à se faire à l'idée de notre supériorité, s'il le faut, n'ayez crainte. Car quoi qu'il en coûte, nous ne resterons pas dominées. S'il ne peut y avoir d'égalité, alors nous les renverserons. Et ils verront bien, ces moins que rien. Parce que même s'ils sont dans le déni, nous on n'oublie pas, qu'ils s'en sortent moins bien que nous de la vie. Depuis longtemps à bas bruit, un peu moins discrètement maintenant. Surtout depuis la première pandémie, il y a dix ans : 60 % des décès, c'était des hommes déjà ; et la dernière, il y a deux ans : presque trois quarts. Mais ça c'est comme pour le climat, ils n'y croient toujours pas.

Et puis après MC, il y a eu le carnage. Alors les Sorors se sont employées à fabriquer un nouveau virus, comme le covid et le xovid<sup>2</sup>, un peu plus fort encore. Juste assez pour que les femmes gardent leur ascendance immunitaire. Émée remue à mes côtés, le sommeil visité par quelques fantômes sans doute. Moi je me remémore pourquoi je suis là, avec les Sorors, et Mila. Je suis lasse de ces combats, mais nous n'avons plus le choix. En dix ans nous n'avons pas beaucoup avancé. Et avec MC, nous risquons de perdre ce que nos aînées ont, durant des siècles, péniblement gagné. Le droit de nos corps, de nos cœurs, de nos crânes. Je suis lasse de cette Humanité qui n'apprend rien. Je suis lasse de me sentir forcément du mauvais côté, simplement parce qu'il n'y a pas de bon côté.

Le virus a été lancé il y a un mois maintenant. Même papa y passera. Même Martin, même Amir, et Ronan. C'est le prix à payer. Eux qui

---

2. Orthomyxovirus.

n'ont rien fait de mal. Mais qui n'ont rien fait du tout. Comme tous les autres. Ils ne se sont pas opposés, ils n'ont pas dénoncé. Même papa. Il n'a pas levé la voix quand les homministes ont gueulé leur désespoir de perdre leur virilité et dégueulé leurs insanités. Il a baissé les yeux, il a chuchoté. Même papa y passera, s'il n'y est pas déjà passé. Tant pis pour lui, tant pis pour moi. Mais nous voyons plus grand qu'une seule vie, plus loin qu'une seule génération. Au fond, nous ne voulions ni fraternité, ni sororité, seulement de l'adelphité, juste de l'Humanité.

Depuis un mois, je suis recluse dans cette clinique, je me protège, comme les autres sœurs, je la protège, celle qui grandit en moi. Je le fais pour ma sœur, pour toutes ces sœurs perdues en ce jour de carnage. Ce soir je pleure toutes les larmes de mon cœur, et j'espère encore un monde meilleur. Nous y arriverons. Ça aurait pu être plus simple, mais bon. Avec la procréation assistée, les féminascistes avaient mis leur plan à exécution. Mila parmi elles. Moi je ne voulais pas faire un enfant toute seule. Je voulais une famille, avec un ou une amoureuse, quelqu'un pour qui ça aurait été important. Et puis Mila est tombée, et son ventre avec elle. Alors j'ai pris le relai. Quarante-six ans, « c'est encore nickel » qu'elles m'ont dit. Ok. Alors je l'ai fait, moi aussi. Pour grandir les rangs des guerrières. Puisque c'est la guerre. Ils n'ont pas compris à quel point nous pouvions être patientes et puissantes. Ils n'ont pas imaginé notre capacité de résistance et de résilience.

Ces enfants, fils ou filles, elles nous appartiendront. « Elles » parce que nous avons décidé que le féminin serait par défaut dorénavant. L'inclusion les écœurerait ? OK, alors excluons ! Ils n'ont pas voulu comprendre, alors ils ploieront sous le nombre, ils céderont à la force, ils se pisseront dessus de peur. Nous avons le temps, maintenant que nos sœurs ne sont plus. Nous ne voulions pas gagner, mais nous ne voulions pas perdre non plus. C'est con, car nous allons gagner, forcément. Ça sera moche, ça sera injuste, ça sera long, mais c'est leur choix. Nous n'allons pas attendre que l'avenir se dessine seul et nous

assassine, nous allons le rendre possible, dès à présent.

Ce soir je pleure, parmi les sœurs de celles qui sont tombées. Émée s'est réveillée. Dans l'allée, je l'entends traîner son gros ventre jusqu'à l'évier. Elle boit juste un verre d'eau et retourne à pas lents se recoucher. Ce soir, ou peut-être demain, j'enfanterai. Nos rêves sortiront de nos entrailles. Nous révoquons le passé et fabriquons l'avenir, avec notre sang, notre chair, pour nourrir les canons. Voilà. C'est moche, mais c'est comme ça. Il nous fallait choisir, laisser les femmes mourir, toujours plus, parce qu'elles sont femmes, ou soumettre les hommes, leur donner une leçon, une bonne fois pour toutes.

Les feux d'artifice sont terminés, le ciel s'est éteint. Les sœurs respirent paisiblement ; elles aussi savent que nous avons déjà gagné. Nous ne voulions pas, vraiment. À l'extérieur de la clinique, le virus fait son œuvre. À l'intérieur, nos utérus aussi. Et demain, 2031. Ce sera le premier jour de notre hégémonie. Tant pis pour eux. Ils vont savoir ce que c'est qu'être le sexe faible, ils ne confondront plus fierté et dignité. Et peut-être qu'un jour on leur pardonnera. Peut-être même qu'on acceptera de les considérer comme nos égales...

Ce soir je pleure parmi les autres sœurs. Ce sont des larmes de joie. La sororité maintenant, c'est ça. C'est notre vengeance, notre meilleure arme, notre machine de guerre. SOROR !

# Plaidoirie de la défense

Nadine Roisin

Tribunal interstellaire : 31 décembre 2030 / JUGEMENT ¥Ωα±±X  
 Bilan DÉC. 2020 – DÉC. 2030 des actions des êtres humains sur  
 la planète TERRE.

Faut-il prolonger ou pas leur présence sur la Terre dix années  
 supplémentaires ?

*Retranscription de la plaidoirie de l'avocate de la défense commise  
 d'office :*

Mesdames, messieurs, membres éminents du Tribunal interstellaire,

Comme vous le savez je n'ai pas demandé à venir aujourd'hui  
 plaider la cause des humains, j'y ai été forcée. Devant ce tribunal qui  
 juge aujourd'hui l'impact des humains sur la Terre et face au discours  
 de l'avocat général demandant la sentence ultime, PERSONNE n'a  
 souhaité prendre la responsabilité de défendre la cause des humains,  
 de ces milliards d'hommes et femmes et enfants vivants sur notre  
 planète Terre, de moins en moins bleue !

C'est donc un tirage au sort qui m'a désignée. Vos médecins et  
 psychologues ont validé que j'étais suffisamment saine de corps et  
 d'esprit pour jouer ce rôle. Je ne suis ni avocate, ni une spécialiste  
 de la cause qu'il faut que je défende aujourd'hui. Vous m'avez  
 pourtant donné deux mois pour me préparer, dans un monastère,

SEULE, avec un accès à toutes les ressources et tous les experts et expertes mondiaux.

J'y ai passé mes jours et mes nuits, imaginé toutes sortes de stratégie à en pleurer ou à rire aux éclats, j'ai cru que j'allais perdre la tête à vouloir argumenter de façon factuelle et analytique, pour vous prouver et vous convaincre de nous faire confiance.

À l'instant où je vous parle, en toute franchise, je ne sais encore pas par où commencer, ni comment conclure, paralysée par l'enjeu, je suis morte de peur.

Pour être honnête, à bientôt 70 ans, je cherche surtout à sauver l'avenir de mes propres enfants et petits-enfants en tentant de vous convaincre de laisser encore les humains VIVRE sur « notre » planète. D'ailleurs, ce tribunal démontre qu'elle ne « nous » appartient plus déjà, puisque vous avez le pouvoir de nous en effacer DÉFINITIVEMENT pour le bien-être des autres planètes ! Vous craignez que nous nous propagions tels des parasites dans l'univers ! C'est dire la force de nuisance que vous nous prêtez ! Aussi je suis venue ce matin sans mes analyses ressassées et froissées, mes tableaux Excel illisibles, mes synthèses impuissantes et dérisoires. Puisque le destin m'a placée aujourd'hui devant vous, je me jette à l'eau sans filet, la peur en bandoulière, le cœur et la sincérité comme bannières.

Juste avant moi, l'avocat général a eu beau rôle de lister tous les travers des êtres humains et les conséquences désastreuses de leurs décisions sur les dernières décennies. J'avoue que j'aurais aimé être de son côté ! Mais voilà je suis l'UNIQUE défense des hommes et des femmes. Je ne m'en sens pas très digne car moi non plus je n'ai pas d'excuse ou de légitimité. Comme tout le monde je savais depuis longtemps que nous vivions au-dessus de nos moyens. Comme beaucoup de mes semblables j'avais observé les multiples et amples signaux d'alertes sur notre « système » humain soi-disant évolué. Ça craquait de toutes parts !

L'année 2020 a définitivement sonné le glas d'une période de vie d'insouciance avec le covid-19 et la pandémie qui s'ensuivit, qui paralysa le monde pendant des années, dont quatre années pour produire un vaccin fiable, entraînant récession économique, accélération de la pauvreté et des migrations, etc.

Feu d'artifice final, 31 décembre 2020 : VOUS VOILÀ... Vous qui débarquiez de l'UNIVERS en vous présentant comme nos juges suprêmes PUISSANTS et SAGES !

Au passage nous avons appris que nous n'étions plus seuls dans l'univers ni d'ailleurs maîtres de notre destin. La claque !

Votre ultimatum sur dix ans nous obligeant à reprendre un cours de VIE respectueux du VIVANT a fait l'effet d'un tsunami mondial ! Surtout pour les nantis de notre Terre, cette minorité qui pensait être encore à l'abri pour des générations. Une bonne partie du reste du monde, soit 80 % de la population, n'avait pas eu son mot à dire jusqu'alors, subissant des calamités récurrentes. Votre avocat général avait déjà détaillé en 2020 notre incurie et j'en ai encore aujourd'hui l'estomac retourné !

« Malnutrition, insécurité alimentaire, extrême pauvreté, misère, chaos, disettes, guerres, dictatures, massacres, racisme, manque d'eau, mer de plastique, fonte des glaces, épidémies localisées, drames humains, industriels, environnementaux et climatiques, invasion d'insectes, des "-cides" en veux-tu en voilà, piètre accès à l'éducation, notamment des filles. » Nous consommions en six mois 100 % des ressources annuelles de notre Terre ! Consternant !

Alors comment en sommes-nous arrivés là !? Cette sorte de grand écart qui nous arrache les corps et les âmes ! Je ne saurais pas y répondre.

Pour ma part j'ai VRAIMENT cru dans le pouvoir des démocraties de respecter et de faire respecter la déclaration « universelle » des droits de l'Homme. Par naïveté ? Facilité ? Déni ? Lâcheté ? Égoïsme ? Tout à la fois probablement. J'étais du côté confortable. Alors comment nous en sortons-nous dix ans après votre ultimatum ?

Nous pourrions rester focalisés sur les informations mises en scène en continu par certains médias sur les horreurs, les malheurs, les injustices encore de ce monde. Pendant mes recherches, j'avais un accès facilité à une multitude d'informations et surtout principalement à la noirceur du monde et aux avis pessimistes. Tout cela me consumma beaucoup d'énergie et ruina mon objectivité dans un premier temps.

Puis de désespoir en persévérance, une autre réalité m'est apparue, mesdames et messieurs, membres éminents du Tribunal interstellaire !

Une vraie dynamique est en route depuis ces dernières années partant de la base vers les plus hautes sphères.

En préambule, j'observe que toutes ces populations riches ou pauvres cherchent le bonheur sur Terre pour leur famille, leurs proches, elles veulent vivre en paix et n'imaginent pas nuire aux autres. Toutes savent en leur âme et conscience ce qu'est le BIEN COMMUN depuis la nuit des temps et les règles du bien vivre ensemble.

Oui je sais... Je vois vos sourires, vos sourcils qui se lèvent, vos regards qui se troublent, vos respirations qui se bloquent. Pourtant j'insiste car j'imagine au fond de moi que vous avez envie d'y croire vous aussi au plus profond de vous ! Sachez que chacun de nous, êtres humains, résistons à partager cette vision positive où notre bonté serait rendue VISIBLE et serait RECONNUE aux yeux du monde entier comme LE signe indiscutable de richesse lors de notre passage sur la Terre.

Ainsi, j'ai découvert des millions d'exemples cités par des gens « normaux » qui œuvrent dans leur quotidien pour conduire des changements dignes de l'intelligence, de l'optimisme et de l'empathie de la race humaine. Ce ne sont pas des héros ou des héroïnes, mais ce sont leurs actions depuis dix-vingt ans qui portent leurs fruits ! Quel que soit leur « camp », pays riche ou pays pauvre, la convergence est bien là, en passe de réussir un exploit terrien, pas à pas !

La plupart font partie de petites communautés locales, familiales,



villageoises, urbaines, scolaires, professionnelles, agricoles ou industrielles. Leurs actions simples ont un effet bénéfique immédiat sur leur environnement proche. Ces « associations » font de leur mieux et se soutiennent par entraide et solidarité. Elles partagent l'objectif de guérir l'humain de ses passions de croissances destructrices. Elles fêtent ensemble chaque jour par le partage d'expériences le plaisir de voir le sourire s'installer sur les visages de leurs proches de façon pérenne. Elles aspirent à faire vivre le cercle vertueux qui remet LE VIVANT au centre des enjeux de la planète et l'humain 100 % dédié à son service.

Ces micro-actions multipliées à foison ces dernières années ont eu des impacts visibles sur notre « gestion » de la Terre. Je vous en livre quelques exemples, mais je dispose d'un dossier complet des effets positifs sur la vie sur Terre que je mettrais à votre disposition, mes fameux tableaux Excel !

Par exemple : nouvelles écoles proposant aux enfants un bien vivre respectant les différences, faisant l'apprentissage de la communication non violente, aidant à comprendre nos vrais besoins au regard de l'usage de nos ressources sur Terre ; les principes de la permaculture devenant une matière obligatoire ; plus de consommateurs avisés cuisinant moins de viande, privilégiant les produits locaux ; des familles quittant les villes polluées et créant leurs métiers à proximité de lieux de vie satisfaisants, proches de la nature, à la recherche de moins de dépendance et de plus d'auto-suffisance ; des citoyen·nes résolu·es à élire des hommes et des femmes qui apportent le changement si attendu ; de plus en plus de couples alternant des périodes de vie : l'un au travail et l'autre s'occupant de la famille et réciproquement, car ils et elles aspirent à un équilibre respectueux et veulent être des modèles de vie saine pour leurs enfants ; plus de dons pour venir en aide aux pays le nécessitant ; encore plus de bénévolat ; la liste est longue des initiatives qui font basculer nos sociétés, partout dans le monde !

Il y a aussi et surtout des MACRO-impacts plus récents qui tirent leur source principalement de ces micro-efforts, je vous en cite les principaux qui me viennent en tête spontanément à l'instant précis.

Par exemple : la création en 2025 de l'institution mondiale nommée « LIFE » qui a pour vision de « rassembler les humains autour du bien-VIVRE pour tous et toutes sur une Terre apaisée et inclusive », où en matière de décision stratégique et planétaire le poids des pays « pauvres » pèsera plus que celui des pays « riches » jusqu'à l'obtention d'une répartition des richesses équitable dans le monde entier, prévue aux alentours de 2040. Certains milliardaires volontaires ont redistribué leurs richesses vers les pays dans le besoin, d'ailleurs le prix Nobel du mécénat récompensera pour la première fois cette année le plus généreux donateur. De plus en plus de décideurs, petits et grands entrepreneurs, industriels, agriculteurs, collectivités, etc., ont changé progressivement leur gestion vers un modèle de travail définitivement responsable, social, environnemental, non-violent pour toute vie, inclusif et économiquement viable. Par effet boule de neige, les fonds pour la recherche ont augmenté de 3 000 % et se sont focalisés essentiellement vers des projets supportant ces nouveaux entrepreneurs. D'ailleurs depuis 2025 aucun BREVET n'est accordé tant que le produit ou le service ne prouve qu'il est sain selon les critères précisés par l'institution LIFE. Des sources d'énergies nouvelles et renouvelables sont testées, des architectes ont réinventé les campagnes et les villes pour une meilleure qualité de vie des habitants, de leurs lieux de travail et des moyens de transport. Certains médias sont devenus les premiers promoteurs des valeurs de LIFE en valorisant les enquêtes de journalistes exemplaires. Certains empires – de la chimie, de la pharmacie, des finances, des banques – ont mis leurs compétences au service de ce bien commun et attirent de nombreux-ses employé-es motivé-es par le sens de leur mission. Nous sommes nombreux depuis 2020 à être retournés aux urnes en masse : le taux de participation aux élections démocratiques est

passé de 25 % à 85 %. Certains peuples se sont débarrassés de leurs dictateurs, beaucoup ont décidé d'être heureux dans leur pays et de reprendre en main leur destin. Sous la direction de LIFE, la justice, les polices et les armées se transforment pour soutenir avec pédagogie cette incroyable mutation qui prévoit l'arrêt définitif de la fabrication des armes ou de tout équipement meurtrier en 2035, la diminution des pollutions plastiques devient une évidence concrète, la fonte des glaciers a été stoppée depuis peu, enfin je terminerai avec deux projets validés tout récemment :

- la nouvelle Déclaration des droits des êtres vivants sur la Terre effective ce 1<sup>er</sup> janvier 2031 auprès de la majorité des pays membres de LIFE ;

- le principe de gratuité de l'éducation et de l'accès aux soins à tous et toutes dès 2031, et de l'accès à une nourriture saine à tous et toutes à partir de 2035.

Voilà mesdames, messieurs, membres éminents du Tribunal interstellaire,

Il faut parfois tomber bien bas pour pouvoir se relever et bâtir un nouvel avenir.

Je réalise à travers mon discours et au regard de l'histoire de l'Humanité que nous aurions pu entreprendre ces changements même sans votre menace.

À ce moment précis, j'aime à croire en la capacité des êtres humains à rebondir et à devenir les membres dignes de cet UNIVERS qui les a accueillis il y a cinq millions d'années. J'espère vous avoir convaincus.

# 18 heures moins trois

Alexia Sena



COUP DE CŒUR  
de Geneviève Brisac, présidente du jury

J'ai enterré maman hier.

Il sera 18 heures dans trois minutes et je ne me précipite même pas sur mon téléphone. C'est pourtant ce que nous faisons tous depuis deux ans et l'avènement du grand virus, informatique celui-là. La bactérie numérique est apparue du jour au lendemain, se faufilant entre les profils de réseaux sociaux, sautant d'un post à l'autre, infestant GIFs et vidéos. En attendant un vaccin pour nos appareils, nous sommes confinés digitalement, et ne pouvons aller sur Internet qu'une heure par jour – de 18 à 19 heures, ici. Une heure pour rire bêtement devant des chats, lire nos mails, prendre l'apéro avec la famille, envoyer des mots d'amour, parcourir quelques sites autorisés, qui sont aussi vides que des supermarchés communistes. Pour la sécurité de tous, le port de l'antivirus est obligatoire sur tous les appareils, et il faut désinfecter sa connexion toutes les quinze minutes en s'identifiant à nouveau, sur un portail qui surveille autant qu'il protège. D'habitude, à cette heure-ci, je suis au taquet, mais aujourd'hui je m'en moque. Le reste de ma vie commence demain.

Tout remonte au premier virus, biologique celui-là, il y a dix ans. Il y a eu les premiers morts, d'abord en ville, puis chez nous

en établissement. Très vite, nous, les aides-soignantes, on a cessé de compter les morts pour compter les vies qu'on aurait pu sauver avec plus de moyens et d'humanité, moins de mépris de la direction. Nous avons alors entamé une longue apnée : à chaque palier d'indécence, un peu moins d'air dans nos poumons. Quand on nous a dit qu'on n'aurait qu'une paire de gants par jour, quand Fatima s'est vue répondre qu'elle n'avait qu'à apporter son propre gel, quand on nous a imposé de nous confiner avec les résidents, quand la première infirmière en EHPAD est décédée, à 50 kilomètres d'ici, et qu'on nous a interdit d'aller à ses obsèques...

Puis un soir, devant le JT de France 2, Alain qui s'écrie : « C'est pas le virus qui tue les gens, bordel de cons, c'est le fait qu'on n'en a plus rien à foutre les uns des autres, chacun son cul ! » Je ne veux surtout pas que vous pensiez qu'il était vulgaire, mon Alain. Au contraire, il était trop doux, mon Alain : pas assez gros muscles, grosse drague, beuveries et excès de vitesse ; plutôt émotion, bouquets de fleurs et facilités de paiement au client. Alors pour faire bonhomme aux yeux des collègues, il alignait les gros mots comme un sportif de haut niveau les médailles. J'avais sourcillé seulement par principe, mais il a ajouté : « Pas toi, Nadine, toi tu aimes les gens, envers et contre tout. Le putain de système, il te changera jamais ! » Ah bon ? Et si le système m'avait déjà changée ? Marie rirait quand je lui raconterais, des années plus tard, le mal de dos, les migraines chaque matin, le soulagement des cervicales le soir, les nausées après une toilette de résident bâclée... Elle me dirait que « le corps sait ». Au fond de moi, j'avais « lâché l'affaire », comme disent les jeunes. Et Alain, mon compagnon de cordée, venait soudain de me ramener à la surface pour une grande et salvatrice bouffée d'air.

Un soir que Maxime est venu dîner, j'ai parlé. À cette époque, j'aurais dit que « je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça », mais désormais je sais que ce sont précisément les mots que ma bouche devait expulser, délivrer, à ce moment-là. Juste après la tomme de brebis.

Le corps sait. « Avec tout ce qu'il se passe, limite, avec les collègues on va créer notre propre structure. » Le rire jovial de Maxime emplit l'appartement d'un coup, d'un seul. Ce rire de mon fils... Malgré tout ce que nous avons construit ensemble ensuite, ce rire, dix ans après, s'enfonce dans mes chairs comme un pic glacé chaque fois qu'il résonne dans ma tête.

Deux jours après, j'ai aussi parlé à Fatima et à Stéphanie. Elles n'ont pas ri. Elles m'ont fixées en silence. Puis tout s'est enchaîné. Stéphanie, Fatima, Béatrice, Oxana, Sylvie et moi. On s'est rapprochées d'associations, on a fait des dizaines de réunions dans la cuisine des unes ou des autres, on s'envoyait des SMS en salle de pause l'air de rien. Huit chambres pour commencer ? Pathologies légères ? Mixer hébergements de journée, post-hospitalisation et de long terme ? Un fonctionnement participatif ? Accueillir les enfants de la crèche d'à côté. Un potager. Nos propres logements au-dessus. Un centre de formation, pour que les petites jeunes apprennent correctement le métier. Une grande cuisine. Une salle polyvalente. Mais surtout : des effectifs, des équipements et des salaires décentes pour chacune.

En revanche, on n'avait aucune idée du coût pour les familles. On était formées à s'occuper des gens et à subir la direction, pas à se demander pourquoi les choses étaient comme elles étaient. Quand Fatima a traîné dans la cuisine son mari, comptable, il nous a posé plein de questions et on était au fond du trou.

Quand les médias se sont rappelés l'existence des femmes précaires et sacrifiées que nous sommes, un écriteau a fleuri dans la salle de pause pour nous interdire de parler à la presse. Béatrice l'Ivoirienne, vingt ans de France dont quinze ans d'EHPAD mais qui se pinçait encore régulièrement pour savoir si vraiment nous parquions nos vieux dans des mouiroirs pour pouvoir partir en vacances tranquilles, a pris peur. Après tout, elle n'avait toujours pas ses papiers. Ou une partie seulement, ou pas ceux qu'elle voulait, ou pas comme elle devrait,

bref, elle a quitté le navire. Qui lui en aurait voulu ? Mais avant de partir, elle nous a dit une chose fantastique, je la revois avec son tablier, derrière la table remplie de plantain frit : « Hé, les filles, il faut arrêter de dire qu'on va créer notre EHPAD. Qui ici a envie d'aller en EHPAD ? Ce que vous voulez faire, là, c'est pas un établissement, c'est une maison. Il faut écrire ça. » On a consciencieusement listé les raisons pour lesquelles on voulait se lancer dans ce projet fou à quelques années de la retraite : accompagner dignement les anciens, cesser de privatiser le grand âge, valoriser nos métiers, pouvoir se regarder dans la glace, nous donner à nous-mêmes quelques chances de finir mieux que ça, donner envie aux jeunes de travailler autrement, tirer une ou deux leçons de ce sacré virus.

Inventer un monde nouveau... Bon, ça, on l'a ajouté après.

On l'a ajouté quand Alain a fini par révéler à notre fils l'utopie dans laquelle je m'étais fourrée. Et il paraît qu'il n'a plus ri du tout. Du jour au lendemain, ses copains en jeans et baskets blanches (quelle idée, c'est salissant !) ont rempli nos cuisines de « business plan », « craoudfeundine », « storitelling », « média tréning », « bézlaïne », etc.

Enfin bon, je vous la fais courte : en vrai, il a fallu encore trois ans ! La Maisonnée est sortie de terre en octobre 2023. À l'inauguration, on a eu le maire, les journalistes, tout le gratin – tous à nous féliciter, mais que de la bouche, rien dans les yeux ! Alain trouvait qu'on méritait mieux, que ça manquait de fleurs. « Bougez pas, les gonzesses, je vous ramène un putain de truc, à vous border le cul de pétales pendant deux ans » (je ne sais vraiment pas où il allait chercher des grossièretés pareilles) et il est parti. Sans doute à toute allure, puisqu'il n'a pas vu la camionnette arrêtée sur la bande d'arrêt d'urgence.

J'ai continué. On a continué. Si j'avais encore été aux Églantines à cette époque, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je ne me suis jamais mise en arrêt maladie, pas une fois en trente-cinq ans, je n'aurais pas



commencé maintenant ! Mais peut-être, comme certaines que j'ai connues, les médicaments pour dormir, un peu plus d'alcool... Car comment j'aurais fait ce boulot méprisé et mal payé, devenu insensé et insensible, pour le soir trouver une maison vide, sans fleurs, sans jurons ? Là, il y avait la Maisonnée. Rien que pour les filles, rien que pour ces huit premières familles qui nous ont fait confiance, rien que pour les menaces de mon ancien directeur quand il a eu vent du projet, rien que pour Alain et toutes ces fleurs qu'il n'a jamais ramenées, j'ai tenu bon.

En 2025, Madame Luzac s'est éteinte. Armée de son mauvais caractère et de sa grande joie de vivre, elle avait quitté Les Églantines avec fracas pour nous rejoindre, se faisant une joie de dire ses quatre vérités à la direction. On parle de bien-vieillir, de vivre-ensemble, mais tout cela n'empêche pas la mort, toujours définitive et absurde. Nous, les aides-soignantes, mieux que personne, nous savons que notre travail est à la fois plein de sens et parfaitement ridicule. Madame Luzac avait été notre première colocataire, elle a été notre première défunte.

Or, si en 2020, c'est surtout notre folie et notre inhumanité qui ont tant tué en maison de retraite, le virus, lui, a aussi causé des dégâts, en aseptisant la mort. Ne pas toucher le corps, ne pas le voir plus de cinq minutes, ne pas s'en approcher, ne pas se prendre dans les bras pour partager sa peine, ne pas parler sans masque, ne pas écrire un mot à la famille sans son propre stylo, ne pas toucher le cercueil sans gants, ne pas bouger sans s'être désinfecté les mains. Interdits de spontanéité, les gens restaient impassibles. On se contentait d'envoyer un SMS ou, dans le meilleur des cas, de porter du noir, garder la tête baissée et couper son téléphone en attendant que ce soit fini.

Et c'était inconcevable que pour Madame Luzac aussi, les choses se passent comme ça. Les filles et moi, nous le refusions. Oui, mais pour proposer quoi ? C'est là que Sylvie s'est rappelée cette ancienne

collègue désormais installée en Suisse, « qui savait tout faire » et saurait certainement organiser des obsèques dignes. C'est là que Marie a débarqué dans nos vies. Dans ma vie.

D'autres Maisonnées ont essaimé en France, toutes sur un modèle coopératif. Pas de dividendes, mais de meilleurs salaires, des repas partagés et savoureux, le travail bien fait et la fierté retrouvée. Mais Marie est repartie en Suisse. Après deux ans et demi, elle a posé sa démission un matin, et s'est éclipsée.

Que dire ? Probablement qu'elle m'a embrassé les mains pendant trop longtemps, ce jour-là. Je ne sais plus, moi. Elle a sûrement passé de longues minutes à caresser de ses doigts mon visage, mes paupières, mes lèvres, tandis que je restais paralysée de peur et de joie. C'est comme dans les films : il faudrait verrouiller les portes, mais alors ce qui doit se passer ne se passerait pas. Trois secondes de moins, et Stéphanie n'aurait pas ouvert la porte, on n'aurait pas vu, sur son visage toujours rigolard en temps normal, ce rictus de dégoût.

Je suis restée parce que Marie était partie sans rien me dire et j'étais sonnée. Et je suis restée parce que la Maisonnée, c'était chez moi. Du moins, je le croyais. Le corps confiné, gel hydroalcoolique et masques sont devenus des réflexes, le premier ne nous incitant pas pour autant à tendre la main, les seconds nous privant de sourires. L'esprit confiné aussi, notre imagination déjà rabougrie s'est tout entière repliée dans ce refuge virtuel généreusement offert une heure par jour. Seul le cœur était encore libre, mais pas ouvert à tous, manifestement. Deux ans plus tard, les filles ne me parlent toujours pas, du moins les anciennes – les jeunes doivent être au courant mais s'en fichent. Sylvie a marié son fils, je n'étais pas invitée. Et tout le monde se connaît dans le bourg, le boulanger me regarde de travers lui aussi.

Je suis restée aussi parce que quelques mois plus tard, nous avons accueilli maman à la Maisonnée. Alzheimer avait pris ses quartiers

chez elle et, bien que nous ne communiquions plus que du bout des lèvres et du cœur, les filles ont accepté qu'elle prenne ses quartiers chez nous. Dans les faits, maman a rapidement disparu et laissé la place à une certaine « Madame Triblay », le personnage souvent ignoble et parfois adorable qu'avait créé sa maladie. Madame Triblay parlait de temps en temps de sa fille qui ne venait jamais la voir.

Il y a quelques jours, la veille de son AVC, elle m'a dit : « Mon petit, vous m'aurez bien aidée, maintenant il est temps de vivre votre vie ! » Le lendemain, l'idée m'a empli que c'était bien maman qui avait senti ma tristesse et m'avait parlé, échappant pendant une fraction de seconde à la vigilance de Madame Triblay mais préférant, par pudeur peut-être, garder son déguisement. Peu importe : j'ai accompagné l'une jusqu'au bout, puis j'ai suivi le conseil de l'autre, j'ai écrit à Marie. Demain à 18 heures moins trois, je serai en Suisse.

# L'île des femmes

Eva Tapiero

Le petit poste de radio qu'elle avait réussi à récupérer *in extremis* faisait tellement partie du décor qu'elle ne le remarquait plus. Il était pourtant devenu son compagnon fidèle. Elle se souvenait d'un film qu'elle avait vu il y a longtemps : *Seul au monde*. Sur son île déserte, le personnage avait récupéré un ballon auquel il avait donné un visage humain en lui peignant des yeux et une bouche. Ce ballon s'était perdu en mer après des années, il en avait éprouvé une tristesse infinie.

Elle alluma le poste, attrapa un mug et prépara son café matinal. Elle s'assit droit devant la mer. Au moment d'avalier sa première gorgée, elle reposa rapidement le contenant sur la table basse. Après tout, elle pouvait fêter ce jour. Elle ouvrit une petite boîte en bois, dont elle aimait particulièrement le bruit lorsqu'elle se refermait. Le trésor avait fondu. Qu'importait. La fin était proche de toute façon. Enfin, l'était-elle vraiment ? Elle décida de reléguer cette question à plus tard. Le seul objectif de la matinée était de fumer une de ses cigarettes gardées si précieusement.

Lorsqu'elle l'alluma, la première bouffée lui fit instantanément penser à sa vie d'avant. Comme toujours.

Début 2028, après des années d'errements scientifiques autour des nouveaux virus et de leurs transmissions, un comité d'experts

avait rendu un rapport qui avait fait grand bruit. Ils considéraient qu'une période de plusieurs années serait nécessaire pour éradiquer ces nouveaux virus. Une liste de mesures était annexée au document. Maria se souvenait très bien de ce jour. Le rapport était passé aux infos, les gens en avaient parlé, d'accord pas d'accord. Comme d'habitude.

Puis, après quelques jours de débats classiques, le ministre de la Santé avait fait une conférence de presse. Il proposait de réfléchir à l'éventualité de passer trois ans en confinement. Il argumentait avec le rapport des experts sous les yeux.

« Cela peut paraître un peu fou, mais finalement, qu'est-ce que trois années si cela peut nous permettre d'en finir totalement ? Pensez à vous bien sûr, mais surtout pensez à vos enfants, à la vie que vous leur offrez en mettant derrière nous pour toujours ces maladies. »

En entendant ces mots, Maria s'était figée de stupeur. Elle avait toujours eu peur des politiciens en considérant qu'ils pouvaient, en claquant des doigts, changer le cours des choses, du jour au lendemain. On y était. Allaient-ils mettre leur projet à exécution ? Les discussions sur les réseaux sociaux et plateaux téléés allaient bon train. C'est ce qui l'avait le plus angoissée. Si on commençait à donner son avis de façon normale, c'est que l'idée elle-même paraissait normale et entrait tranquillement dans un panel de choses à considérer.

Et puis la décision était tombée, aussi tranquillement que le reste. Quelques protestations et voilà. Confinement de trois ans, deux semaines pour rejoindre l'endroit de notre choix.

Alors les gens s'étaient organisés. La maire d'une petite île au sud de la Bretagne avait lancé un appel sur Facebook : « Un beau rocher inhabité m'est apparu comme une merveilleuse solution, une forteresse pour des femmes qui voudraient vivre en paix avec elles-mêmes et avec la nature dans ce temps si violent. Nous avons ici environ 800 places. Nous n'acceptons que des femmes, contactez-moi. » Elle avait bien entendu reçu insultes et menaces de mort.

Si elle était heureuse en couple, Maria avait néanmoins tout de suite considéré cette option. Elle sentait qu'il pouvait s'agir d'un tournant pour le droit des femmes, comme une façon de construire un monde selon leurs règles, de tout recommencer sur de nouvelles bases, et c'était très excitant. On passait de la prison à une expérience incroyable. Ça, elle pouvait l'accepter. Et puis, comment vivre enfermée trois ans avec son mari ? Avec n'importe qui d'ailleurs. Ne serait-ce pas pire pour leur relation ?

Au moment d'embarquer sur le bateau, elle s'était quand même à nouveau demandé une dernière fois si elle avait pris la bonne décision. Et puis voilà, elle était partie.

Tout s'était tout de suite bien passé. Les premiers jours avaient été consacrés à constituer une organisation solide pour tenir les prochaines années. Réunions, votes s'étaient enchaînés dans une ambiance survoltée de début de monde. Les profils des femmes étaient différents, mais elles étaient toutes là pour une chose : expérimenter, voir ce que pouvait donner une société dans laquelle elles avaient la parole en dernier ressort, une société dans laquelle les règles étaient choisies par elles, dès le début. Pas d'injonction, liberté d'être et démocratie directe pour toutes les décisions de la vie commune. Certaines avaient choisi de vivre seules, d'autres de partager un logement. Toutes avaient participé à la construction de tous les bâtiments.

Et aujourd'hui, c'était déjà un peu la fin. C'était le jour du vote. Après des mois de construction il était temps de penser à la suite. Les habitantes tenaient dans leurs bulletins l'avenir de leur île, celui d'après le confinement.

Maria avait milité pour l'ouverture aux hommes, avec les règles de vie déjà votées par l'assemblée des femmes auxquelles ils devraient adhérer pour pouvoir s'installer. Son idée avait suscité de l'intérêt, mais

était-ce suffisant pour gagner ? Car elle n'avait pas envie de quitter ce petit coin de paradis. Tout n'y était pas rose, mais les fondations d'une société juste avaient été établies, enfin. Elle redoutait un nouveau choix déchirant qu'elle devrait prendre si sa motion était rejetée.

Tout au long de ces presque trois ans, elle avait eu le temps de réfléchir à son couple. Étonnamment, elle ne ressentait pas un manque quotidien. Mais plutôt un manque viscéral. Elle sentait qu'elle était plus heureuse avec l'idée de construire à deux. L'utopie de l'île la faisait vibrer au jour le jour, l'entraide, les visions similaires, les débats d'idées dans un climat ouvert, tout ça était, pour elle, fondamental et elle n'avait pas l'intention de le laisser passer. Pourtant une chose profonde lui manquait. Ce n'était certainement pas les hommes, ni l'homme d'ailleurs, mais la personne avec laquelle elle avait choisi de regarder la vie en face, jusqu'à sa mort. Sans naïveté. Elle n'avait pas de certitude sur la longévité de cette construction sociale. Elle avait seulement envie, une envie folle et joyeuse, de continuer son chemin avec cette personne qu'elle avait choisie.

En terminant son café, elle passa devant les casiers pour vérifier si elle avait reçu du courrier. Un petit tract invitait à venir voter contre sa motion et embrasser le destin de cette île des femmes, exclusivement féminine. Son cœur se serra. Ne pas se laisser abattre.

Avant de rejoindre la salle communale, elle devait ramasser les poubelles avec Stella. C'était leur tour cette semaine. La jeune femme blonde lui adressa un salut amical du bout de la rue puis arriva en trombe :

« Alors, stressée ? »

Stella n'avait pas l'âme d'une politique et si elle avait un avis sur le vote du jour, le résultat semblait n'avoir aucune importance pour elle. Elle avait été mariée, avait divorcé. Ses enfants de 4 et 6 ans au moment du confinement avaient été confiés à leur père sur décision de justice. La douleur lui avait ravagé le ventre. Elle avait fait sa valise



en pleurant ses tripes et avait décidé ce jour-là de tout recommencer à zéro. Oublier tout des premières trente-six années de sa vie. Si son entourage avait trouvé la décision du juge particulièrement injuste et teintée de misogynie, il avait encore plus mal réagi au choix de Stella de partir tout de même. Pour elle, c'était encore plus évident : comment accepter de rester encore dans cette société ? Son choix était vite résumé : partir ou mourir.

Sur l'île, c'est elle qui s'occupait des estomacs. Elle avait planté, labouré, bêché jusqu'à épuisement. Une façon d'oublier sans doute. Elle voterait contre la motion de Maria. La compagnie des hommes ne lui disait plus rien. Si la motion était acceptée, elle resterait. Ce qu'elles avaient construit était plus important. Tant que les hommes se pliaient aux règles précédemment votées... Sur ce point elle avouait un doute. C'était d'ailleurs l'argument principal des adversaires de Maria : comment protéger la société fabriquée par elles ? Comment être sûres qu'ils ne voudraient pas changer les choses et finalement que cette île redevienne une minisociété d'avant, sexiste et patriarcale ?

Maria esquissa un sourire pour toute réponse au salut de Stella. Elle savait qu'elle voterait contre elle et ne lui en voulait pas. C'était le jeu.

Après leur corvée, elles se dirigèrent vers le bar. L'après-midi était chaude et elles étaient nombreuses à profiter de la plage. Le bar était quasi désert. Maria commanda une bière fraîche – brassée sur place – et un en-cas. Elle aurait besoin de force pour argumenter.

À son arrivée dans la salle communale à 20 heures, presque tout le monde était là. Elle prit sa place devant, avec Aïcha, à la tête de l'opposition. Chacune leur tour, elles exprimèrent à nouveau les arguments en leur faveur, avec éloquence. Puis vint le temps du vote. Elles avaient gardé le principe du vote secret.

À 22 heures, le dépouillement pouvait commencer. Il se faisait directement devant l'assemblée.

La sentence était tombée, Maria avait perdu. Au fond, elle était presque heureuse. Cela voulait dire que ce qu'elles avaient construit était si précieux que la majorité ne voulait pas le changer. Que faire maintenant ? C'était pourtant simple, elle savait qu'elle devait partir, ce n'était plus son chemin. Elle se dirigea vers Aïcha pour la féliciter.

« Bravo ma belle, et avec une large majorité encore !

– On a toutes gagné Maria, je le pense vraiment.

– Ah, facile à dire pour toi. Je dois partir maintenant.

– Ce n'est pas une obligation et tu le sais très bien. »

Les bouteilles de vin pétillant s'ouvraient avec fracas dans tous les coins. Sur la petite estrade, elles continuaient à discuter à quelques pas de la liesse.

« Tu voudrais que je quitte mon mec c'est ça ?

– Ça fait trois ans que vous n'êtes plus ensemble...

– Non, ça fait trois ans qu'on ne s'est pas vus, nuance.

– Si tu le dis... On a bien essayé de créer un monde égalitaire avec des hommes. On s'épuise Maria. Ici, on a enfin l'opportunité de le faire.

– Je sais. J'aurais aimé pouvoir allier les deux c'est tout.

– Un jour peut-être. Pour l'instant on doit solidifier notre modèle, tranquillement, sans pression, sans intrusion.

– Ouais, bon allez, on en a assez discuté et puis de toute façon maintenant, la décision est prise. Si on allait rejoindre les autres ?

– Yes. »

La musique hurlait, de petits groupes s'étaient formés, certaines dansaient. Maria contemplait. Que c'était beau.

Elles avaient décidé de dîner toutes ensemble pour fêter ce jour historique. La décision avait été prise quel que soit le résultat du vote.

Dans quelques semaines, elle devrait monter sur le bateau pour faire le chemin inverse de celui emprunté trois ans plus tôt. Elle se sentait déjà fébrile. Elle ne pourrait plus jamais se conformer à une société injuste. Elle savait que son conjoint partageait ses idées, elle

ne serait jamais revenue si elle avait eu le moindre doute. Serait-il pour autant aussi radical qu'elle dans l'application ? Ne plus y penser. Ce soir, Maria était heureuse car elle avait aidé à créer un bout de monde nouveau, qui n'attendait que de grandir.

# Eldorado à quatre chiffres

Mary Wenker

« Mille six cent vingt-trois. » C'est le nom que je porte désormais. C'est le numéro qui figure sur le petit papier fatigué qui m'a été remis lorsque mon tour est venu.

J'ai tendu la main comme je l'ai fait à de trop nombreuses reprises, de façon plus mécanique encore depuis l'apparition de ce fichu virus, occasion rêvée pour les autorités de restreindre ma liberté de mouvement, et celle de tous les autres dans le camp surpeuplé où j'ai stagné depuis mon arrivée en Grèce.

J'ai tendu la main et j'ai laissé glisser entre mes doigts les quelques espoirs qui avaient réussi à survivre jusque-là. Et avec eux, juste avant de franchir la porte de ce camp flambant neuf financé par l'Union européenne, mon âme et mon cœur qui n'auraient pas, je le savais, survécu au destin qui serait désormais le mien. Celui d'une femme à qui l'on avait petit à petit volé son humanité, contenue dans un corps qu'elle ne reconnaissait plus.

Dans une autre vie, je m'appelais Bushra. J'étais une femme libre, originaire d'un pays qui ne tolère pas que les femmes pensent par elles-mêmes, se battent pour des idées, revendiquent leur autonomie. « Chez moi », il n'est accordé aux femmes que le seul droit d'enfanter, d'assurer le maintien du foyer et de servir le thé aux nombreux invités

de passage bien sûr, mais toujours le visage partiellement dissimulé sous un voile sombre que j'avais, déjà très jeune, rejeté.

Je me suis enfuie avec des rêves plein la tête, riche et fière de tous mes combats, de quelques réussites aussi. Je garde de moi le souvenir d'une jeune adulte qui, à plusieurs reprises, avait été choisie par notre groupe de militantes pour exprimer haut et fort nos revendications sur une chaîne YouTube que nous alimentions dans la clandestinité. Me dévoiler, dans tous les sens du terme, avait rapidement fait de moi une cible à éliminer.

J'ai donc fui en direction de « l'Eldorado », continent des droits humains, convaincue de pouvoir là-bas continuer à livrer un combat essentiel à mes yeux pour briser les chaînes de toutes celles qui, au pays et ailleurs encore, continuaient de souffrir en silence.

Je porte désormais le numéro mille six cent vingt-trois.

*Je suis* le numéro mille six cent vingt-trois.

Et je choisis, en ce dernier jour de la troisième décennie d'un siècle qui aurait pu être celui de tant de renouveaux, de n'être plus qu'un corps dans une file d'attente, d'abandonner derrière le grillage ma capacité à penser, ma capacité à ressentir, ma capacité à aimer, ma capacité à souffrir.

« Mille six cent vingt-trois ! »

L'homme me tend une couverture, inscrit quelque chose dans le carnet qu'il tient dans ses mains, pointe du doigt un container partiellement occupé déjà : « Toi, tu vas là ! »

\*\*\*

Dois-je prétendre avoir eu de la chance ? Le voyage à travers les montagnes en direction de la frontière turque s'était déroulé dans ce que l'on pourrait considérer comme de bonnes conditions. Certes, nous avons marché des heures durant, mes pieds saignaient, il faisait froid. La nourriture et l'eau que nous portions sur notre dos étaient

rapidement venues à manquer, il avait fallu abandonner en route une partie de nos effets personnels pour voyager plus léger, avancer plus vite. J'avais pris soin de mettre bien à l'abri dans un sachet de plastique mon téléphone portable, et la photo de Farida prise peu avant mon départ. Elle était avec moi Farida, et chuchotait à mon oreille les mots d'encouragement pour me permettre de continuer à mettre un pied devant l'autre. Le voyage fut rude mais nous n'avions été contraints d'abandonner personne sur la route : ni un vieillard épuisé, ni même une femme enceinte sur le point d'accoucher. Nous étions partis à vingt-six et nous étions arrivés tout autant de l'autre côté de la frontière. Une forme de victoire – ou de chance – que j'avais aussitôt communiquée à mon amie chérie : « Jusqu'à là tout va bien ! Je t'aime ! »

\*\*\*

Enfant déjà, j'étais fascinée par l'art et les cultures de ces peuples qui nous étaient souvent décrits comme « des ennemis à combattre pour permettre à l'islam de se répandre sur la Terre entière, et de la sauver ». Lorsque notre enseignant brandissait des images de femmes vêtues à l'occidentale, ou de figures religieuses supposées orner les églises de « l'ennemi », mes camarades, eux, brandissaient leur poing, les yeux pleins de colère. « Ne montre pas tes jambes ! Impure ! L'islam ne tolère aucune image sainte, impure ! » Moi, ces images me donnaient des ailes ! Je devenais l'oiseau majestueux, infatigable, parcourant des milliers de kilomètres à la quête de trésors et de beauté. Sans doute cette fascination a-t-elle joué un rôle déterminant dans l'amitié qui, quelques années plus tard, allait naître de ma rencontre fortuite avec Farida. *T'en rappelles-tu, mon amour ?*

Farida n'avait pas, comme moi, été cantonnée à la maison une fois la puberté atteinte, en attendant qu'un époux lui soit attribué. Elle avait achevé sa scolarité, soutenue par une mère enseignante.

Farida qui chante, Farida qui danse, Farida qui rit, qui pleure, qui donne, généreuse... Farida qui aurait pu se contenter d'évoluer dans le milieu qui était le sien, bien plus ouvert que celui d'une majorité d'entre nous, mais qui avait choisi de s'engager dans le combat pour la liberté de toutes les autres.

Chez Farida, il y avait une bibliothèque, dans un coin un peu sombre de la maison. Nous passâmes ensemble des heures à tourner et retourner les pages, à décrypter des textes dans une langue qui n'était pas la nôtre. Un ouvrage en particulier retenait à chaque visite toute mon attention. Un livre relié à l'ancienne, qui nous ouvrit toutes grandes les portes de Constantinople, sise entre deux cultures, et qui devint en quelque sorte le symbole de celle que je souhaitais devenir : une composition originale et unique, élaborée à partir des multiples expériences que je pourrais vivre où que je sois. Je devenais alors à tour de rôle icône, fresque, sculpture contemporaine et tellement plus encore.

\*\*\*

Lorsque nous atteignîmes Istanbul quelques jours plus tard, il ne fut bien sûr pas question de partir à la découverte de la ville. L'idée même de le faire ne nous avait pas effleuré l'esprit. Notre passeur nous déposa devant un vieil immeuble décrépit dans un quartier de la périphérie. Un autre homme, tout aussi rude, prit le relais et nous intima l'ordre d'éteindre nos téléphones portables avant de nous installer dans la pièce qui nous était réservée. Je me suis alors envolée dans le souvenir des images qui virevoltaient dans mes pensées comme autant de papillons d'une légèreté inégalable, admirant les icônes de Sainte-Sophie, les fresques anciennes de l'église de la Chora, me nourrissant de couleurs et d'harmonies, des observations que je collectionnais assise sur une terrasse au bord du Bosphore, de voix, de musiques aussi, comme autant de



souffles qui firent de ce mois d'attente – le confinement avant le confinement ! – un espace serein.

Lorsque l'on nous indiqua que nous allions être déplacés, j'interrompis avec regret mon voyage intérieur. J'avais perdu toute notion du temps, et fus surprise d'apprendre que quelques jours seulement nous séparaient de la nouvelle année. L'idée de ce passage vers un avenir que je concevais comme plus lumineux me permit de réunir les forces nécessaires à affronter ce que je savais être périlleux. Traverser les quelques kilomètres qui séparent la Turquie de la Grèce n'est pas une mince affaire, à moins d'avoir entre les mains un passeport reconnu et un billet de ferry !

\*\*\*

Notre passeur suivant choisit de nous faire embarquer le 31 décembre 2019. « Les garde-côtes auront autre chose à faire que de surveiller la mer, affirma-t-il. Ils vont faire la fête, et vous aurez pleine vue sur les feux d'artifice de tous les côtés ! »

La traversée s'amorça dans une relative tranquillité. Les quelque quarante passagers scrutaient la nuit noire pour y trouver un petit quelque chose à quoi se raccrocher, ne serait-ce qu'une étoile plus scintillante que les autres dans le ciel. Certains priaient, d'autres berçaient leur enfant. Les larmes coulaient en silence comme pour adoucir la brume salée qui recouvrait les visages.

Peu après le départ, des feux d'artifice colorèrent les côtes à droite et à gauche. Mais personne n'y prit garde. Nous étions tous occupés à survivre.

Lorsque les garde-côtes turcs nous repérèrent, poursuivirent notre embarcation en nous intimant l'ordre de faire marche arrière, nous menaçant même de leurs armes, nous fîmes la sourde oreille, affrontâmes les vagues en suivant les directives de notre passeur : « Ne vous arrêtez pas ! » Nous étions tous occupés à survivre.

Bientôt nous atteignîmes les eaux grecques. Les larmes se firent plus vives, les pleurs bruyants, les prières reconnaissantes. Lorsque l'on nous prit en charge près du port de la petite île de Chios, chacun eut alors l'impression trompeuse d'avoir enfin atteint son paradis.

\*\*\*

Quelques heures plus tard, on nous déplaça dans le camp, planté au milieu d'oliveraies qui s'éveillaient dans la douceur du jour naissant. C'est là que j'ai appris à tendre la main... Pour inscrire sur un document froissé mes empreintes digitales, saisir le drap mince que l'on me tendit en guise de couverture, obtenir une barquette de nourriture parfois avariée, saisir le petit papier sur lequel on avait inscrit la date et l'heure de mon entretien d'asile, vingt-huit mois plus tard. Un entretien qui, le temps de quelque trente minutes, allait signer ma condamnation. Refusée.

L'apparition du covid en avril 2020 marqua un nouveau tour de vis. Confinement. Des militaires armés s'assuraient que personne ne franchisse les limites du camp. Ceux d'entre nous qui s'aventuraient à l'extérieur, ne serait-ce que pour grappiller quelques figues, se voyaient infliger une amende équivalente à près du double des indemnités mensuelles consenties, mais surtout risquaient de voir leur demande d'asile être refusée sous prétexte de manque de collaboration. Confinement prolongé à de multiples reprises, alors même qu'aucun cas n'avait été identifié sur l'île. De mois en mois d'abord. D'année en année ensuite. Nous nous étions engouffrés dans un entonnoir qui nous avala bâillonnés, sans que personne ne s'en inquiète. Dans tous les camps de réfugiés des îles de la mer Égée, les droits humains étaient désormais bafoués sans que personne ne le dénonce. Nous fûmes sacrifiés sur le bûcher de l'Union européenne qui se réjouissait désormais de ne plus avoir à nous accueillir ou à nous refouler à ses frontières.

\*\*\*

Lorsque les camions de l'armée grecque apparurent à l'horizon ce matin du 31 décembre 2030, lorsque l'on nous demanda de rassembler nos affaires, lorsque l'on nous ordonna de nous mettre en rang avant de prendre place dans les véhicules, personne ne songea même à poser la moindre question. Nous nous étions terrés dans le silence depuis trop longtemps.

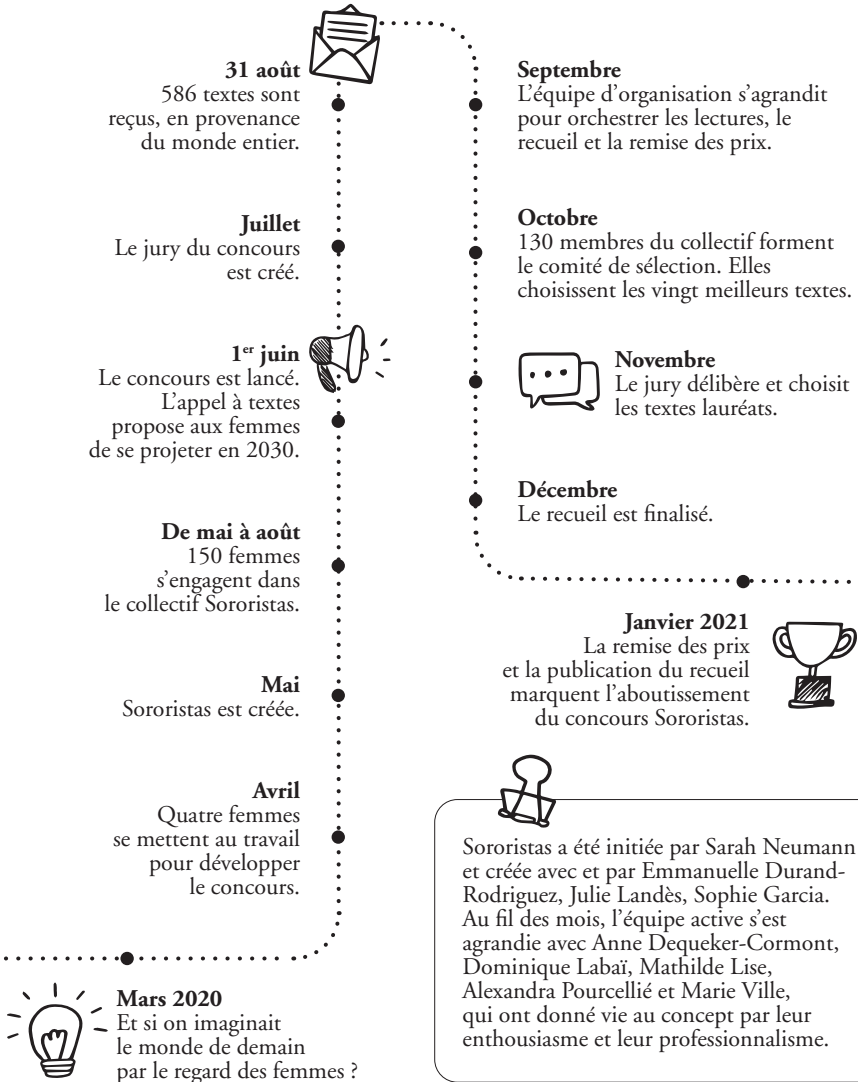
J'ai regardé défiler sous mes yeux les paysages poussiéreux sans qu'aucune image ne ranime ma mémoire. Farida même se tut.

Passé la porte de ce camp fermé où je devrais attendre mon renvoi,  
j'ai simplement  
arrêté  
de respirer...

Les quatre chiffres de mon nom s'envolèrent portés par mon ultime souffle vers un autre Eldorado.

Près de 600 femmes ont répondu  
à l'appel à textes de Sororistas.  
Merci à vous chères autrices  
de nous avoir permis de voir le monde  
à travers vos yeux.

# Making-of Sororistas



# Coronavirus 2020

Pierre-Marie Lehucher,  
président-directeur général de Berger-Levrault

L'année 2020 aura été une drôle d'année, elle restera dans les mémoires. La covid-19, bien sûr, et ses statistiques monstrueuses ont dominé l'actualité et probablement que l'histoire ne retiendra pour 2020 que le nom barbare de ce « coronavirus » ! Et pourtant, que cette année 2020 aura été porteuse de si nombreux espoirs : jamais la défense de la planète n'a bénéficié d'une si grande écoute, jamais les conséquences néfastes de l'hyper-consommation mondialisée n'ont autant marqué les esprits, jamais le danger du numérique sans contrôle n'a appelé autant de débats, et jamais la place des femmes dans la société n'a suscité autant de questionnements attentifs. Il faut bien un tel recueil de textes remarquables pour faire oublier que les conséquences de cette pandémie ne sont rien par comparaison aux autres dangers auxquels s'expose notre planète : le risque écologique ou celui d'un numérique débridé bien sûr, mais aussi et surtout celui de voir nos sociétés se déconstruire sous l'effet croissant de l'indifférence à l'autre. Dans chacun de ces textes, on nous rappelle avec talent que nous, femmes et hommes, sommes si fragiles, et que plus d'un misérable virus nous sommes nous-mêmes notre principale menace. Berger-Levrault est très fière d'être associée à ces contributions. Que 2020 ne retienne qu'elles.

# Chut ! On écoute...

Aurore Bisicchia et Sophie Comte,  
cofondatrices du magazine *Chut !*

L'heure n'est plus aux murmures, aux chuchotements que l'on glisse dans l'oreille comme un secret à bien garder. L'égalité des droits entre hommes et femmes est loin d'être acquise, y compris en France. Chut ! Soyons à l'écoute de celles et ceux qui œuvrent pour plus de mixité et d'inclusion. Chut ! Entendons les cris, les supplications sincères des femmes qui luttent jour après jour pour avoir les mêmes chances, les mêmes opportunités et être tout simplement reconnues comme des êtres humains à part entière.

Chut ! le magazine à l'écoute du numérique œuvre chaque jour pour inclure les femmes et mieux les représenter dans un secteur à enjeu fort, pour qu'elles puissent construire le monde de demain avec les mêmes outils. C'est parce que nous partageons ces valeurs communes qu'il nous semblait évident de soutenir le concours Sororistas, que nous sommes devenues des Sororistas. Au travers d'un concours d'écriture, c'est un constat souvent déchirant qui se dessine, c'est une feuille de route qui se trace, c'est un avenir à créer ensemble qui s'ouvre.

Il y a de la colère oui, dans les lignes de ces textes, et pour cause, la crise du covid n'a pas aplani les inégalités, bien au contraire. Vous entendrez aussi des appels à l'aide, quelques cris, pour aboutir à de la sérénité, à de l'apaisement parfois, à la certitude d'avoir mené à bien cette lutte pour les droits. Chut ! On lit et on écoute.

# Le jury du concours Sororistas

## Présidente du jury

**Geneviève Brisac** est l'une des intellectuelles françaises les plus libres qui soient. Tout à la fois écrivaine, essayiste, éditrice, prix Fémina 1996, elle a à cœur de remettre à l'honneur les grandes écrivaines et de rendre plus visibles les autrices actuelles.

**Aurore Bisicchia**, cofondatrice du média Chut !, le magazine à l'écoute du numérique

**Marie Eloy**, fondatrice des réseaux Bouge ta boîte et de Femmes de Bretagne, présidente du réseau Femmes des Territoires

**Gorety Ferreira**, fondatrice et dirigeante de l'Agence pour l'Entrepreneuriat Féminin

**Corinne Hirsch**, dirigeante d'Aequiso, cofondatrice et vice-présidente du Laboratoire de l'Égalité, coordinatrice Femmes ici et ailleurs

**Sophie Iborra**, dirigeante d'entreprise, vice-présidente de la CPME nationale, membre

du Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes

**Céline Nogueira**, comédienne, metteuse en scène, autrice, fondatrice de la compagnie Innocentia Inviolata

**Sandrine Roudaut**, prospectiviste pour un autre monde, autrice et cofondatrice des Éditions La Mer Salée

**Aurélie Salvaire**, écrivaine et fondatrice de Shiftbalance, *think tank* sur l'égalité des genres

**Sylvie Vauclair**, astrophysicienne et professeure émérite à l'Université Toulouse 3 - Paul-Sabatier

**Éliane Viennot**, professeuse émérite de littérature de la Renaissance à l'Université Jean-Monnet de Saint-Étienne, historienne spécialiste des relations de pouvoir entre les sexes

**Dona Vitonou**, responsable du Campus Leadership University Airbus Toulouse



# Le collectif Sororistas

Maritza Abreo	Christelle Bordes	Sandra Doussier
Danielle Afumba	Isabelle Bosc-Nouzières	Isabelle Duchamp
Élena Aleix	Geneviève Brisac	Amélie Dupire
Céline André	Claire Burgain	Emmanuelle Durand-Rodriguez
Priscilla Andrieu	Isabelle Calkins	Marie Eloy
Alexia Anglade	Laurence Calmels-Lavergne	Élodie Escaig
Jenny Antoine	Valérie Calvet	Aliénor Esclattier
Sophia Antoine	Nathalie Capdevielle	Adeline Fabre aka Adyliu
Dominique Arnaud	Coleen Chandler	Liliane Fanello
Sophie Arutunian	Anne-Laure Charbonnier	Carolina Fernandez-Dominé
Isabelle Assassi	France Charruyer	Goretty Ferreira
Florence Assouline-Roy	Marlène Coulomb-Gully	Bérangère Ferrier
Alexia Audevart	Corinne d'Agrain	Mélanie Francisco
Pauline Bar	Albane Dbico	Sophie Franco
Françoise Baraquin	Laurence de Boerio	Catherine Gadon
Agnès Bardier	Isabelle de La Raitrie	Élisabeth Galaup
Laëtitia Barrère	Aziliz de Veyrinas	Sophie Garcia
Françoise Barutelto	Isabelle Decoudun	Béatrice Girard
Emmanuelle Begue	Catherine Dematteis	Élodie Herrero
Muriel Biasiato	Sophie Denouel	Corinne Hirsch
Cécile Biasio	Anouk Déqué	Sophie Iborra
Aurore Bisicchia	Anne Dequeker- Cormont	Magali Jacquier
Éleonore Bonne-Verfaillie	Carine Desaulty	
Marion Bonzom-Malaizé		

Corinne Joffre	Cécile Morel	Caroline Salamone
Sandrine Jullien-Rouquié	Dominique Morello	Aurélie Salvaire
Lina Kanapinskaite	Sophie Nanin	Laura Sautereau
Dominique Labaï	Sarah Neumann	Karine Sayagh-Satragno
Charlotte Labrouche	Sarah Netter	Lucie Schmitz
Sylvie Lagarrigue	Marie Nicolas	Florence Sedes
Anna Laget	Alice Nieto-Mazet	Alexia Simonot
Catherine Lambert	Marina Nih	Jenny Stephenson
Julie Landès	Céline Nogueira	Christelle Stierli
Élea Le Ruyet	Leanne Noilhac	Marie-Laure Studnia
Ethel Lebobinnec	Nathalie Ollier	Camille Syreb
Lydie Lecarpentier	Véronique Papaix	Marion Tellinge
Marina Léonard	Armelle Parion	Émilie Teyssedre
Suzie Lewis	Cécile Payan	Céline Thomas
Mathilde Lise	Maryse Penen	Yolande Thomas
Carina Louart	Laure Petit-Talamon	Mélanie Tisné-Versailles
Florence Luvisutto	Sophie Poiri	Nicky Trival Bentejac
Anne-Catherine Maginot	Alexandra Pourcellié	Florence Vallée
Estelle Magnin	Lucile Prost	Sylvie Vauclair
Laure Maignan-Lecerf	Agnès Ramaioli	Éliane Viennot
Camille Marroffino	Valérie Ravinet	Vanessa Vierling
Anaïs Matonnier	Nathalie Raynal	Marie Ville
Clara Maumont	Natalie Renac	Dona Vitonou
Agnès Maurin	Chantal Rey	Nadia Vujkovic
Eunate Mayor	Cécile Ribes	Florence Willm
Florence Millet	Isabelle Rome	Emma Zahn
Mélanie Moncassin	Sandrine Roudaut	
	Caroline Roussel	
	Cécile Ruhier	

Sororistas est une initiative portée par **la commission Femmes et Médias du Club de la presse Occitanie et Nénettes & Co – le réseau.**

Avec le soutien de :

Action Femmes Grand Sud	Happy Parity
Berger-Levrault	L'Agence pour l'Entreprenariat Féminin
BeWone	La French Tech Toulouse
Chut !	La Mairie de Toulouse
Curiosity Club	La Petite
Denbora	La Région Occitanie
Digital Ladies & Allies	La Tribu des Reizoteuses
Direction régionale aux Droits des Femmes et à l'Égalité Occitanie	Le Laboratoire de l'Égalité
Fédépro Fem	Le Rallye des Pépites
Femmes des Territoires	Les Premières Occitanie
Glow Up – Les Toulousaines	Master Films
Audacieuses	Women in Aerospace Europe

La couverture et l'intérieur de cet ouvrage sont imprimés sur des papiers certifiés par le Programme de reconnaissance des certifications forestières (PEFC) qui promeut une gestion durable des forêts.

Afin de contribuer à la réduction de la consommation de plastique, nous avons également renoncé aux méthodes d'emballage sous film plastique pour le conditionnement de cet ouvrage.

Plus respectueux de l'environnement, cet ouvrage est en revanche plus fragile : nous remercions l'ensemble des intervenants de la chaîne du livre pour le soin apporté lors des opérations de manutention et d'acheminement de cet ouvrage jusqu'à ses lecteurs.



Couverture : Laure Dorin  
Mise en page : Alexandra Pourcellié  
Relecture : Émilie Martin et Lydie Margery-Bordas

Projet soutenu par Berger-Levrault et Chut ! Magazine

Achévé d'imprimer en France  
par Dupli-Print à Domont (95) en décembre 2020  
N° d'impression



Ce que vous tenez entre les mains est un trésor d'idées, une collection de textes inédits, incroyablement riches en émotions. Ce sont les 20 textes lauréats du concours d'écriture Sororistas.

Convaincu qu'il faut changer le monde avec et pour les femmes, le collectif Sororistas a proposé aux femmes de la francophonie d'écrire le monde de demain et de répondre à cet appel à textes :

« Nous sommes le 31 décembre 2030... Mettez-vous dans la peau de celle que vous serez à la fin de cette décennie qui a débuté avec la pandémie covid-19, impactant la terre entière. À travers un récit libre, vous partagez votre imaginaire, vos convictions ou vos analyses. Vous racontez ce que vous avez vécu depuis le confinement de 2020 et ce qu'est devenu le monde. »

Près de 600 textes ont été reçus. Tous ont été lus par un comité de lectrices. 20 ont été choisis puis soumis au jury composé de 11 femmes (de lettres, de sciences, d'entreprise, de culture, de la presse) et présidé par l'écrivaine Geneviève Brisac.

L'amour des mots, la créativité et l'imagination des femmes sont le fil rouge de ce recueil.

Illustration de la couverture : Laure Dorin